

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



(NOMBRES XXI, 0 ; JEAN III, 14-15)

VINGTIÈME ANNÉE

1880

---

VEVEY

FR. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

---

**Vevey. — Impr. Alph. Recordon.**

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGTIÈME ANNÉE

---

## Souhait de nouvel-an.

Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui  
et Il le sera éternellement.

(Hébreux XIII, 8.)

Oui tandis qu'ici-bas tout change et que tout passe,  
Il en est Un, enfants, qui jamais ne se lasse,  
Dont le cœur tous les jours est prêt à nous bénir,  
Et qui tient dans ses mains l'insondable avenir.

Près de Lui, puissiez-vous au seuil de cette année  
Goûter tous vos plaisirs, former tous vos souhaits ;  
Lorsque sous son regard commence la journée,  
La route est lumineuse et l'on avance en paix.

---



### Deux avertissements.

Il est possible que plusieurs de mes jeunes lecteurs ne se soient pas encore trouvés auprès d'une personne que la mort avait frappée. Je me rappelle la première fois que je vis sa froide empreinte sur les traits immobiles d'une jeune cousine que j'ai-

mais, et quoiqu'il y ait plus de vingt ans, il me semble que c'était hier.

Ma cousine Marie croyait au Seigneur Jésus, et aimait à parler de Lui à tous ceux qui venaient la voir. J'allais souvent chez elle, et elle était si aimable et si bonne pour moi, que j'aimais bien mieux rester assise près d'elle et écouter ses douces paroles, que de jouer avec mes poupées.

Quand l'on me dit que Marie était morte, je fus très attristée et je demandai que l'on me permit d'aller la voir. C'était par une belle soirée des derniers jours de l'été, que je me rendis avec ma mère à la maison de deuil.

— Maman, dis-je, quand est-ce que Marie se réveillera ?

— Quand le Seigneur Jésus l'appellera, répondit ma mère.

— Sait-elle qu'elle va être couchée dans la froide terre ?

— Non, mon enfant ; elle est heureuse dans le ciel.

Je ne comprenais pas entièrement les réponses de ma mère, mais je ne lui fis pas d'autres questions, quoique je pensasse beaucoup à ce qu'elle m'avait dit, me demandant comment Marie pourrait être dans la terre et au ciel en même temps.

Serrant fortement la main de ma mère, ce fut avec une vague terreur que j'entrai dans la chambre de mort, et une impression solennelle que je n'avais jamais ressentie auparavant, saisit tout mon être. Mon oncle et ma mère pleurèrent ensemble en par-

lant des souffrances passées de la pauvre Marie et de son bonheur présent. On me laissa jeter un dernier regard sur ma cousine, et je me souviens d'avoir placé quelques mugets autour de son doux et calme visage.

— Tu peux lui donner un baiser sur le front, dit ma mère ; tu ne la dérangeras pas.

— Peut-elle sentir quelque chose, demandai-je.

— Non, répondit son père ; la partie d'elle-même qui sent est maintenant dans le ciel. Elle ne souffrira plus jamais, car elle est allée là où il n'y a plus de douleur, mais un bonheur éternel.

Je fus très heureuse d'entendre ces paroles de mon oncle, et depuis ce temps, quand je pensais à Marie, je la voyais toujours avec Dieu dans le ciel.

Quelques années plus tard, je me trouvai encore une fois en face de la mort. Mon frère et moi nous nous trouvions au pied du lit où gisait le corps de notre jeune ami Tom. Le jour précédent, nous nous étions trouvés ensemble et nous avions eu beaucoup de plaisir. Pas une pensée de mort n'avait traversé nos esprits. Sauf un léger mal de tête, Tom paraissait jouir de sa bonne santé ordinaire, et semblait presque fou de joie en revoyant mon frère qui avait été absent quelque temps. Le jour suivant était un dimanche et nous fîmes tous nos arrangements pour en jouir pleinement ensemble.

— Je viendrai demain à sept heures, dit Tom à mon frère en le quittant.

Si nous avions connu Dieu comme notre Père et Jésus comme notre Sauveur, nous aurions dit : « Si

le Seigneur le veut, et si nous vivons, nous ferons aussi ceci ou cela. » (Jacq. IV, 15.) Mais hélas ! tous trois nous étions indifférents à la parole de Dieu. Oh ! si Tom avait eu la foi pour le salut de son âme !

Le matin suivant, à l'heure fixée, on frappa à notre porte, mais au lieu de notre jeune ami, ce fut son frère qui, la figure bouleversée, pouvant à peine parler, nous dit que Tom était mort. Personne ne le vit mourir. Il fut pris durant son sommeil. (Lisez Luc XII, 16-21.) Pauvre Tom ! Serez-vous étonnés, chers jeunes amis, si je vous dis que mon frère et moi, devant ce corps sans vie, nous tremblions de la tête aux pieds ? Nous nous demandions l'un à l'autre : « Où est-il allé ? » Puis venait la question : « Si ç'avait été moi ? »

Si ç'avait été l'un de nous, son partage aurait été dans ce lieu d'inexprimable tourment, où l'espérance n'entrera jamais. Mais Dieu, dans sa grande miséricorde, nous avait épargnés, et nous pouvons l'un et l'autre dire maintenant et le dire avec bonheur et actions de grâces : « O mort, où est ton aiguillon ? Où est, ô hadès ! ta victoire ? Or l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi. Mais grâces à Dieu qui nous donne la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » (1 Corinthiens XV, 55-57.)

Si vous n'êtes pas sauvé, mon jeune lecteur, venez, je vous en supplie, venez à Jésus sans tarder. Venez maintenant. Vous pouvez ne plus être vivant demain. Que le récit de cette mort si soudaine soit un avertissement pour vous. La jeune fille dont j'ai parlé en premier lieu était prête, elle s'en alla avec

Jésus dans la gloire. Où est allé le pauvre Tom ? Et vous, où voulez-vous passer l'éternité ? La seule sécurité, c'est d'être maintenant à Jésus.

(Tiré du *Faithful Words.*)

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XIII.

Jésus étant rejeté, ne cherche plus maintenant à rassembler Israël. (Ésaïe XLIX, 5.) Il se présente sous la figure d'un semeur qui sème la parole, afin qu'elle produise du fruit. Ce fruit doit remplacer la génération réprouvée. On trouve ensuite dans ce chapitre le développement du royaume des cieux. C'est un royaume ici-bas, avec son Roi dans le ciel. Il embrasse toute la période qui s'étend depuis le moment où le Roi est rejeté, jusqu'à la consommation du siècle, quand Christ vient personnellement établir son règne. Quant aux personnes, il comprend le résidu du temps du ministère du Seigneur comme semeur, tous les chrétiens professants, et, après l'enlèvement de l'Église, Israël et les nations en rapport avec Israël, jusqu'au millénium. Dans ce royaume, l'ennemi fait aussi son œuvre, comme partout où quelque chose est placé sous la responsabilité de l'homme. Mais à la fin tout est mis à sa place : les justes qui sont le fruit du travail de Dieu par la parole, brillent comme le soleil dans le royaume de leur Père ; et les méchants, — le travail de l'ennemi, — sont jetés dans la fournaise de feu. Il faut en-



core remarquer que Jésus parle aux foules selon le jugement qu'il a dû prononcer sur elles, et aux disciples, selon la relation dans laquelle il les a reconnus. (XII, 46-50.)

Versets 1-17. Jésus s'adresse aux foules en paraboles, et c'est à dessein, car il ne leur était pas donné de connaître les mystères du royaume des cieux. Le Seigneur montrait ainsi que ceux qui n'avaient pas voulu le recevoir étaient sous le jugement prononcé par le prophète Ésaïe. Il n'en était pas de même des disciples, qui, à la vérité, étaient ignorants, mais qui jouissent du bonheur d'être instruits par Jésus lui-même, de sorte que leurs yeux voient, et leurs oreilles entendent ce que plusieurs prophètes et plusieurs justes avaient désiré voir et entendre sans que cela leur eût été donné. Puissiez-vous, chers enfants, comme les disciples, vous approcher de Jésus pour apprendre de Lui.

Vers. 18-23. Jésus donne donc à ses disciples le sens de la parabole du semeur. Premièrement, quand on entend la parole de Dieu sans la comprendre, le diable s'empresse de l'enlever. Il ne faut donc pas s'étonner si elle ne produit rien.

Mais voici quelque chose de sérieux. Lorsque la parole est reçue et produit aussitôt de la joie, c'est un signe qu'elle n'a pas introduit l'âme dans la présence de Dieu et que la conscience n'a pas été atteinte. Il faut que l'âme ait été rendue sérieuse avant qu'elle puisse se réjouir. Quand on est amené devant Dieu par sa Parole, on voit ce que l'on est et ce qu'est Dieu, et l'on comprend qu'il ne peut nous bénir tels

que nous sommes, bien que le but qu'il se propose dans sa miséricorde, soit de nous rendre heureux pour sa gloire. (Lisez Psaume LXV, 9-13; Luc V, 8-11.) Ainsi la première preuve que l'âme a vraiment reçu la parole, qui met à nu le fond du cœur (Hébreux IV, 12, 13), c'est le sentiment de sa misère et le besoin d'en être délivré, et béni soit Dieu qui ne produit ce sentiment que pour y répondre d'une manière parfaite. (Vers. 12.)

Dans le premier cas, le diable ravit la parole qui a été entendue, sans que l'intelligence ait été réveillée; dans le second, la conscience n'a pas été exercée; et la persécution et la tribulation survenant, on se détourne aussitôt. Dans le troisième cas, la parole est étouffée et reste sans fruit. Quand la parole de Dieu est reçue par la foi, non-seulement elle rend sérieux devant Dieu, mais puisqu'elle est la vérité, elle produit une juste appréciation des choses. L'âme apprend par elle la vanité des richesses trompeuses et des soucis relatifs à ce présent siècle, et le cœur, en se détachant de ces choses, montre le prix qu'il attache à la parole de Dieu. Tels sont ceux qui rapportent du fruit. Ils entendent, reçoivent et comprennent. Que le Seigneur vous donne, chers jeunes amis, en qui aussi la parole est semée, de bien prendre garde à la manière dont vous écoutez.

Vers. 24-30. Nous arrivons maintenant à la parabole de l'ivraie. Ici un homme (Jésus) sème de la bonne semence dans son champ, mais il y a aussi un ennemi, qui, par suite de la négligence des serviteurs qui dormaient, y sème de l'ivraie. Les deux

semences venues à maturité, portent des fruits, chacune selon sa nature : les uns pour le grenier du Seigneur, les autres pour le feu.

Vers. 31-32. Le royaume des cieux, petit au commencement, devient comme un grand arbre, c'est-à-dire qu'il prend progressivement la forme d'une grande puissance sur la terre. (Voyez Daniel IV, 10; Ézéchiel XXXI, 3.) Les oiseaux du ciel — les malins esprits (comparez les versets 4 et 9) peuvent venir demeurer dans ses branches.

Vers. 33. Ici on voit le royaume des cieux représenté comme une masse de pâte dans laquelle on met du levain qui la pénètre tout entière. C'est une influence qui se répand et exerce partout son action. Ce n'est pas la vie dans l'âme, mais une profession religieuse \*.

Vers. 34-35. Les choses que Jésus disait ainsi aux foules en paraboles, avaient été cachées dès la fondation du monde. Elles sont révélées en Lui, mais restent voilées pour ceux qui ne veulent pas le recevoir. (Comparez vers. 10-15.)

Vers. 36-42. Jésus, après avoir congédié les foules, entra dans la maison, et ses disciples vinrent à Lui pour lui demander ce que signifiait la parabole de l'ivraie. Quel privilège de pouvoir s'approcher ainsi du Seigneur, et d'apprendre de Lui dans l'intimité ce qui est caché au monde ! Jésus leur explique ce qu'ils désiraient savoir. C'est lui, le Fils de l'homme, qui sème la bonne semence dans le champ qui est

\* Remarquez que, d'après 1 Corinthiens V, 6-8 et Lévitique II, 11, le levain signifie le mal et non le bien.

le monde, non pas Israël. La bonne semence, ce sont les fils du royaume, et l'ivraie, les fils du méchant qui se trouvent mélangés avec les fils du royaume. L'ennemi qui a semé l'ivraie, c'est le diable. Les anges sont chargés de cueillir l'ivraie, c'est-à-dire les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et de les jeter dans la fournaise de feu : là seront les pleurs et les grincements de dents.

Quand l'ivraie sera dans la fournaise de feu, les justes reluiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Quel contraste ! Pensez-y, chers enfants, qui n'avez pas encore reçu Jésus, et qui, par conséquent, n'êtes pas encore des enfants de Dieu. (Jean I, 12.) Recevez-le aujourd'hui, puisqu'aujourd'hui est encore le jour de la grâce et le temps du salut.

Vers. 44-50. Les trois paraboles contenues dans ces versets sont adressées aux disciples dans la maison. (Voyez vers. 36, 51.)

Vers. 44. Dans le champ, qui est le monde, se trouve un trésor caché. Le Seigneur, (car c'est de Lui qu'il s'agit ici ; l'homme achèterait-il le monde pour gagner Christ ?) le Seigneur a découvert ce trésor, et l'attrait qu'il a pour Lui, la joie qu'il éprouve de pouvoir l'acquérir (Hébreux XII, 2), lui fait vendre tout ce qu'il a, afin d'acheter le champ, non pour le champ lui-même, mais en vue du trésor. Ainsi Christ achète le monde pour avoir les siens.

Vers. 45, 46. Mais le Seigneur cherche ce qui a le plus de prix ; la plus grande beauté et la plus grande valeur ; une chose qui est *une*, et non pas seulement un trésor composé de plusieurs pièces. Pour possé-

der cette perle de grand prix qu'il a trouvée, il vend tout ce qu'il a. La perle et le trésor sont en eux-mêmes essentiellement précieux, c'est pourquoi il n'y a point de séparation à effectuer entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. L'achat du trésor et de la perle figure, quant au trésor, la rédemption des individus, — de la famille ; et quant à la perle, la rédemption de l'Église. Mais tout est en mystère, car la rédemption n'était pas encore accomplie, et la relation de fils, ainsi que l'Église, n'était pas encore révélée. Pour acheter ces choses précieuses, Jésus vend tout ce qu'il a, c'est-à-dire qu'il abandonne pour le moment tout ce à quoi il avait droit comme Messie et donne même sa propre vie.

Vers. 47-50. Le filet jeté dans la mer est l'évangile prêché au milieu des peuples et rassemblant des hommes de toutes sortes. Les pêcheurs séparent les bons pour les rassembler et rejettent les mauvais. Quant au jugement des méchants, ce sont les anges qui l'exécutent ; il se rapporte à la fin de la parabole de l'ivraie et du froment, mais celle-ci a un caractère général, tandis que celle de la pêche a un caractère particulier.

Vers. 51, 52. Jésus dit à ses disciples : Avez-vous compris *toutes* ces choses ? Ils lui dirent : Oui, Seigneur. Et il leur dit : C'est pour cela que tout scribe qui a été fait disciple du royaume des cieux, est semblable à un maître de maison qui produit de son trésor des choses nouvelles, — c'est ce qui se rapporte aux enfants de Dieu et à l'Église, et des choses vieilles, — c'est-à-dire ce qui concernait Israël et les

nations. Le royaume des cieux était une chose connue, mais les mystères de ce royaume, les formes qu'il prendrait, étaient nouvelles.

Vers. 53-58. Quand Jésus a fini d'instruire les siens par ces paraboles, il se met-à semer dans son propre pays. Mais hélas ! nous voyons dans quel terrain tombe la parole. La parole vraiment reçue, introduit l'âme en la présence de Dieu, mais ces gens de Nazareth se voient seulement en présence du fils du charpentier, et ils sont scandalisés en Lui. Leur incrédulité empêche l'action de la grâce au milieu d'eux, et ceci n'est que le prélude de la réception qui sera faite au semeur.

Chers enfants, ce chapitre est bien riche en avertissements et en encouragements. Puisse chaque lecteur de la Bonne Nouvelle en profiter !

O vous qui avez bien souvent entendu la parole, mais qui n'avez pas encore été introduits par elle en la présence de Dieu, pour y voir votre misère, et aussi les riches ressources de la grâce du Dieu qui est amour, ne tardez pas de recevoir la parole qui peut sauver vos âmes. Pensez à cette fournaise de feu où seront jetés ceux qui commettent l'iniquité. « En vérité, en vérité, » dit Jésus, « je vous dis que celui qui entend ma parole et qui croit Celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement. » (Jean V, 24.)

Si quelques-uns de vous, chers lecteurs croyants, vous n'aviez pas jusqu'ici compris les choses que Jésus a voulu enseigner aux siens dans ce chapitre, examinez, je vous prie, votre position. Êtes-vous ha-

bituellement avec Jésus, ou mêlé aux foules, je veux dire avec le monde? Avec les foules, vous ne pouvez comprendre ces mystères du royaume; ce n'est qu'auprès de Lui, que l'on acquiert l'intelligence. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

---

## La Pâque.

(Lisez Exode XII, 1-41)

Mes chers enfants, nous lisons que les choses qui arrivèrent aux enfants d'Israël étaient des types ou des figures, et qu'elles ont été écrites pour notre instruction. (1 Corinthiens X, 11.) Voilà pourquoi il est très important pour nous de lire avec soin ce que Dieu nous rapporte d'Israël dans l'Ancien Testament et d'en chercher l'application à nous-mêmes.

Aujourd'hui je vous parlerai de la Pâque, de cette nuit mémorable qui fut le commencement de la délivrance du peuple de Dieu.

Vous savez que les enfants d'Israël gémissaient dans l'esclavage, sous la puissance impitoyable de Pharaon, qui n'avait pas voulu céder et laisser aller le peuple malgré les coups dont Dieu avait frappé l'Égypte. Cette puissance de Pharaon, chers enfants, est l'image bien faible d'une autre puissance terrible sous laquelle gémissent, pour un grand nombre sans même le savoir, tous les hommes. C'est la puissance du diable. Plus d'un passage nous montre les hommes assujettis par le péché à ce pouvoir redoutable qui domine par la mort. (Actes XXVI, 18 ;

Éphésiens II, 2 ; Colossiens I, 13 ; Hébreux II, 14, 15.)

Pour détruire la résistance opiniâtre de Pharaon, il ne restait qu'un moyen, c'était la mort, non la sienne, mais celle de ce que lui et son peuple avaient de plus cher. Dieu aurait pu le frapper de mort avec tous les Égyptiens, mais il le laissait subsister pour montrer en lui sa puissance et pour être glorifié en lui. (Exode IX, 16.)

Ainsi le destructeur, la mort, devait entrer dans chaque maison et frapper le premier-né de chaque famille, symbole de la force et de la perpétuité. Quelle attente terrible pour les malheureux Égyptiens auxquels Moïse avait dit de la part de l'Éternel : « Environ sur le minuit, je passerai au travers de l'Égypte, et tout premier-né mourra au pays d'Égypte » (XI, 4, 5) ; et les paroles de Moïse ou plutôt celles de Dieu avaient toujours eu leur accomplissement.

Mais les Israélites n'avaient rien à craindre, n'est-ce pas ? Vous répondrez peut-être : « Oh ! non. » Eh bien, détrompez-vous, mes enfants. Ils avaient tout à craindre. Du moment que Dieu se présente comme Juge et que la mort est là comme châtiment, tout homme doit craindre. Savez-vous pourquoi ? C'est que tout homme est pécheur. (Rom. III, 23.) Il n'y a point de différence à cet égard entre Israélites et Égyptiens. Tous sont pécheurs et, devant Dieu, condamnés et méritant la mort. De sorte qu'en ce moment solennel où Dieu passe à travers l'Égypte, il ne s'agit pas pour les Israélites d'être délivrés de la puissance de Pharaon, mais d'être mis à l'abri du jugement de Dieu, et d'échapper à la mort. Ce sera bien le com-



mencement et la base de leur délivrance, mais c'est à l'égard de Dieu comme Juge ; il y aura bien une différence, mais elle proviendra de la miséricorde de Dieu. Dans cette nuit mémorable, tous sont sur le même niveau \*.

Comment donc les Israélites échapperont-ils, eux qui ne valaient pas mieux que les Égyptiens ? Ils n'en savaient rien et ne pouvaient rien. Mais Dieu, dans sa grâce, voulait les épargner, et il trouve un moyen de le faire. C'est par la mort que vient leur salut. Les Israélites ne sont pas touchés par le destructeur, parce que la mort d'un autre intervient pour eux, indiquant que le jugement a été exécuté et que le salaire du péché a été payé.

Comment cela ? « Parle aux enfants d'Israël, » avait dit l'Éternel à Moïse, « et leur dis : Qu'au dixième jour de ce mois, chacun d'eux prenne un petit d'entre les brebis ou d'entre les chèvres... Or le petit d'entre les brebis ou d'entre les chèvres sera sans tare... et vous le tiendrez en garde jusqu'au quatorzième jour de ce mois, et toute la congrégation d'Israël l'égorgera entre les deux vèpres. Et ils prendront de son sang et le mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons... C'est la Pâque (passage) de l'Éternel. Car je passerai cette nuit-là par le pays d'Égypte, et je frapperai tout premier-né au pays d'Égypte, depuis les hommes jusqu'aux bêtes... Je suis l'Éternel. Et le sang vous sera

\* Déjà pour les plaies, jugements de Dieu aussi, c'était par une faveur spéciale que les Israélites étaient épargnés. (Exode VIII, 22 ; IX, 4, 7, 26 ; X, 23.)

pour signe sur les maisons dans lesquelles vous serez, car *je verrai le sang et je passerai par-dessus vous*, et il n'y aura pas de plaie à destruction parmi vous. »

Tel fut, mes enfants, le moyen à la fois simple et merveilleux qui, en satisfaisant la justice de Dieu, mettait les enfants d'Israël à l'abri du jugement et de la mort.

Tel est aussi le moyen simple, mais bien autrement digne de notre admiration, par lequel sont préservés maintenant du jugement ceux qui croient Dieu. Les Israélites crurent ce que Dieu avait dit, et firent sans raisonner ce qu'il leur commandait ; ils immolèrent l'agneau, ils mirent le sang sur leurs portes et furent épargnés ; sans cela ils périssaient.

La même chose a lieu maintenant. Mais c'est d'un jugement infiniment plus terrible que nous étions menacés ; c'est l'éternelle séparation d'avec Dieu, dont la mort du corps n'est que le prélude pour le pécheur. Nous ne pouvions rien faire pour échapper. Mais Dieu, dans ses conseils éternels de grâce, a trouvé un moyen de satisfaire sa justice en sauvant les coupables. Il s'est pourvu d'un Agneau. Et cet Agneau qui seul pouvait ôter le péché du monde, qui seul pouvait convenir à Dieu, c'est son propre Fils bien-aimé, c'est Christ, et c'est en cela qu'éclate l'amour de Dieu qu'il ait donné son Fils unique. (1 Jean IV, 9, 10.)

Voyez, chers enfants, comme les passages suivants nous montrent bien que l'agneau de Pâque préfigurait Christ. « Notre Pâque, Christ, a été sacrifiée. » (1 Corinthiens V, 7.) « Vous avez été rachetés

de votre vaine conduite..., par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau *sans défaut et sans tache.* » (1 Pierre I, 18, 19.) « Jésus nous délivre de la colère qui vient. » (1 Thessaloniens I, 10.) « Justifiés par son sang, » nous sommes « sauvés de la colère par Lui. » (Romains V, 9.)

Ainsi vous le voyez, mes enfants, pour nous mettre à l'abri du jugement qui pèse sur nous, pécheurs, Dieu avait préparé, dès avant la fondation du monde, ce qu'il voulait faire. (1 Pierre I, 10.) Comme les Israélites qui, quatre jours à l'avance, tenaient l'agneau en garde pour l'immoler ensuite, Dieu avait préconnu Christ qui devait être l'Agneau sans tache. (Hébreux VII, 7 ; IX, 14.) Puis quand le moment fut venu, le Seigneur Jésus se présenta pour être offert en sacrifice (Hébreux X, 5-10 ; IX, 26 ; Galates IV, 4) ; il fut immolé entre les deux vèpres, car c'est à la neuvième heure qu'il expira sur la croix. Il avait versé son sang pour plusieurs en rémission de péchés. (Matthieu XXVII, 45-50 ; XXVI, 28.)

Et maintenant ce sang versé pour satisfaire Dieu, juste Juge, met ceux qui croient à l'abri du jugement. La mort est intervenue, le jugement a été exécuté sur Christ, il a subi la peine due au péché. Il n'y a donc point de jugement pour ceux qui croient en Lui, puisque Christ l'a porté à leur place. Et Dieu voyant le sang de Christ sur le croyant, ce sang versé pour ôter le péché par Celui qui avait pris le péché sur lui-même, Dieu passe sans frapper ; il épargne le pécheur qui croit en Jésus. Dieu est juste en faisant ainsi, parce qu'il a été satisfait par ce sang précieux.

Mes chers enfants, vous connaissez ces choses. Les connaître n'est pas suffisant. L'Israélite qui connaissait ce que Dieu avait dit à Moïse, mais qui n'aurait pas immolé l'agneau, ou n'aurait pas mis son sang sur la porte de sa maison, aurait vu la mort entrer chez lui, comme chez un Égyptien. N'aurait-il pas été bien coupable en négligeant ce moyen de salut, établi par Dieu même ? Il en est de même pour vous, ô mes chers enfants. Vous pouvez être perdus avec toute la connaissance possible. Vous serez même d'autant plus coupables. Oh ! ne négligez pas un si grand salut. Comment échapperez-vous si vous restez indifférents ? (Hébreux II, 3.) Que faut-il donc faire ? Être aspergés par le sang de Jésus, c'est-à-dire se placer par la foi, comme un pécheur perdu, à l'abri de ce sang qui purifie de tout péché. (1 Jean I, 7.)

Mais quelle précieuse assurance pour vous, cher enfant, qui croyez en Jésus. Vous n'avez plus à redouter le jugement ; la mort, la seconde mort, l'étang de feu n'est pas pour vous. « Celui qui entend ma parole, » dit Jésus, « et qui *croit* celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne *viendra pas en jugement.* » (Jean V, 24.) Dieu voit sur vous le sang de son Fils, de l'Agneau sans défaut et sans tache, et il ne peut pas vous condamner. Au contraire, lavé de vos péchés dans le sang de Jésus, vous êtes l'objet de la faveur de Dieu, comme Israël l'était, et nous verrons une autre fois ce que Dieu fit pour lui, et ce qu'il a fait pour nous.

---



## La rue d'or pur et les pieds qui y marchent.

La petite Rose était déjà depuis longtemps couchée sur un lit de maladie. Elle était devenue trop faible pour tenir un livre dans ses mains amaigries ou pour tricoter des chaussettes pour son père, comme elle avait fait au commencement de sa maladie. Si cependant vous l'aviez vue, vous n'auriez pu vous empêcher de penser qu'elle était une heureuse enfant.

Et quel était le secret de son bonheur? C'est qu'étant encore une petite fille bien portante, elle avait entendu la voix de Jésus, disant : « Venez à moi, » et elle s'était rendue à son appel. Dès ce moment, Jésus était devenu le Seigneur pour son âme, et la petite Rose, bien près de passer dans la vallée de

l'ombre de la mort, pouvait dire : « Je ne craindrai aucun mal, *car tu es avec moi.* »

Quand Rose était assez bien, on permettait à quelqu'une de ses petites amies de venir lui faire visite. Elles lui apportaient des fleurs que Rose aimait beaucoup, et lui racontaient leurs promenades et tout ce qui se passait à l'école.

Mais les plus heureux moments pour Rose étaient ceux où son père revenait à la maison. Il prenait la petite Bible de sa chère enfant et lui faisait une lecture des passages qu'elle aimait. Un soir, elle lui dit : « Papa, lis-moi quelque chose dans l'Apocalypse, tout à la fin. » Et il lui lut le chapitre XXI. Quand il fut arrivé au verset 21, sa petite fille l'arrêta. « Relis-moi ce verset, s'il te plaît, » lui dit-elle. Et le père reprit : « Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était une seule perle ; et la rue de la ville était d'or pur, comme du verre transparent ; » puis il attendit pour voir ce que Rose avait à dire. Au bout d'un moment, elle dit d'un air pensif : « Une rue d'or ! Combien les pieds de ceux qui y marchent doivent être nets ! »

Je ne sais pas si la chère petite comprenait bien ce que la cité d'or représente (nous le lisons au verset 9) ; mais elle avait la pensée vraie de la parfaite pureté du ciel et de ceux qui y seront.

Quand les feuilles commencèrent à tomber, la petite Rose s'endormit en Jésus, et j'ai écrit ces lignes dans l'espoir qu'elles parleront à quelques-uns de vous, mes enfants, qui les lirez.

Vous désirez aller au ciel, n'est-ce pas, quand vous

mourrez ? Mais en connaissez-vous réellement le chemin ? Il nous est clairement montré dans la parole de Dieu.

Vous dites : « Oh ! je sais bien que les méchants enfants n'iront pas au ciel. » Vous avez raison. Le monde même, dont Satan est le prince, n'aime pas les enfants égoïstes, gourmands et d'un mauvais caractère. Ils ne seront pas reçus dans la sainte demeure de Dieu. Vous frémissez à la pensée de leur triste condition. Mais êtes-vous bien sûr, mon cher enfant, d'aller au ciel, parce que l'on vous aime et qu'on vous loue comme étant un sage garçon ou une bonne petite fille ? Lisez cette parole : « Toutes nos *justices* sont comme le *linge le plus souillé*. » (Ésaïe LXIV, 6.) Ainsi l'obéissance à vos parents, la ponctualité et l'attention à l'école, l'application au travail ; oui, même lire la Bible et dire vos prières, tout cela, quoique excellent aux yeux des hommes, peut n'être que comme *le linge le plus souillé* devant Dieu. Cela vous paraît dur à entendre, n'est-ce pas ? Je me rappelle le temps où cela me semblait ainsi, mais j'insiste là-dessus parce que je vous aime.

Tout enfant d'Adam est marqué de ce triste sceau : « PÉCHEUR » (Rom. III, 23), les bons comme les méchants enfants. N'y a-t-il donc aucun espoir ? Aucun, de notre côté. Mais le Seigneur Jésus a aboli le péché par le sacrifice de lui-même. (Hébreux IX, 26.) Quand il a poussé ce cri sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » il portait le poids de la colère de Dieu contre vos péchés et les miens. Sur la croix a été versé ce sang du Fils

de Dieu qui purifie de tout péché (1 Jean I, 7) ; et depuis ce moment des milliers de tout âge et de toute condition sont venus à Jésus couverts de leurs péchés, et ont été rendus tout nets. Ils ont pu alors chanter : « A Celui qui nous aime et qui nous a lavés dans son sang. » (Apocalypse I, 5.)

Cher enfant, que vous soyez un de ceux que l'on appelle « bon » ou bien un « méchant » enfant, si vous voulez être admis à fouler de vos pieds le pavé d'or de la sainte cité, il n'y a qu'un chemin : Venez à Jésus pour être par Lui rendu « plus blanc que la neige. »

Cité d'or, ô ville sainte !  
 Qui foulera tes parvis ?  
 Qui, dans ta céleste enceinte,  
 Près de Dieu, peut être admis ?

Le pécheur, de ses souillures  
 Dans le sang de Christ lavé,  
 Seul franchit tes portes pures :  
 Il est saint ; il est sauvé.

Plein d'une vive allégresse  
 En tes murs il entrera ;  
 De Jésus, de sa tendresse  
 Son cœur toujours jouira.

Il contempera la gloire  
 Du saint Agneau mis à mort ;  
 Il chantera sa victoire  
 Dans un éternel transport :

Gloire à Celui qui nous aime !  
 A Lui force et majesté !  
 A Jésus, gloire suprême  
 Dans toute l'éternité !





## Le passage de la mer Rouge

(Exode XIII, 17-XIV, XV, 1-21)

SOPHIE. — Que firent les Égyptiens après que leurs premiers-nés furent morts ?

LA MÈRE. — Pharaon et son peuple pressèrent les enfants d'Israël de partir, car ils étaient saisis de crainte. Ainsi les Israélites partirent en grande hâte, à pied, hommes, femmes, petits enfants, ayant leurs vêtements liés sur leurs épaules, et emmenant leur bétail.

SOPHIE. — Mais comment pouvaient-ils savoir leur chemin ?

LA MÈRE. — Dieu, mon enfant, qui les avait délivrés du jugement, ne les abandonna point. Lui-même allait devant eux pour les conduire ; le jour dans une nuée, la nuit dans une colonne de feu qui les éclairait. Ainsi ils n'avaient qu'à regarder et à suivre le chemin indiqué.

SOPHIE. — Que cela est beau ! et de quel côté Dieu les conduisit-il ?

LA MÈRE. — Le plus court chemin pour aller en Canaan, aurait été de prendre par le chemin du pays des Philistins, comme tu peux le voir sur la carte, mais Dieu ordonna à Moïse de les conduire vers la mer Rouge, où ils campèrent.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Dieu avait deux raisons ; la première

c'était que les Israélites en arrivant en Canaan auraient dû faire la guerre, et Dieu pensait qu'ils seraient effrayés et voudraient retourner en Égypte ; ensuite, Dieu voulait montrer sa puissance en détruisant Pharaon et son armée et procurer ainsi à son peuple une entière délivrance.

SOPHIE. — Comment cela arriva-t-il ? Pharaon devait avoir bien peur de l'Éternel.

LA MÈRE. — Il avait en effet été d'abord saisi de crainte ; mais après le premier moment de terreur, son cœur qui n'avait pas été touché, ni humilié sous la main de Dieu, s'endurcit, et il se mit à poursuivre les enfants d'Israël avec sa puissante armée, l'élite de ses guerriers et ses chariots. Il les atteignit comme ils étaient campés au bord de la mer.

SOPHIE. — Oh ! pauvres enfants d'Israël ! comme ils durent être effrayés !

LA MÈRE. — Ils le furent en effet. Pharaon se disait : « Maintenant ils sont enfermés, » et eux-mêmes pensaient qu'il n'y avait aucun moyen d'échapper. Ils n'avaient ni force, ni courage pour combattre, point de vaisseaux pour passer la mer. La mort les entourait de toutes parts. Aussi dans leur frayeur, ils crièrent à l'Éternel et accusèrent Moïse de les avoir amenés là pour les faire périr.

SOPHIE. — C'était Dieu et non pas Moïse, n'est-ce pas ? Mais Moïse avait-il peur ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il voyait bien les Égyptiens d'un côté et la mer de l'autre, mais au-dessus de tout, il voyait la colonne de nuée et de feu et la présence de l'Éternel ; aussi parle-t-il avec hardiesse

et calme à ce pauvre peuple éperdu. « Ne craignez point, » leur dit-il, « arrêtez-vous, et voyez la délivrance de l'Éternel, laquelle il vous donnera aujourd'hui ; car pour les Égyptiens que vous avez vus aujourd'hui, vous ne les verrez plus jamais. » L'Éternel combatta pour vous, et vous demeurerez tranquilles.

SOPHIE. — Ainsi ils n'eurent rien à faire.

LA MÈRE. — Non, rien d'autre que de rester tranquilles et voir ce que Dieu ferait. Quand Dieu sauve quelqu'un, il n'est pas besoin qu'on lui aide. Il fait tout par lui-même. Ainsi il dit à Moïse : « Dis aux enfants d'Israël qu'ils marchent. Et toi, élève ta verge et étends ta main sur la mer et la fends ; et que les enfants d'Israël entrent au milieu de la mer à sec. »

SOPHIE. — Comment cela se fit-il, maman ? L'eau était-elle bien profonde ?

LA MÈRE. — Je ne saurais te le dire ; mais l'Éternel fit souffler toute la nuit un très fort vent d'orient, qui fit reculer la mer, les eaux se fendirent et restèrent suspendues de part et d'autre comme deux murailles entre lesquelles se trouvait un chemin sec. Puis la colonne de nuée vint se placer entre les Israélites et les Égyptiens, de sorte qu'ils ne purent s'approcher de toute la nuit. Pour les premiers elle était une lumière qui les éclairait, pour les autres, une obscurité. Alors les enfants d'Israël qui voyaient leur chemin à travers la mer, y entrèrent.

SOPHIE. — Que pouvaient penser les Égyptiens en voyant tout ce peuple entrer dans la mer à pied sec avec leurs petits enfants et leurs troupeaux ?

LA MÈRE. — Peut-être furent-ils étonnés, mais

dans leur aveuglement, ils furent assez insensés pour penser qu'ils pourraient faire la même chose que les enfants d'Israël. Le jugement dont Dieu les avait frappés en faisant mourir leurs premiers-nés, ne leur avait pas appris à le craindre comme un juste Juge. Dans leur rage contre Dieu et son peuple, ils se précipitèrent après les Israélites et coururent au-devant d'un châtiment plus terrible que le premier. Ils entrèrent donc dans la mer avec leurs chevaux et leurs chariots. Mais au matin, l'Éternel dans la nuée regarda vers eux et jeta le désordre dans leur armée. La présence de l'Éternel qui donnait à son peuple la force et le calme, remplissait de terreur le cœur de ceux qui ne le connaissaient pas comme leur Sauveur. Dieu fit tomber les roues de leurs chariots et rendit leur marche difficile. Alors ils reconnurent dans quelle dangereuse position ils s'étaient placés. « Fuyons de devant les Israélites, » disent-ils, « car l'Éternel combat avec eux contre les Égyptiens. » Mais, hélas ! c'était trop tard. L'Éternel dit à Moïse : « Étends ta main sur la mer, » et Moïse le fit, et les eaux qui étaient restées suspendues pour laisser passer les enfants d'Israël, retournèrent avec impétuosité sur les Égyptiens qui furent engloutis dans les profondeurs de la mer. Pas un seul ne resta en vie.

SOPHIE. — Oh ! chère maman, que c'est effrayant de ne pas craindre Dieu !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; en vérité, c'est une chose terrible de ne pas reconnaître que Dieu est un Juge saint, qui, ou bien sauvera le pauvre pécheur à cause

du sang qui a été versé, ou qui le détruira par sa sainte présence. (Voyez 2 Thessaloniens I, 7-9.) Ainsi l'Éternel en ce jour-là sauva Israël de la main des Égyptiens, et ils virent les Égyptiens morts sur le bord de la mer. Les enfants d'Israël virent la grande œuvre que l'Éternel avait accomplie par sa puissance, et ils craignirent l'Éternel, et ils crurent en l'Éternel et à Moïse son serviteur.

SOPHIE. — J'aimerais savoir, chère maman, quelle était la plus grande chose, que Dieu ait sauvé les enfants d'Israël, ou qu'il ait détruit les Égyptiens ?

LA MÈRE. — Je pense, Sophie, que c'est la délivrance qu'il a accordée à son peuple, parce que là il a montré son amour aussi bien que sa sainteté. Dieu avait fait la mer Rouge et l'avait placée là ; il y avait conduit directement les enfants d'Israël afin de pouvoir sauver son peuple par la chose même qui était le jugement et la destruction de ses ennemis.

SOPHIE. — Et maintenant les Égyptiens ne pouvaient plus jamais les effrayer, puisqu'ils étaient tous morts.

LA MÈRE. — C'est vrai ; les enfants d'Israël étaient désormais un peuple affranchi pour marcher avec Dieu. Toute la puissance qui jusqu'alors les avait retenus, était engloutie dans les eaux profondes.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Dieu sauva les enfants d'Israël par le sang, quand ils égorgèrent l'agneau de Pâque, et il les sauva aussi par la mer Rouge.

LA MÈRE. — Oui ; le sang de l'agneau, mis en Égypte sur les portes, les avait abrités contre le ju-

gement qui frappait les Égyptiens. Mais ils étaient encore dans le pays d'esclavage où ils avaient lieu de craindre, car ils ne savaient pas ce que leurs ennemis pourraient leur faire. Mais arrivés à la mer Rouge, nous les voyons, comme un peuple racheté par le sang de l'agneau, passer à pied sec à travers les eaux de la mort, et ils parviennent à l'autre rive, vivants, sauvés et triomphants, tandis que ces mêmes eaux engloutissent leurs ennemis dans un jugement redoutable. La croix du Seigneur Jésus-Christ, ma chère Sophie, est pour nous ces deux choses. Il est l'Agneau dont le sang a été versé pour que le pécheur soit pardonné, et il est aussi Celui qui à travers la mort et le jugement a frayé un chemin jusque sur le rivage de la vie éternelle où il place ceux qui croient en Lui. (Jean X, 11, 28 ; Romains VI, 23.)

SOPHIE. — C'est bien beau, maman. Que nous sommes heureux d'avoir part à un si grand salut. C'est bien autre chose encore que d'être délivrés de la main des Égyptiens. Mais que firent les enfants d'Israël, quand ils eurent été délivrés ?

LA MÈRE. — Pleins de joie et de reconnaissance, ils chantèrent à l'Éternel un cantique de louanges et dirent : « Je chanterai à l'Éternel, car il a triomphé glorieusement ; il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. » Ils célébrèrent l'Éternel pour ce qu'il avait fait en leur faveur, et ajoutèrent qu'il les conduirait certainement vers le lieu où il habiterait avec eux. Je vais te lire ce cantique au chapitre XV de l'Exode.

SOPHIE. — (*Après la lecture.*) Quel beau cantique, maman. Le chantèrent-ils tous ?

LA MÈRE. — Oui ; les femmes aussi, et Marie, sœur d'Aaron, avec des instruments de musique, répétaient : « Chantez à l'Éternel, car il a triomphé glorieusement. »

C'est ainsi, mon enfant, que le Seigneur Jésus a aussi remporté une victoire complète et glorieuse sur le péché, la mort, et toute la puissance de Satan. (Hébreux II, 14, 15 ; 2 Timothée I, 10.)

SOPHIE. — Et nous, maman, pouvons-nous chanter ce cantique ?

LA MÈRE. — La délivrance que Dieu nous a accordée est bien autrement grande que celle des Israélites, mon enfant, et nous trouvons dans la parole de Dieu, le cantique qui nous convient.

SOPHIE. — Quel est-il, maman, j'aimerais bien le connaître ?

LA MÈRE. — Le voici : « A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang ; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père ; — à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles ! Amen. » (Apocalypse I, 5, 6.)

---

### Dieu, qu'est-il ?

Le roi Hiéron demandait un jour à Simonide, célèbre poète païen, ce qu'était Dieu. « O roi, » dit le poète, « donnez-moi un jour de réflexion avant de

répondre. » Quand ce jour fut passé, Simonide en demanda deux autres, après lesquels il pria le roi de lui en accorder encore quatre. Ces jours s'étant écoulés, il supplia qu'on lui donnât huit jours de plus pour étudier la question.

Le roi surpris, lui ayant demandé pourquoi il tardait tant, Simonide répondit : « O roi, plus je considère la chose, plus elle me semble obscure. »

Jeune enfant, qui lisez ces lignes, vous en savez plus que ce savant poète. Vous pouvez dire ce qu'est Dieu, car lui-même s'est fait connaître à nous dans sa Parole, et par le moyen de son Fils le Seigneur Jésus-Christ.

PERSONNE NE VIT JAMAIS DIEU ; LE FILS UNIQUE, QUI EST DANS LE SEIN DU PÈRE, LUI, L'A FAIT CONNAITRE. (Jean I, 18.)

DIEU EST LUMIÈRE, ET IL N'Y A EN LUI AUCUNES TÉNÈBRES. (1 Jean I, 5.)

DIEU EST AMOUR. (1 Jean IV, 8.)

En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés. (1 Jean IV, 10.)

Qu'il vous soit donné, cher enfant, non-seulement de savoir, mais de comprendre et goûter ce qu'est Dieu, en sorte que vous puissiez dire : « Nous l'aimons, parce que Lui nous a aimés le premier. » (1 Jean IV, 19.)

---



## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XIV.

Versets 1-12. Nous voyons ici, mes enfants, comment Jean le baptiseur, marchant dans l'esprit d'Élie (Luc I, 17 ; comparez 1 Rois XVIII, 18; 2 Rois I, 3), avait repris fidèlement Hérode, à cause du péché qu'il avait commis. Hérode, comme prince, aurait dû exercer la justice (Romains XIII, 1) ; au lieu de cela, il fait lier et mettre injustement en prison celui qui lui a dit la vérité. Il l'aurait même fait mourir, sans la crainte de déplaire au peuple qui tenait Jean pour un prophète. Mais Satan sait bien comment conduire les choses pour que les méchants désirs du cœur de l'homme s'accomplissent. Il fait la guerre aux serviteurs de Dieu, et pour faire périr Jean, il se sert de la haine d'Hérodiad, de la mondanité de sa fille, de la séduction que celle-ci exerce sur Hérode, et de la fausse pensée d'honneur qui agit sur le roi plus que la conscience. Quel triste tableau du monde, de l'action de ses convoitises (1 Jean II, 15, 16) et de la perversité de ses principes. C'est du sein des plaisirs et des danses que part l'ordre du roi de décapiter le serviteur de Dieu.

Voyez là, chers enfants, le fond du cœur de l'homme encore étranger à la vie de Dieu (Éphésiens IV, 18, 19) et comment le diable se sert de tout le système de plaisirs, de fêtes, de la crainte de l'opinion des autres, pour pousser le monde au mal et l'éloigner toujours plus de Dieu.

Peut-être quelque petit lecteur qui ne connaît pas son cœur, pensera : « Oh ! moi, je n'aurais pas demandé au roi la tête de Jean, mais beaucoup de belles choses. » Cher enfant, ton désir des belles choses montre que ton cœur est bien le même que celui de la jeune fille. Elle aimait le monde, voulait plaire au roi, et se trouve entraînée dans la plus horrible cruauté. Ah ! Jésus n'a jamais désiré, ni recherché les belles choses du monde. (Luc IV, 5-8.) Et Dieu dit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. » Il l'offre quelque chose d'infiniment supérieur à tout ce que le monde peut donner, c'est son don de grâce, « la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Romains VI, 23) ; c'est « un héritage qui ne se peut souiller ni flétrir. » (1 Pierre I, 4.) Le monde et ses plaisirs conduisent dans ce lieu où l'on désire sans pouvoir l'obtenir, une goutte d'eau pour se désaltérer (lisez Luc XVI, 19, 23, 24) ; Jésus, si tu viens à Lui, te donnera une eau qui désaltère à jamais, l'eau de la vie. (Jean IV, 14 ; Apocalypse XXII, 17.)

Vers. 13-21. Jésus, ayant appris le crime d'Hérode, et ce qu'Hérode disait de Lui, se retira dans un lieu désert. Mais ses tendres compassions envers ceux qui le suivent ne se ralentissent pas ; les pauvres dans leurs besoins trouvent une ressource en Lui. Combien il est doux de détourner ses regards du monde où le mal règne, pour les porter sur Jésus. Mais les disciples, encore cette fois, manquent d'intelligence et n'entrent pas dans la pensée de leur Maître. Ils voudraient que les foules usent des res-

sources humaines, quand au milieu d'eux se trouve la puissance divine capable de suffire à tout. Jésus alors, lui qui est Emmanuel, « rassasie de pain les pauvres de son peuple. » (Psaume CXXXII, 15.)

Vers. 22-23. Jésus se sépare des foules qu'il renvoie, de ses disciples qu'il contraint de s'embarquer, et il monte sur la montagne pour prier, pour épancher son cœur dans le sein de Celui qui le comprend. Dans la nuit morale et physique qui couvrait la terre, il était là seul, un homme parfait au milieu d'un monde pécheur, un homme qui répondait au cœur de Dieu, qui était la ressource des misérables et qui veillait sur les siens.

Vers. 24-33. En effet, pendant ce temps, les disciples dans la nacelle étaient au milieu de la mer, battus par les vagues. Jésus vient les secourir au moment opportun, comme il le fait toujours pour ceux qui sont à Lui. Les disciples dont le cœur n'a pas encore assez appris sa puissance et ses soins, ne le reconnaissent pas d'abord et sont troublés. Alors Jésus leur fait entendre sa voix qu'ils connaissent bien, cette voix pleine de tendresse et de compassion qui relève et fortifie le cœur : « Ayez bon courage, c'est moi. » (Comparez Matthieu IX, 2, 22 ; Actes XVIII, 9 ; XXIII, 11). Ainsi le Seigneur, pendant son absence, trouve bon que les siens soient mis à l'épreuve, mais il ne les abandonne pas. (Hébreux XIII, 5, 6.)

Pierre comprend que la puissance de Jésus peut aussi le faire marcher sur les eaux, et il le lui demande, Jésus dit : « Viens, » Pierre, sortant de la

nacelle, marche en effet sur les eaux pour aller à Jésus ; mais hélas ! il détourne ses regards du Seigneur pour les arrêter sur les flots et la force du vent ; il oublie Celui qui lui a dit : « Viens » et qui l'a soutenu jusque-là, il a peur et il commence à enfoncer. Mais si sa foi en la puissance de Jésus défaille, il n'en voit pas moins en Jésus Celui qui seul peut le délivrer : « Sauve-moi, » s'écrie-t-il, et aussitôt Jésus, étendant la main, le prit, disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Chers enfants, si les regards du croyant restent attachés sur Jésus qui lui a dit : « Viens, » il peut marcher avec un cœur paisible et sans crainte, au-dessus des agitations et des soucis du monde, sans s'appuyer sur rien d'humain. Mais si le pauvre cœur vient à défaillir, oh ! qu'il est doux de savoir que jamais Jésus n'est sourd à la voix d'aucun des siens. « Il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. » (Hébreux VII, 25.)

Vers. 34-36. Jésus revient vers ces habitants de Génézareth qui, précédemment, l'avaient prié de se retirer. (Chapitre VIII, 34.) Son amour ne se laisse pas rebuter. Les hommes de l'endroit le reconnaissent, et, cette fois, s'empressent de jouir des bénédictions qu'il leur apporte. Ainsi quand bientôt Jésus reviendra, il bénira la terre d'où il a été rejeté à sa première venue.

## CHAPITRE XV.

Vers. 1-20. Les scribes et les pharisiens accusent les disciples de Jésus, non de transgresser la loi de

Dieu, mais les traditions des anciens. Le Seigneur en prend occasion de leur montrer comment leur attachement à des commandements d'hommes leur fait transgresser le commandement de Dieu. Ainsi, sous prétexte d'honorer Dieu par leurs dons, ils n'honoraient pas leurs parents en les assistant selon l'ordre de Dieu. Leur religion avait une belle apparence, mais elle était des lèvres seulement et ne consistait que dans l'accomplissement d'ordonnances extérieures. Or Dieu veut le cœur, la vérité dans le cœur. (Proverbes XXIII, 26 ; Psaume LI, 6.) Ce n'est pas ce que l'on mange qui témoigne de ce qu'est le cœur, mais bien ce qui sort de la bouche, c'est-à-dire les paroles. (Voyez chapitre XII, 34.)

Les pharisiens sont scandalisés de ce que Jésus venait de dire. En effet, cela renversait d'un seul coup leur piété extérieure et dévoilait aux foules l'hypocrisie de leur cœur. Les disciples eux-mêmes semblent trouver que Jésus a été trop loin. Alors le Seigneur prononce, sur ces conducteurs indignes du peuple, cette terrible déclaration : Ce sont des plantes que son Père n'a point plantées, c'est-à-dire qu'ils usurpent une place que Dieu ne leur a pas donnée ; ce sont des aveugles qui en conduisent d'autres, leur fin est d'être déracinés, mis de côté, et, sort terrible ! de tomber dans la fosse avec ceux qu'ils prétendent conduire. Aussi les disciples sont-ils invités à laisser là tout ce système religieux et ses chefs. Avertissement solennel, de nos jours aussi, pour ceux qui s'attachent à des doctrines d'hommes et honorent Dieu des lèvres, avec un cœur éloigné de Lui,

Les disciples eux-mêmes n'avaient pas compris le sens de ce qui avait scandalisé les pharisiens. Pierre lui dit : « Expose-nous cette parabole. » Jésus alors leur montre ce qu'est en réalité le cœur de l'homme : une source empoisonnée de laquelle sort toute espèce de mal. Quel triste tableau ! mais, chers enfants, c'est là notre cœur naturel tel que Dieu le voit, quoique, aux yeux des hommes, de belles formes religieuses puissent recouvrir ce misérable état moral.

Vers. 20-28. Si Jésus met le cœur à nu, il apporte aussi la grâce qui convient à des êtres misérables comme nous le sommes. Il se retire d'Israël et va exercer cette grâce envers une pauvre femme cananéenne, de la race maudite. Par la foi, elle avait découvert en Jésus Celui dont la puissance et la miséricorde pouvaient lui venir en aide dans son affliction. Jésus ne lui répond d'abord rien ; non qu'il fût insensible, mais une Cananéenne n'étant pas d'Israël et se trouvant en dehors des promesses, n'avait rien à réclamer du Fils de David. Mais lorsqu'elle a accepté sa vraie place dans l'humilité, devant le Seigneur, et qu'elle a reconnu n'avoir aucun droit, la grâce souveraine répond à sa foi. Combien il était doux pour Jésus de trouver une semblable foi chez une pauvre femme des nations, alors qu'Israël, avec tous ses privilèges, marchait en aveugle à sa ruine.

Il est encore précieux pour le Seigneur, chers enfants, de trouver aujourd'hui des âmes qui viennent à Lui avec foi. Il ne manquera pas de répondre à leurs besoins, Mais elles doivent prendre la place

où il peut agir envers elles en grâce. Cette place est celle où l'on se reconnaît perdu, n'ayant aucun droit, et où l'on n'attend rien que de la miséricorde de Dieu. (Voyez Luc XVIII, 13.) Puissiez-vous, chers enfants, l'avoir prise.

Vers. 29-39. Jésus revient faire du bien aux brebis perdues de la maison d'Israël. Ainsi, après l'exercice actuel de sa grâce envers les nations, il apparaîtra pour bénir le résidu de son peuple. Cette fois encore les disciples semblent avoir oublié quelle est sa puissance pour subvenir aux besoins des foules. Cela ne vous paraît-il pas étrange ? Les chapitres suivants nous feront connaître la cause de cette stupidité des disciples.

Chers enfants chrétiens, votre cœur n'est-il pas saisi de compassion envers tous ceux qui vous entourent et qui ont besoin de Jésus, le pain de vie ? Avez-vous à cœur le salut des âmes ?

Et vous, mon cher enfant, qui n'êtes pas encore au Seigneur, ne voulez-vous pas venir à Lui, pour être l'objet de ses tendres compassions et de son amour ?

---

Chers jeunes amis, nous désirons vivement vous encourager à sonder les Écritures. Pour vous y aider, nous nous proposons de vous présenter de temps à autre quelques questions sur des sujets scripturaires.

Nous engageons ceux d'entre vous qui auront trouvé les réponses à les écrire lisiblement avec

leur nom, leur adresse et leur âge, et à les envoyer avant la fin du mois à la rédaction de la *Bonne Nouvelle*, dont vous trouverez l'adresse sur la couverture du journal. Le numéro suivant publiera les réponses, que chacun de vous pourra comparer avec celles qu'il aura données lui-même. Ainsi, bien que séparés, nous étudierons ensemble la bonne et précieuse parole de Dieu.

Afin de diminuer les frais de port, plusieurs jeunes lecteurs de la même localité pourront se réunir et envoyer leurs réponses sous la même enveloppe.

Pour que le plus grand nombre, et même les petits, puissent répondre, nous renfermerons nos questions dans un cercle assez restreint. Enfin nous vous recommandons, chers amis, de citer toujours les passages à l'appui de vos réponses.

### Questions sur l'évangile de Matthieu

1. Matthieu est celui qui écrit le premier évangile ; qu'était-il d'abord ? que devint-il ensuite ? Où est-il mentionné pour la dernière fois dans le Nouveau Testament ?

2. Nommez tous les caractères différents sous lesquels le Seigneur Jésus-Christ est présenté dans les deux premiers chapitres de cet évangile.

3. Combien de fois, par qui, et dans quelle intention Jésus est-il nommé roi des Juifs dans cet évangile ?

---

### ERRATUM

page 19, ligne 10 : 1 Pierre I, 20





### Le petit Louis.

Le petit Louis habitait le même village que nous. C'était un enfant doux et réfléchi, qui faisait la joie de son père et de sa mère. Il n'entendait pas souvent parler de la vie éternelle et du Seigneur Jésus, car ses parents n'étaient pas convertis ; mais tout jeune encore, Louis levait quelquefois les yeux vers le ciel et disait : « Oh ! que j'aimerais à connaître les belles choses qui sont là haut. »

Louis accompagnait volontiers sa mère au temple, le dimanche, et, très attentif à la prédication, il pouvait répéter avec une exactitude remarquable ce qu'il avait entendu.

A l'âge de cinq ans et demi, il fut atteint d'une maladie de la moelle épinière dont ni remèdes, ni soins ne purent arrêter les progrès. Malgré ses souffrances, Louis ne se plaignait jamais et se rendait chaque jour plus cher à ceux qui l'entouraient,

par sa douceur et son affection. Il parlait peu, mais un jour il dit à sa mère : « Maman, il me tarde d'aller au ciel pour voir toutes les belles choses qui y sont. » Louis ne connaissait pas encore Celui qui fait la beauté, la gloire et le bonheur du ciel ; mais ce précieux Sauveur attirait déjà à lui son petit agneau.

Il y avait un an que Louis était malade, quand nous fîmes la connaissance de sa famille avec laquelle dès lors nous eûmes des rapports fréquents. L'enfant déclinait rapidement et le moment vint où il ne put plus quitter le lit. Souvent il disait à sa mère : « Chante-moi ce cantique, maman. » Mais la pauvre mère, le cœur plein de douleur de voir son enfant bien-aimé près de lui être enlevé, n'avait pas la force de céder à son désir.

Il était évident que Louis espérait aller auprès du Seigneur, et il en parlait avec une joie enfantine, mais Dieu, qui faisait son œuvre en lui et qui lui avait donné cette espérance, voulait lui donner une assurance certaine.

Quelques jours avant sa mort, comme nous étions auprès de lui, ma mère et moi, il dit à sa mère : — Dieu se souviendra-t-il même des mauvaises paroles que j'ai dites ? — Oh ! non, répondit la mère, Dieu pardonne.

— C'est vrai, reprit alors ma mère, Dieu pardonne pour l'amour de son Fils Jésus, qui est mort pour nos péchés. Louis, rassuré, dit alors : — Ainsi, Dieu ne me les comptera plus.

Le lendemain, — nous étions encore là, — sa mère avait appuyé la tête de l'enfant contre elle. — Chère

maman, lui dit-il, je ne connaîtrai personne au ciel et je n'aime pas à y aller seul ; mais si tu y venais avec moi, tu me porterais dans tes bras, comme tu fais maintenant, et tu tiendrais le cantique et nous chanterions ensemble les louanges du Seigneur. Maman lui dit alors : — Écoute, Louis, ce que dit du Seigneur Jésus la parole de Dieu : « Il paîtra son troupeau comme un berger ; il assemblera les agneaux entre ses bras et les placera dans son sein. » (Ésaïe XL, 11.) L'enfant répéta le verset, et dès ce moment, aucune crainte ne vint plus troubler son bonheur paisible. Le bon Berger lui avait fait entendre sa voix, et l'enfant la connaissait maintenant.

La dernière fois que nous le vîmes, maman lui dit : — Cher Louis, il te tarde, n'est-ce pas, d'aller auprès du Seigneur Jésus ? Il répondit : — Oh ! oui ; et il me portera dans ses bras. Ce furent les dernières paroles que nous entendîmes de lui. Le lendemain, il s'en allait sans agonie et sans souffrance auprès de Celui qui l'avait racheté et rendu parfaitement heureux, recommandant encore à sa mère de venir bientôt le rejoindre.

Cher enfant, qui venez de lire ce simple récit, n'aimeriez-vous pas comme le petit Louis aller au ciel ? Venez donc comme lui à Jésus, et il vous prendra aussi dans ses bras d'où personne ne pourra vous ravir. (Jean X, 28.)



## L'enfant mourant.

Au ciel que verrai-je ?  
Dis-le moi, maman.  
Au ciel que ferai-je ?  
Moi, petit enfant.

En cachant ses larmes  
La mère lui dit :  
Calme tes alarmes  
O mon cher petit.

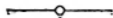
Le Seigneur qui t'aime,  
Dans ses bras bientôt,  
Va prendre lui-même  
Son petit agneau.

Au ciel, plein de grâce,  
Il te recevra,  
Tu verras sa face  
Il te sourira.

Sur son cœur sans cesse  
Tu reposeras.  
Oh ! quelle allégresse  
Pour toi dans ses bras !

Plus près que les anges  
De lui tu seras.  
En chants de louanges  
Tu le béniras.

L'enfant en silence  
Doucement sourit,  
Et puis, sans souffrance  
Le Seigneur le prit.



## Le désert et la manne.

(Exode XV, 22-27-XVII.)

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que les enfants d'Israël, une fois hors d'Égypte, n'eurent plus jamais de crainte et furent parfaitement heureux.

LA MÈRE. — C'est ce qui aurait dû avoir lieu, car ils avaient vu toute la miséricorde et la puissance de Dieu déployées en leur faveur. Mais ils n'étaient pas encore dans le beau pays de Canaan. Devant eux s'étendait un grand désert aride, sans eau et brûlé par le soleil. Dieu voulait qu'ils le traversassent.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Pour éprouver leur patience et leur confiance en Lui, et afin qu'ils apprissent à connaître le soin qu'il prenait d'eux \*. Ainsi, mon enfant, le chrétien sauvé par l'œuvre de Christ, traverse le monde où il rencontre des tribulations, mais où il éprouve les tendres soins de Dieu \*\*.

Les enfants d'Israël marchèrent trois jours dans le désert sans trouver d'eau.

SOPHIE. — Comme ils devaient souffrir de la chaleur et de la soif, ainsi que leur bétail !

LA MÈRE. — Sans doute ; enfin ils arrivèrent à un endroit où il y avait de l'eau, mais, hélas ! elle était amère et ils ne pouvaient la boire.

\* Deutéronome VIII, 2-5; 15, 16.

\*\* † Pierre V, 7; Hébreux XIII, 5.

SOPHIE. — Pauvres Israélites ! Que firent-ils ? Ils s'adressèrent à l'Éternel, je pense.

LA MÈRE. — Chose triste à dire, ils murmurèrent contre Moïse, comme si c'eût été sa faute. Mais Moïse savait où se trouve la ressource dans tous les besoins, et il cria à l'Éternel. Et l'Éternel lui montra un certain bois que Moïse jeta dans les eaux, et elles devinrent douces, de sorte que le peuple put se désaltérer.

SOPHIE. — Comment ce bois pouvait-il rendre les eaux douces ?

LA MÈRE. — C'était un miracle. Dieu, en même temps, enseignait par là que dans le monde il n'y a qu'amertume et mort, mais que Lui seul est capable de donner la vie et le bonheur. Comment l'a-t-il fait pour nous, Sophie ?

SOPHIE. — En nous donnant son Fils, maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; Jésus a goûté sur la croix l'amertume de la mort pour nous donner la vie éternelle.

Après Mara, les enfants d'Israël vinrent à Elim où ils trouvèrent douze fontaines et soixante-dix palmiers, et ils campèrent là près des eaux.

SOPHIE. — Ce devait être bien délicieux de se reposer sous ces arbres, et d'avoir ces bonnes eaux fraîches.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et tu vois comment Dieu a soin pendant le voyage, de donner à son peuple ce qui le restaure et le rafraîchit \*.

\* Lisez Psaume XXIII, 1-3.

SOPHIE. — Les enfants d'Israël restèrent-ils longtemps à Elim, où ils étaient si bien ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; comment s'arrêterait-on dans le désert, quand on a un beau pays en perspective \* ? Ils partirent d'Elim et arrivèrent dans le désert de Sin, environ un mois après leur départ de l'Égypte. Là vint une nouvelle épreuve. Ils n'avaient point de pain, et de nouveau ils murmurèrent contre Moïse et Aaron, disant : « Que ne sommes-nous morts en Égypte, où nous avons des potées de chair et du pain en abondance ? Vous nous avez amenés dans ce désert pour nous faire mourir. »

SOPHIE. — Les ingrats ! Pouvaient-ils donc penser que Dieu les laisserait périr de faim ?

LA MÈRE. — Tel est le méchant cœur de l'homme, Sophie. Il doute de Dieu, il oublie les preuves que Dieu a données de sa bonté et de sa puissance. Mais le cœur de Dieu ne change pas ; il ne se lasse point. L'Éternel dit à Moïse : « Voici, je vais vous faire pleuvoir des cieux du pain ! Et le peuple sortira et en recueillera chaque jour la provision d'un jour, afin que je l'éprouve pour voir s'il observera ma loi ou non. Au sixième jour, ils en recueilleront le double. » Puis la gloire de l'Éternel apparut dans la nuée, et l'Éternel dit à Moïse : « J'ai entendu les murmures des enfants d'Israël. Parle-leur et leur dis : Ce soir vous mangerez de la chair et au matin vous serez rassasiés de pain, et vous saurez que je suis l'Éternel votre Dieu. »

\* Philippiens III, 12, 14 ; I, 23.

SOPHIE. — Est-ce qu'en effet la viande et le pain leur vinrent des cieux ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu leur montra qu'il était assez puissant pour leur donner autant et mieux qu'ils n'avaient eu en Égypte. Le soir donc une nuée de cailles s'abattit sur le camp : c'était la viande promise par l'Éternel. Et au matin, quand la rosée fut évaporée, il restait autour du camp, sur la surface du désert, de petits grains ronds comme du grésil. Les enfants d'Israël étonnés se dirent l'un à l'autre : Qu'est-ce que c'est ? Et Moïse leur dit : C'est le pain que l'Éternel vous donne à manger. Que chacun en recueille ce qu'il lui faut pour sa nourriture et celle de sa famille. Moïse ajouta qu'ils ne devaient pas en garder jusqu'au lendemain.

SOPHIE. — Pourquoi, maman ?

LA MÈRE. — Parce que Dieu veut que ses enfants comptent sur Lui, jour après jour. Ne te rappelles-tu pas une parole du Seigneur Jésus à ce sujet ?

SOPHIE. — Je crois que c'est celle-ci : « Ne soyez pas en souci pour le lendemain. »

LA MÈRE. — Tu as bien dit. Le lendemain ne nous appartient pas, mais Dieu prend soin des siens chaque jour. Malheureusement tous les enfants d'Israël n'eurent pas cette confiance. Ils voulurent garder de la manne jusqu'au lendemain. Mais cela ne leur profita point, elle était gâtée, et Moïse fut très fâché contre eux.

SOPHIE. — Maman, tu as nommé ce pain « manne. »

LA MÈRE. — Oui, c'est le nom que lui donnèrent



les enfants d'Israël. Ce mot veut dire : « Qu'est-ce que c'est ? »

SOPHIE. — Je comprends ; cela rappelait leur étonnement quand ils le virent d'abord. Tu m'as dit, maman, que le sixième jour ils devaient recueillir le double de manne, voudrais-tu me dire pourquoi ?

LA MÈRE. — Le septième jour était le repos, le sabbat sanctifié à l'Éternel, et ce jour-là Dieu avait dit qu'il n'y aurait point de manne. Voilà pourquoi les enfants d'Israël devaient en recueillir le sixième jour pour deux jours.

SOPHIE. — Mais ne se gâtait-elle point ?

LA MÈRE. — Non, mon enfant, et c'est ce qui montre bien que tout était ordonné de Dieu pour son peuple. Dieu voulait qu'au septième jour ils jouissent de son repos et il y pourvoyait. Cependant les Israélites avaient bien de la peine à croire et à obéir. Malgré ce qui leur avait été dit, quelques-uns sortirent le matin du septième jour pour chercher de la manne et ils n'en trouvèrent pas. Et cela déplut à l'Éternel. Dieu aime l'obéissance chez les siens. Le Seigneur Jésus a dit : « Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que moi je vous commande. »

SOPHIE. — Quel goût avait la manne ? Ressemblait-elle au pain ?

LA MÈRE. — Non ; elle était comme de petits grains de semence blancs, et elle avait le goût du miel. Dieu commanda que l'on gardât une mesure de manne, pour conserver la mémoire du soin qu'il avait pris de son peuple dans le désert.

SOPHIE. — Où la conserva-t-on, maman ?

LA MÈRE. — Dans une cruche d'or qui, ensuite, fut déposée dans l'arche, dont nous parlerons une autre fois \*.

SOPHIE. — Et elle ne se gâtait pas non plus, bien que conservée si longtemps ? Mais dis-moi encore, maman, pendant combien de temps les enfants d'Israël mangèrent-ils la manne ?

LA MÈRE. — Durant quarante ans ; jusqu'à ce qu'ayant achevé la traversée du désert, ils furent entrés dans le fertile pays de Canaan, où ils mangèrent du blé \*\*. Ainsi les soins de Dieu envers eux ne cessèrent pas un seul jour pendant tout ce temps. Maintenant aussi l'enfant de Dieu peut être assuré que durant tout le temps qu'il traverse ce monde, son Père céleste ne manquera pas de lui fournir tout ce qui lui est nécessaire pour les besoins de son corps \*\*\*, et beaucoup plus pour nourrir et soutenir son âme.

Maintenant, ma chère fille peut-elle me rappeler ce que nous avons déjà vu de ce que rencontrèrent les enfants d'Israël dans le désert ?

SOPHIE. — J'espère le savoir, maman. D'abord les eaux amères adoucies par la bonté de Dieu ; puis les beaux ombrages et les eaux fraîches d'Elim, où ils se reposèrent, et enfin la manne qui descendait du ciel pour les nourrir.

LA MÈRE. — C'est bien cela. Si Dieu le permet, nous verrons une autre fois comment Dieu répondit encore à d'autres besoins de son peuple dans le désert.

\* Hébreux IX, 4. \*\* Josué V, 11, 12. \*\*\* Matthieu VI, 25-34.

## Plus près de Jésus que les anges

Une jeune dame arrivait près d'un village où elle était venue distribuer quelques traités, quand son attention fut attirée par les voix et les rires d'un joyeux groupe de jeunes enfants. S'étant approchée d'eux, elle leur dit : « Qui veut me chanter un verset de cantique, et je lui donnerai un joli petit livre? »

Il y eut un long silence, toutes les petites têtes restaient baissées, et la jeune dame commençait à penser que personne n'oserait dire un mot, lorsque une petite fille, prenant courage, s'avança et dit : « Moi, madame, j'en sais un, » et aussitôt elle commença le cantique bien connu :

« Je voudrais être un ange, » etc. A peine avait-elle fini, qu'une autre petite aux joues roses leva les yeux et avec un brillant sourire dit : « Oh ! madame, papa dit que nous serons plus près de Jésus que les anges, parce que nous sommes lavés dans son sang. »

La dame fut très surprise d'entendre ces paroles venant d'une enfant, et surtout de ce que la petite semblait si bien avoir saisi ce qu'elle disait.

Et vous, chers petits lecteurs, comprenez-vous ce que cette petite fille voulait dire ? Peut-être pensez-vous que l'on ne saurait être plus près de Jésus que les anges. Eh ! bien écoutez : Les saints anges sont les *messagers* de Dieu, et ils sont parfaitement heureux ; mais ceux qui croient en Jésus sont des *enfants* de Dieu, et si vous croyez en Lui, quelque jeune que vous soyez, vous êtes un de ces enfants de Dieu.

Le Seigneur Jésus n'est pas mort pour les anges, mais bien pour les hommes pécheurs ; et quand je dis les hommes, je parle aussi des enfants, car en parlant des petits enfants, Jésus dit qu'il est venu pour sauver ce qui était perdu.

Ainsi aucun ange ne peut dire de Jésus : « Il s'est livré pour moi ; » mais si vous, cher petit ami, vous appartenez au Sauveur, alors vous pouvez le dire et vous pouvez vous joindre à ce cantique que les pécheurs sauvés par grâce peuvent seuls chanter : « A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang,... à Lui la gloire ! »

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRES XVI, XVII, 1-23.

Deux choses principales nous sont présentées dans cette portion de notre évangile. La première est l'assemblée ou l'Église qui est mentionnée ici pour la première fois ; la seconde est le royaume du Fils de l'homme en gloire. Mais pour établir l'un et l'autre, Jésus nous enseigne qu'il faut que Lui, le Fils de l'homme, meure et ressuscite.

XVI, 1-4. Les pharisiens et les sadducéens \* étaient

\* Nous engageons nos jeunes lecteurs à lire et comparer les passages suivants, qui leur feront bien connaître ce qu'étaient ces deux classes d'hommes : Actes XXIII, 8 ; XXVI, 5 ; Matthieu III, 7-10 ; XV, 1-11 ; XXIII, 3-7 ; Luc XVIII, 11, 12 ; V, 30 ; XI, 39, 42 ; XII, 1 ; XV, 2 ; XVI, 14 ; Matthieu XXII, 23 ; Actes IV, 1 ; V, 17.

venus pour éprouver Jésus, en lui demandant un signe du ciel. Jésus leur fait toucher du doigt leur incrédulité. Ils savaient bien discerner d'après les apparences du ciel, quel temps il ferait, et leurs cœurs aveuglés ne voyaient pas dans les œuvres que Jésus accomplissait les signes qu'il était bien le Messie. Aussi leur dit-il que maintenant, à cause de la méchanceté de leur cœur, ils n'auraient, d'autre signe que celui de Jonas, c'est-à-dire sa mort et sa résurrection dont Jonas était le type. (Voyez chapitre XII, 38-40.) Jésus laisse là ces hommes orgueilleux et incrédules et s'en va.

Vers. 5-12. L'avertissement de Jésus à ses disciples fait ressortir la faiblesse de leur foi, leur oubli de sa puissance dont ils avaient été si souvent témoins, et leur manque d'intelligence de la pensée de leur Maître. Qu'est-ce qui les empêchait de comprendre ? C'est qu'ils étaient tout occupés des choses de la terre. Mais la répréhension de Jésus porte son fruit, et ils comprennent que le levain des pharisiens et des sadducéens désigne l'hypocrisie des uns et l'incrédulité des autres.

Vers. 13-20. Maintenant Jésus leur demande : « Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme ? » C'est là la chose importante : apprécier Jésus selon ce qu'il est en réalité. Mais hélas ! alors, comme de nos jours, les hommes n'avaient à l'égard de Christ que des opinions incertaines et flottantes enfantées par leurs propres pensées. L'homme ne peut par sa raison et son intelligence arriver à connaître vraiment « le Fils de l'homme. » — « Et vous,

qui dites-vous que je suis ? » dit alors Jésus à ses disciples ; et Pierre, instruit par le Père même du Seigneur Jésus, répond : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Pierre était bienheureux de posséder cette connaissance. Il n'avait aucune incertitude sur ce qu'était Jésus. Le Seigneur était pour lui, ce qu'Il était pour Dieu lui-même. Il était le Christ ou Messie promis de Dieu par les prophètes (Jean I, 46), le Fils de Dieu annoncé (Psaume II, 6, 7) et attendu par les croyants (Jean I, 49 ; XI, 27), et enfin le Fils du Dieu VIVANT, possédant la puissance de vie contre laquelle la mort ne peut rien. Puissiez-vous, mes chers enfants, jouir aussi du bonheur de connaître Jésus révélé à vos âmes, reçu par la foi dans vos cœurs. C'est ainsi que l'on est enfant de Dieu. (Jean I, 12, 13.)

Israël était rejeté comme peuple témoin de Dieu sur la terre, et Jésus fait connaître ce qui devait le remplacer. C'est l'Église ou l'Assemblée. Elle n'avait pas existé et n'existait pas encore, puisque Jésus dit : « Je bâtirai mon assemblée. » Elle se compose de tous ceux qui, de même que Pierre, sont devenus des pierres vivantes (1 Pierre II, 3-6), en croyant au Seigneur Jésus mort et ressuscité, vainqueur comme Fils du Dieu vivant de la mort et de celui qui avait le pouvoir de la mort. (Actes III, 15 ; Hébreux II, 14.) C'est sur ce roc inébranlable que l'Église est fondée, et les portes du hadès, c'est-à-dire la puissance de la mort, ne peuvent rien contre elle, puisque Jésus a détruit cette puissance. Mais vous voyez par là, mes enfants, que pour que l'Église pût être

établie, il fallait que Jésus mourût et ressuscitât.

Ensuite le Seigneur confie à Pierre les clefs du royaume des cieux, c'est-à-dire l'autorité dans ce royaume pendant que Christ serait loin. Nous voyons, Actes II et X, comment Pierre, en vertu de cette commission du Seigneur, ouvre aux Juifs d'abord, puis aux Gentils, les portes du royaume. Ce qu'il établit ainsi devait être confirmé dans le ciel où était monté le Seigneur Jésus.

Les disciples connaissaient maintenant les desseins de Dieu relativement à l'Église et au royaume, et puisque Jésus était rejeté par les Juifs, ils ne devaient plus l'annoncer comme le Christ, le Messie.

Vers. 21-28. Pour que ces desseins de Dieu pussent s'accomplir, les souffrances, la mort et la résurrection de Jésus étaient nécessaires, et c'est ce que dès lors il commença à annoncer à ses disciples. Mais Pierre, tout sincère et bien intentionné qu'il était, n'entrait pas dans les pensées de Dieu. Il tenait encore à la gloire humaine pour Jésus et pour lui-même, et il se mit à reprendre son Maître. En s'opposant ainsi à cette soumission parfaite de Christ, qui seule pouvait, par la souffrance et la mort, introduire la gloire, Pierre était l'instrument de Satan qui cherche toujours à traverser les desseins de Dieu. Aussi Jésus le repousse en lui montrant de qui il fait l'œuvre. Ensuite le Seigneur dit à ses disciples que si la croix est pour Lui le chemin à la gloire, c'est aussi le chemin de quiconque veut le suivre; il faut renoncer à tout et porter l'opprobre de Christ. (Hébreux XI, 26; XIII, 13.) Le cœur de l'homme naturel

aimerait bien gagner le monde et jouir de ses délices ; mais à quoi cela servira-t-il, si l'on perd son âme ?

Chers enfants, Christ a enduré la croix, ayant méprisé la honte, et il est assis à la droite de Dieu. (Hébreux XII, 2.) Pour « l'amour de lui, » ne voulez-vous pas perdre tout ce que le cœur naturel aime, ce dont le monde compose sa vie (1 Jean II, 15, 16), et suivre Jésus ? « Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui. » (2 Timothée II, 12.)

Dans les vers. 27 et 28, Jésus annonce que lui, qui doit souffrir et mourir, viendra comme Fils de l'homme dans la gloire de son Père, rendant à chacun selon sa conduite ; pensée bien solennelle ! Puis il ajoute que quelques-uns de ceux qui étaient avec lui en ce moment verraient déjà sur la terre, avant leur mort, une manifestation de son royaume.

CHAPITRE XVII, 1-8. — En effet, six jours après, Jésus conduisit Pierre, Jacques et Jean son frère, sur une haute montagne. Là, il fut transfiguré devant eux. Son visage devint resplendissant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la lumière. En même temps apparurent Moïse, qui avait donné la loi au peuple d'Israël, et Élie, qui avait été envoyé pour rappeler cette loi au peuple et pour maintenir les droits de l'Éternel au milieu des dix tribus tombées dans l'idolâtrie ; Élie qui fut enlevé au ciel sans mourir. Dans la gloire, ils s'entretenaient avec Jésus. Pierre, voyant ces deux grands serviteurs de Dieu, oublie la gloire infiniment plus grande de Jésus comme Fils de Dieu, gloire dont il avait reçu la ré-



vélation. Il veut faire trois tentes pour Jésus, pour Moïse et pour Élie. Il met le Seigneur, pour ainsi dire, sur la même ligne qu'eux. Mais aussitôt la nuée lumineuse, signe de la présence de Dieu, s'étend sur eux, et la voix du Père proclame la gloire qui appartient à Jésus seul : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Moïse et Élie ont parlé en leur temps de la part de Dieu (Hébreux I, 1), mais maintenant c'est Jésus, le Fils de Dieu, qu'il faut écouter. Les disciples effrayés, en entendant la voix de Dieu, étaient tombés le visage contre terre ; mais Jésus les rassure ; Lui qu'ils connaissent et qui les aime, dissipe leur frayeur et quand ils se relèvent, ils le voient Lui seul avec eux.

Vers. 9-13. Jésus ne devait arriver à cette gloire que par la mort et la résurrection, voilà pourquoi il commande à ses disciples de ne rien dire de ce qu'ils avaient vu avant qu'il fût ressuscité. Pour le moment, il n'avait à attendre que l'humiliation et la mort ; les Juifs allaient le traiter comme ils l'avaient fait de Jean-Baptiste qui avait annoncé sa venue.

Vers. 14-18. Pendant l'absence du Seigneur, un homme avait amené aux disciples son fils possédé d'un démon qui le faisait beaucoup souffrir. Mais les disciples n'avaient pas eu assez de foi en la puissance de Jésus, et ils n'avaient pu guérir cet enfant. Le Seigneur est profondément affligé de trouver cette incrédulité jusque chez les siens. Toutefois, plein de miséricorde, il répond à la détresse du pauvre père, il chasse le démon et guérit l'enfant.

Vers. 19-21. Les disciples, qui n'avaient pas com-

pris la portée de la réprimande du Seigneur, lui demandèrent pourquoi ils n'avaient pu chasser le démon. Jésus leur dit nettement que c'est à cause de leur incrédulité. La foi connaît la puissance et l'amour de Dieu ; si petite qu'elle soit, elle s'en empare et en fait usage. Ainsi rien ne lui est impossible. Mais pour vaincre la puissance du mal, il faut, à l'énergie de la foi, joindre la dépendance de Dieu et la mortification de la chair, — la prière et le jeûne.

Vers. 22-23. Pour la troisième fois, Jésus tourne les regards de ses disciples vers ses souffrances et sa résurrection. Il ne veut pas que l'éclat de sa gloire, dont ils ont été témoins, et les manifestations de sa puissance, leur fassent oublier qu'il est rejeté par son peuple. Mais les disciples sont incapables de le comprendre, et la pensée de sa mort remplit leur cœur de tristesse ; ils ne savent point ce qu'est la puissance de la résurrection.

Chers enfants, puissiez-vous bien saisir et retenir ce que nous venons de voir ensemble. La chose importante, la seule nécessaire, est la connaissance personnelle de Jésus comme le Christ, le Fils du Dieu vivant. Croyez-vous en lui et êtes-vous devenus des pierres vivantes dans cet édifice, l'Église, fondé sur lui ?

En second lieu, il a marché à la gloire par la croix. Cher enfant chrétien, c'est aussi le chemin de quiconque veut le suivre. Comprenez bien qu'on ne suit pas Jésus, en recherchant ses aises et les plaisirs du monde, en aimant l'honneur qui vient des hommes et leur approbation ; mais le suivre, c'est confesser son nom, renoncer à soi-même et porter sa croix,

Le Fils de l'homme va venir dans la gloire de son Père avec ses anges. Il rendra à chacun selon sa conduite. Oh ! qu'heureux seront ceux qui à ce moment apparaîtront avec lui en gloire (Colossiens III, 4), comme Moïse et Élie. Ce sont ceux qui maintenant prêtent l'oreille à la voix du Père et écoutent Jésus son Fils bien-aimé. Et que vous dit-il, ce précieux Sauveur ? « Venez à moi, » « celui qui croit en moi a la vie éternelle. »

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE FÉVRIER

Chers jeunes amis,

Nous avons été heureux de voir l'intérêt que plusieurs d'entre vous ont mis à répondre aux questions que nous vous avons proposées. Nous avons reçu 42 réponses dont quelques-unes étaient collectives. Dans presque toutes, nous avons vu du soin et de l'attention ; la plupart sont justes. Quelques-uns d'entre vous sont même entrés dans des détails d'explications et des citations qui montrent qu'ils ont bien cherché dans la Parole, et qu'ils désirent se rendre compte de leurs lectures. Nous ne saurions trop vous encourager, mes chers enfants, à étudier les saintes lettres, et que le Seigneur vous donne, non-seulement de connaître, mais de goûter tout ce qui se rapporte au Seigneur Jésus. Puissiez-vous, après l'avoir reçu comme votre Sauveur, croître dans sa grâce et dans sa connaissance !

Voici les réponses aux questions :

1. Matthieu était d'abord publicain ou collecteur d'impôts. (Matthieu IX, 9 ; X, 3.) Il fut appelé par Jésus, devint disciple et puis apôtre (IX, 9 ; X, 1, 2, 3). Il est mentionné pour la dernière fois en Actes I, 13.

2. Le Seigneur Jésus-Christ est présenté dans les deux premiers chapitres de cet évangile sous les caractères de « Fils de David, fils d'Abraham » (I, 1) ; Sauveur (vers. 21) ; Emmanuel, Dieu avec nous (vers. 23) ; roi des Juifs (II, 2) ; le Christ ou Messie (vers. 4) ; conducteur d'Israël (vers. 6) ; Fils (vers. 15) ; Nazaréen (vers. 23).

3. Il est nommé trois fois roi des Juifs : par les mages, venus pour l'adorer (II, 2) ; par les soldats romains, pour se moquer de lui (XXVII, 29) ; sur l'écriteau qui marquait ce dont il était accusé (XXVII, 37).

L'expression « roi des Juifs » se trouve aussi dans la bouche de Pilate (vers. 11) ; mais c'est simplement pour interroger Jésus.

---

### Questions sur l'évangile de Matthieu

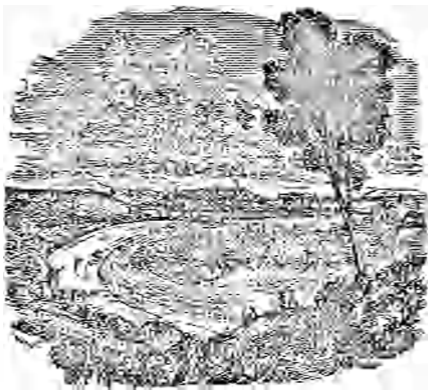
4. Citez trois passages qui montrent que Jésus, dans cet évangile est présenté essentiellement en rapport avec Israël.

5. Citez trois passages prouvant qu'Israël a rejeté Jésus.

6. Citez des passages qui font voir qu'Israël ayant rejeté Jésus, ce peuple est rejeté à son tour.

7. Quelles sont les trois occasions où nous voyons les nations, les gentils, introduits dans la bénédiction, et qu'est-ce qui caractérise ces personnes ?

---



## Sauvé !

C'était par une belle matinée d'été, près d'une petite ville de bains. La mer étincelait sous un brillant soleil, et l'azur du ciel était sans un nuage.

La grève était presque déserte, mais les rares promeneurs qui s'y trouvaient, auraient pu voir, déjà assez loin du rivage, un hardi nageur qui s'aventurait toujours plus vers la haute mer. Il était seul, étranger dans la ville, où il était arrivé la veille au soir.

S'il s'était enquis auprès des pêcheurs, ils l'auraient mis en garde contre des courants rapides et dangereux qui règnent sur ces côtes ; mais il était

dans toute la force de l'âge viril, et n'avait jamais pensé au danger. Il s'avavançait donc, sans tourner la tête pour voir l'espace qu'il avait laissé derrière lui, jusqu'à ce qu'enfin, un peu fatigué, il s'arrêta un moment et pensa au retour. Alors il vit que la force du courant l'avait entraîné bien au delà de ce qu'il aurait pensé et que la côte était à une grande distance. « Il est certes temps de retourner, » se dit-il, et il se mit à nager vers la terre.

Mais le Seigneur avait les yeux sur lui ; Il avait à lui dire quelque chose, seul avec lui sur la face de l'abîme, avant qu'il ne touchât de nouveau la terre.

J'ai dit qu'il était un homme robuste, et un nageur intrépide ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le vent et le courant étaient contre lui, et que tous ses efforts ne le faisaient pas avancer d'une manière appréciable. Longtemps il lutta, mais la côte était loin, beaucoup trop loin même pour qu'un cri de détresse pût s'y faire entendre. Il se souleva cependant sur l'eau et cria, mais nulle voix de secours ne répondit à son appel. Il lutta encore, jusqu'à ce qu'entièrement épuisé par ses efforts, il sentit que la mer allait être son tombeau. Ses mouvements devenaient toujours plus faibles et plus irréguliers, il perdait tout le chemin qu'il avait gagné et se voyait entraîné par le courant vers la haute mer. Il comprit que la lutte était inutile et se tournant sur le dos, il n'attendit plus que la mort.

Le Seigneur avait plus d'une fois parlé à son âme. Il avait été élevé religieusement ; bien plus, dimanche après dimanche, de la chaire d'une église à la

mode, il avait prêché à une nombreuse congrégation les vérités de la Bible relatives au chemin du salut. Il prenait ses textes dans l'Écriture et les développait avec talent. En public et dans son particulier, il lisait régulièrement les prières. Il visitait les membres de sa paroisse et avait souvent administré le sacrement aux mourants. Il avait mené une vie exemplaire, accomplissant scrupuleusement chaque rite religieux, et, jusqu'à ce moment, il avait été content de lui-même, pleinement persuadé qu'une vie telle que la sienne, était propre à conduire à Dieu.

Mais maintenant que la mort était devant lui, son âme s'éveilla tout à coup ; il vit qu'il n'avait aucune espérance pour l'éternité, que jamais il n'avait réellement connu Dieu, qu'il n'était pas prêt à mourir, qu'une chose lui manquait, qu'il n'avait aucun lien qui l'unt à Christ.

L'horreur et l'angoisse le saisirent. Le bruit des vagues, clapotant autour de lui, semblait répéter à ses oreilles ces paroles : « De peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé. » (1 Corinthiens IX, 27.)

Il sentait qu'il avait prêché un Christ qu'il ne connaissait pas, et annoncé à d'autres un salut qu'il ne possédait point. Sa vie entière, avec les cérémonies extérieures et le vide intérieur du cœur, se dressa devant lui. Cette vie qui lui avait semblé sans reproche, et dont il s'était tant enorgueilli, lui apparaissait maintenant comme une moquerie envers le Dieu qui a dit : « Mon fils, donne-moi ton CŒUR, » et il ne la voyait qu'avec dégoût.

Il avait donné son temps et son argent, mais jamais son cœur, et il avait pensé, par ces misérables dons, avoir mérité le ciel. Maintenant il les estimait à leur vraie valeur, comme des « œuvres mortes. » Il voyait que « sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu » (Hébreux XI, 6), que l'œuvre qui pouvait sauver son âme devait être faite pour lui, faite par un autre; que la justice, dont il s'était vanté, n'était vue de Dieu que comme des « haillons les plus souillés » (Ésaïe LXIV, 6), que ses offrandes, semblables à celles de Caïn, étaient sans effusion de sang, et que « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. » (Hébreux IX, 22.)

Ce ne fut pas pour le salut de son corps, mais de son âme, que là seul avec Dieu sur le grand abîme, il poussa ce grand cri, ce cri de détresse : « *Seigneur, sauve-moi, ou je péris ; ô Dieu ! aie pitié de moi, pécheur, un vil pécheur, un hypocrite ; — sauve-moi.* » Et au moment où il criait ainsi à Dieu, la réponse vint : « Le sang de son Fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché, » « afin que quiconque croit en Lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

Défaillant et épuisé, la vie du corps presque éteinte, cet homme quelque temps avant si fort, murmura : « Seigneur, je crois que ton précieux sang a été versé pour moi ; » et avec ces paroles la vie, la paix, le repos, vinrent dans son âme, puis il perdit entièrement connaissance.

(A suivre.)

---



## Le désert et la manne.

(Exode XV, 22-27-XVII.)

(Suite de la page 50)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, comment Dieu nourrissait son peuple dans le désert?

SOPHIE. — Oui, maman. Il faisait pleuvoir du ciel la manne que les enfants d'Israël recueillaient chaque matin.

LA MÈRE. — Nous avons vu ainsi les tendres soins de Dieu envers ceux qu'il avait délivrés. Mais ce pain ne nourrissait que leurs corps. N'avons-nous pas autre chose à nourrir?

SOPHIE. — Oh! oui, nous avons notre âme.

LA MÈRE. — C'est ce que le Seigneur Jésus disait aux Juifs qui le suivaient, parce qu'il les avait rassasiés en multipliant les pains. « Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle. » (Jean VI, 27. Lisez aussi tout le commencement du chapitre.)

Sais-tu, Sophie, quelle est cette nourriture pour l'âme, dont parle Jésus?

SOPHIE. — Pas très bien, maman, voudrais-tu me le dire?

LA MÈRE. — Les Juifs ne comprirent pas non plus Jésus et ils lui dirent : « Nos pères ont mangé la manne dans le désert, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger du pain venant du ciel. »

(Jean VI, 31.) Ils ne voyaient que leurs besoins matériels, et ne pensaient pas qu'il y eût rien de plus grand que d'avoir son corps nourri de ce qui venait ainsi du ciel.

SOPHIE. — Mais n'était-ce pas, en effet, bien beau ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; mais il y a quelque chose de bien plus beau et de bien plus grand, et c'est ce que le Seigneur faisait entendre quand il disait : « Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. » (Vers. 32.)

SOPHIE. — Oh ! je crois comprendre, maman ; ce pain du ciel, c'est Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu as bien dit, ma fille ; la manne n'était qu'une figure de ce vrai pain de Dieu, Jésus, descendu du ciel pour donner la vie au monde. Le monde est comme un désert où rien ne se trouve qui puisse procurer à l'âme la vie, la vraie vie, la vie éternelle. Mais Dieu, dans son amour, a envoyé dans ce monde son Fils, et celui qui vient à Lui n'aura jamais faim. Jésus lui-même le dit : « Moi, je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne au désert et sont morts ; c'est ici le pain qui descend du ciel afin que quelqu'un en mange et ne meure pas. Moi je suis le pain vivant qui est descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » (Jean VI, 35, 48-51.)

SOPHIE. — Mais comment peut-on nourrir ainsi son âme de Jésus ?

LA MÈRE. — Il le dit, mon enfant. C'est venir à lui, croire en lui comme en Celui que Dieu a envoyé

dans le monde pour nous sauver. Pour cela, il a dû mourir. Voilà pourquoi il ajoute : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Vers. 51, 54.)

Les Juifs ne pensaient qu'à un Messie vivant et glorieux ; Jésus nous montre qu'il doit mourir. C'était le seul moyen pour ôter le péché et nous procurer la vie. Celui qui croit ainsi en Jésus mort pour ses péchés, se nourrit de la chair et du sang de Christ, et l'effet pour son âme est la vie éternelle déjà maintenant et la résurrection ensuite. « Celui qui me mangera, celui-là vivra à cause de moi. »

SOPHIE. — Mais, maman, les Israélites mangeaient tous les jours la manne, je pense que nous devons aussi nous nourrir chaque jour de Jésus ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie.

SOPHIE. — Comment donc le pouvons-nous ?

LA MÈRE. — Quand nous sommes venus à Lui comme de pauvres pécheurs perdus, et que nous avons trouvé le salut par son œuvre sur la croix, nous avons la vie ; mais alors pour entretenir chaque jour cette vie nous nous nourrissons de Lui, en pensant à Lui qui nous a tant aimés, en vivant près de Lui, en prenant notre plaisir en Lui. C'est ce qu'il dit aussi : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. »

Te rappelles-tu aussi ce que l'on conservait dans l'arche ?

SOPHIE. — Une cruche d'or remplie de manne. Et

elle ne se gâtait pas. C'était pour que l'on pût voir le pain dont Dieu avait nourri les enfants d'Israël au désert.

LA MÈRE. — Eh ! bien, dans le livre de l'Apocalypse, le Seigneur Jésus parlant à l'église de Pergame (chap. II, 17), qui s'était alliée avec le monde, dit qu'il donnera « de la manne cachée » à celui qui vaincra, c'est-à-dire à celui qui demeurera fidèle. La cruche d'or avec la manne était cachée dans le sanctuaire où Dieu habitait. Et où se trouve Jésus maintenant ?

SOPHIE. — Dans le ciel, maman, où Dieu demeure. Et nous ne le voyons pas, il est caché comme la manne.

LA MÈRE. — Tu as bien compris, Sophie. Comme la manne dans la cruche d'or était la même manne qu'au désert, Jésus dans le ciel est le même Jésus qui était sur la terre ; celui qui y a été parfaitement obéissant, qui a souffert et qui est mort, mais qui est maintenant dans la gloire. Nous avons le privilège de nous nourrir chaque jour de Lui sur la terre, mais dans le ciel aussi, il sera notre nourriture ; il fera nos délices, par Lui nous vivrons dans un bonheur parfait. Ma petite fille a-t-elle compris cela ?

SOPHIE. — Je le pense, maman. Si nous croyons au Seigneur Jésus, il donne la vie à notre âme, puis en pensant et en nous attachant à Lui chaque jour, nous sommes nourris de Lui, et quand nous serons dans le ciel, c'est encore Lui qui nous rendra heureux. Que cela est beau, chère maman.

LA MÈRE. — Puisses-tu, mon enfant, apprécier

toujours plus l'excellence du Seigneur Jésus et trouver ton plaisir à te nourrir de Lui, le vrai pain de vie.

---

### Annette

La petite Annette souffrait d'une forte attaque de fièvre et était très malade et faible. Elle désirait beaucoup me voir ; j'allai donc chez elle et, quand je fus assise près de son lit, elle me demanda de lui lire quelques passages de la Bible, car Annette aimait la parole de Dieu.

— Que lirai-je, Annette ? lui dis-je.

— Le premier chapitre de l'évangile de Jean, je vous prie, fut sa réponse.

— C'est toujours ce chapitre-là, dit la grand'maman. Que Dieu veuille rétablir la chère enfant, qui sait si bien m'aider dans la maison, et qui est aussi pour les petits une vraie maman, quand je suis dehors à l'ouvrage.

Nous lûmes donc quelques versets du premier chapitre de l'évangile de Jean :

« Jean, regardant Jésus qui marchait, dit : Voilà l'agneau de Dieu. Et les deux disciples l'entendirent parler, et ils suivirent Jésus. Et Jésus se retournant, et voyant qu'ils le suivaient, leur dit : Que cherchez-vous ? Et ils lui dirent : Rabbi ! (ce qui interprète signifie Maître) où demeures-tu ? Il leur dit : Venez et voyez. Ils allèrent donc, et virent où il demeurait ; et ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là. »

« Voilà l'Agneau de Dieu ! » c'est-à-dire : « Regardez à

Jésus. » C'est la première parole qui s'adresse à nous tous. Regardez à Jésus comme à l'Agneau de Dieu.

— Et pourquoi est-il appelé l'Agneau ? Le sais-tu, Annette ?

— Oh ! oui, c'est parce qu'il a été offert en sacrifice pour nos péchés.

— C'est vrai ; et il est l'Agneau de DIEU, parce que Lui-même l'a donné, afin qu'il mourût pour nous, et c'est aussi parce que Jésus était saint.

Ensuite Jésus dit à ceux qui avaient écouté ces paroles et qui le suivaient : « Que cherchez-vous ? » Pourquoi venez-vous après moi ? Et quelle réponse donnerais-tu, Annette ? N'est-ce pas celle-ci : C'est pour être avec toi, Seigneur Jésus, pour vivre près de toi, et puis être avec toi là-haut, où tu es maintenant ?

— Oui, dit l'enfant.

— « Et Jésus dit : Venez et voyez. Et ils allèrent et virent où Jésus demeurait, et ils demeurèrent auprès de Lui ce jour-là. » Et c'est ainsi, Annette, que tous ceux qui regardent à Lui par la foi et qui le suivent ici-bas, seront avec Lui là-haut et demeureront auprès de Lui pendant le jour radieux de l'éternité.

C'était là, dans la parole de Dieu, la portion favorite de la petite Annette ; puissent ces précieuses vérités être aussi le partage de chacun de nos jeunes lecteurs !

REGARDER à JÉSUS pour être sauvés, SUIVRE JÉSUS ici-bas, pour le servir ; VIVRE avec JÉSUS dans l'éternel bonheur.



## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRES XVII, 24-27 et XVIII.

Le Seigneur Jésus avait annoncé qu'il bâtirait son Assemblée (l'Église) sur la puissance impérissable de vie qui était en Lui comme Fils du Dieu vivant, et qui devait être manifestée dans sa résurrection. Ensuite sur la montagne où leur fut montrée la gloire du royaume, le Père avait donné aux disciples l'ordre d'écouter son Fils bien-aimé.

Prêtons maintenant l'oreille à ce que le Fils dit ici, non-seulement pour l'instruction de ses disciples d'alors, mais pour nous tous. Il s'agit de ce qui convient individuellement à la position de dignité de ceux qui, en vertu de la mort et de la résurrection de Christ, lui sont associés, deviennent ses compagnons\* ; — position qu'ils doivent occuper, soit dans le royaume des cieux, soit dans l'assemblée.

XVII, 24-27. Nous voyons que Pierre oublie ici la dignité du Seigneur dont il a vu la gloire. Il pense pouvoir décider de lui-même que son Maître doit payer des impôts. Après toute l'ignorance dont lui et les autres disciples avaient fait preuve, n'aurait-il pas dû au moins consulter le Seigneur ? Jésus con-

\* Pour les disciples, c'est par anticipation, puisque Jésus n'était pas encore mort et ressuscité.

naissait même ce qui se passait loin de Lui ; aussi prévient-il Pierre en lui adressant une question destinée à rappeler à lui, Pierre, sa dignité comme *fi*ls. Puis il lui enseigne comment même les *fi*ls, ceux qui sont associés à Jésus dans cette dignité, doivent se conduire à l'égard des autorités, en payant les impôts. Ensuite le Seigneur manifeste sa puissance sur toute la création, montrant aux siens que, si pauvres qu'ils soient, ils peuvent compter sur les ressources qui sont en Lui. Dans quelle douce et étroite intimité avec Lui-même, le Fils de Dieu nous introduit ! Il s'était associé aux siens en disant : « Afin que nous ne les scandalisons point, » et maintenant parlant à Pierre, il ajoute : « Donne-le pour moi et pour toi. »

XVIII, 1-15. Les disciples pensent que d'être ainsi associés à Jésus les rend grands à la manière des hommes ; nous le voyons par la question qu'ils lui adressent en *cette heure-là*. « Qui donc, » demandent-ils, « est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Jésus en prend occasion pour leur faire connaître quelle est la véritable grandeur devant Dieu. Il place un petit enfant au milieu d'eux et leur dit : « En vérité, je vous dis : Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Il ne s'agit pas ici de la vie de Dieu communiquée à l'âme, mais de l'anéantissement de l'homme par l'œuvre de Dieu en lui. Il faut qu'il renonce à toute pensée de force, de gloire et de supériorité propres, et qu'il devienne comme un petit enfant faible, impuissant et, par cela



même, dépendant et confiant. « Quiconque donc s'abaissera comme ce petit enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

Cet enseignement que Jésus donne à ses disciples lui fournit l'occasion de montrer sa tendresse et sa sollicitude pour les petits enfants : « Celui qui reçoit un seul petit enfant tel que celui-ci en mon nom, me reçoit. » Que cela est précieux pour les parents et pour les enfants ! Heureux ceux qui ont assez de foi pour comprendre et saisir cette pensée de Jésus ! Et vous, chers petits enfants, voyez quel amour il y a pour vous, si faibles et si petits, dans le cœur de ce bon Sauveur. Il veut que l'on vous reçoive en son nom, associant ainsi *son nom* à *vous*.

Le verset 6 se rapporte aux enfants qui croient. Jésus montre avec quel sérieux et quel soin on doit éviter d'être pour eux, en quoi que ce soit, une occasion de chute. Cela conduit le Seigneur à parler du triste état de ce pauvre monde toujours prêt à chercher à détourner par ruse, séduction ou violence, les âmes qui recherchent Dieu. Bien qu'il soit nécessaire pour ces âmes d'être ainsi mises à l'épreuve, afin que leur véritable état soit manifesté, une terrible sentence ne pèse pas moins sur ceux qui sont des occasions de chute.

Mais ces occasions peuvent venir des âmes elles-mêmes, et Jésus les avertit à cet égard. (Vers. 8, 9.) Il y a d'abord la manière d'agir et de se conduire, caractérisée par la main et le pied, puis la manière de regarder, caractérisée par l'œil. Or, quoi qu'il en puisse coûter, on doit sacrifier tout ce qui éloigne

l'âme de Dieu, la source du bonheur. S'éloigner de Lui, en choisissant ce qu'aime le cœur naturel, c'est prendre le chemin de la géhenne du feu, des tourments éternels. Il n'est pas parlé ici de la puissance par laquelle on peut éviter le péché ; le Seigneur enseigne seulement que, si pénible que ce soit, il faut s'en séparer. Ce qui rend la chose difficile, c'est que notre cœur naturel aime le péché, c'est qu'il y a en nous une propre volonté qui est l'obstacle réel, mais Dieu a toute puissance en main, et quand la volonté est soumise, brisée, Lui est la ressource pour tout.

Depuis le verset 10, Jésus reprend la question des petits enfants. Il faut prendre garde de ne pas en mépriser un seul ; Lui, le Fils de l'homme est venu pour les sauver, eux qui étaient perdus. Chers petits amis ! voyez comme Jésus vous aime ! Pour le bien saisir, lisez la petite parabole qui suit. Elle est pour vous exclusivement. Nous en trouvons une à peu près semblable dans le chapitre XV de Luc, mais elle est pour ceux qui sont plus âgés que vous ; celle-ci vous concerne. Jésus, le Fils de Dieu, savait que vous étiez perdus, et il est venu du ciel ici-bas pour mourir, afin que par sa mort vous fussiez sauvés. En faisant ainsi, il accomplissait la volonté du Père qui est dans les cieux, volonté qui n'est pas qu'un seul petit enfant périsse.

Vers. 15-20. Maintenant le Seigneur enseigne aux siens la marche à suivre par un frère qui a été offensé par un autre. « Va, reprends-le, entre toi et lui seul. » Quand un frère est comme un petit enfant,

qu'il craint d'être une occasion de chute, et que, quoiqu'il puisse lui en coûter, il se sépare de ce qui pourrait le faire tomber dans le péché, il est dans un bon état pour reprendre son frère qui a péché contre lui. Ce n'est pas le tort qui lui est fait personnellement qui l'occupe, mais il a à cœur d'obéir au Seigneur et de procurer le bien de son frère. Il désire que la communion avec son frère et avec le Seigneur soit rétablie. Si je suis dans l'état d'âme décrit plus haut, je ne puis être en communion avec celui qui a péché, jusqu'à ce qu'il ait reconnu sa faute, sans cela j'approuverais le mal ; et si moi, je ne le puis, combien moins le Seigneur.

On dira peut-être : Mais si je ne suis pas dans cet état, que dois-je faire ? Rien ne dispense d'obéir à la parole du Seigneur. Jugez-vous d'abord, et ensuite faites les démarches que Jésus vous indique ici. On peut rencontrer des difficultés, mais si le cœur est droit, elles seront profitables. Mais ne prenez jamais votre parti d'un état où il n'y aurait pas de communion avec le Seigneur, soit qu'il s'agisse de vous ou de votre frère qui a péché contre vous. « S'il t'écoute, tu as gagné ton frère ; mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi encore une ou deux personnes. » Quand le frère offensé a ainsi fait ce que le Seigneur prescrit et qu'il n'a pas été écouté, il n'a plus la responsabilité de la chose, c'est l'affaire de l'assemblée.

Jeunes chrétiens, n'alléguez pas le fait de votre jeunesse comme un motif de ne pas suivre ce que la Parole vous présente dans ces versets. Comme

croyants, vous participez aux privilèges qui se rattachent à la présence du Seigneur là où deux ou trois sont rassemblés en son nom, pourquoi n'en partageriez-vous pas aussi les responsabilités ? Hélas ! on trouve souvent plus commode de mépriser le frère qui a péché contre nous, et de médire de lui, au lieu de se juger soi-même et de veiller soigneusement à ce que rien ne prive de la communion avec le Seigneur et avec les frères.

« S'il ne veut pas écouter l'assemblée, qu'il le soit comme un homme des nations et comme un publicain. » Il n'est pas dit que, dans tous les cas de ce genre, l'assemblée doive exclure le coupable impénitent, mais ma conduite personnelle à son égard est tracée. Quant à l'assemblée, c'est-à-dire ceux qui sont rassemblés au nom de Jésus, ce qu'elle liera ou déliera sur la terre sera ratifié dans le ciel. S'il se présente des difficultés, il y a toujours une précieuse ressource, c'est la prière à laquelle Jésus promet une réponse de la part de son Père qui est dans les cieux, si deux seulement sont d'accord pour présenter leur demande : « Car là où deux ou trois sont rassemblés en son nom, » il est « là au milieu d'eux. »

C'est une vérité infiniment précieuse que cette présence de Jésus, mais cela montre que l'on ne saurait prendre son parti d'un mauvais état, car ce serait associer le nom de Jésus au mal. Il est essentiel que la communion entre les frères existe, parce que Jésus est là, et dans l'assemblée où il se trouve avec les siens, c'est le bien et non le mal qui doit

avoir le dessus. Combien donc est sérieuse la position du frère impénitent qui refuse de reconnaître et confesser son péché à l'égard d'un autre, et qui se place ainsi sous le coup de la discipline de l'assemblée. C'est là où conduit un cœur maîtrisé par la chair et par l'ennemi. Que Dieu, chers jeunes chrétiens, vous garde de ce terrible état d'âme !

Vers. 21-35. Il s'agit dans ces versets des dispositions qui doivent toujours se trouver dans le cœur du chrétien envers celui qui l'a offensé. Pierre voudrait savoir combien de fois il doit pardonner et le Seigneur montre que c'est toujours. Le chrétien ne doit pas se lasser d'agir en grâce. Notre manière d'agir à l'égard de notre frère doit ressembler à la manière dont Dieu a agi envers nous. Celui qui a été l'objet de la grâce de Dieu, dont le cœur a été brisé par la compassion exercée envers lui par le Seigneur qui lui a remis la dette immense qu'il ne pouvait payer, celui qui a compris la grande miséricorde dont Dieu a usé envers lui, aura aussi pitié de son frère repentant.

Mais si quelqu'un n'agit pas comme Dieu, Dieu agira envers lui comme il a agi envers les autres. Pour pardonner à un frère repentant aussi bien que pour le reprendre dans le but de l'amener à la repentance, il faut que la volonté propre soit brisée. Ne pas pardonner, comme s'obstiner à ne pas reconnaître sa faute, vient de la chair, or pour celle-ci il n'y a point de grâce. Parler de grâce pour celui dans le cœur duquel le mal a le dessus, c'est compromettre le caractère moral de Dieu. Là où se trouve le Saint-

Esprit, qu'il s'agisse de l'individu ou de l'ensemble, le Saint-Esprit doit avoir le dessus. C'est une vérité qui parcourt la Bible d'un bout à l'autre. (Lisez les passages suivants : Romains VIII, 12, 17 ; Galates V ; 1 Samuel XXVIII, 18 ; 1 Corinth. X, 27 ; Apocal. II, 11 et II, 4, 5 ; ces derniers versets se rapportant à l'ensemble.) Il est vrai que là où existe la vie de Dieu, le jugement de Dieu s'exerce selon son gouvernement, à cause de l'expiation. C'est le cas dans notre chapitre, où il s'agit du gouvernement de Dieu, comme on le voit par les versets 34, 35.

Que Dieu pénètre vos cœurs, chers lecteurs croyants, des grandes et précieuses vérités contenues dans ce chapitre XVIII. Pour terminer, nous citerons encore ce verset : « Car le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu ; mais s'il commence par nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile de Dieu ? » (1 Pierre IV, 17.)

Cela m'amène à vous, cher lecteur qui n'êtes pas encore converti. Souvenez-vous que Dieu aura finalement le dessus. Sa grâce vous est offerte maintenant ; si vous ne profitez pas des ressources qu'elle vous présente, si vous persistez dans votre mauvaise voie, bientôt vous rencontrerez Dieu comme Juge. « Que le méchant laisse sa voie, et l'homme injuste ses pensées ; et qu'il retourne à l'Éternel, et il aura pitié de lui ; et à notre Dieu, car il pardonne abondamment. » (Ésaïe LV, 7.)

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE MARS

4. Matthieu I, 21 ; X, 16 ; XV, 24.
  5. Matthieu XXI, 39 ; XXIII, 37 ; XXVII, 20-26.
  6. Matthieu XXIII, 38 ; XXI, 43 ; VIII, 12.
  7. Matthieu VIII, 5-13 ; le centurion. Matthieu XV, 21-28 ; la femme cananéenne. Ce qui caractérise ces deux personnes, c'est leur foi ; voyez VIII, 10 ; XV, 28.  
Le troisième passage est celui où Jésus donne aux apôtres la mission de faire « disciples toutes les nations. » (XXVIII, 18-20.)
- 

### Questions sur l'évangile de Matthieu

8. Quelles sont les deux occasions où Dieu reconnaît Jésus pour son Fils ?
9. Citez les occasions où nous voyons des hommes lui rendre témoignage comme Fils de Dieu.
10. Dans quelles occasions ce titre de Fils de Dieu, qui lui appartient, est-il mis en doute, par qui et pourquoi ?
11. Comment le Seigneur Jésus se nomme-t-il constamment Lui-même.

Depuis l'impression du n° de mars, il nous est encore parvenu sept réponses aux questions du n° de février.

---

## Le trésor.

— O maman ! disait à sa mère une petite fille en revenant de l'école du dimanche, je suis si heureuse ! J'ai trouvé un trésor sans prix.

— Où donc, mon enfant, dit la mère ?

— Au ciel, maman, c'est Jésus.

Et l'enfant se mit à raconter dans son simple langage ce qui lui avait été dit de l'amour de Celui qui est descendu de la gloire du ciel pour venir chercher et sauver les pauvres pécheurs perdus. Elle avait « connu et cru l'amour que Dieu a pour nous » (1 Jean IV, 16), et son cœur s'était attaché à Celui qui a manifesté cet amour, à Jésus qui nous a aimés et s'est livré pour nous. Jésus dans le ciel était devenu son trésor.

Cher enfant qui lis ces lignes, Jésus est-il aussi le tien ? Connais-tu et aimes-tu Celui qui t'a tant aimé ? « Là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. »

Jésus, tu m'as aimé d'un amour ineffable !

Pour moi tu te donnas et tu souffris la mort.

Tu m'as sauvé, Seigneur, moi pauvre enfant coupable.

Oh ! sois seul mon trésor !

Tu m'aimes, cher Sauveur, qu'il est doux de le croire.

A toi seul j'appartiens ; c'est mon bien heureux sort.

Bientôt je te verrai ! Pour toujours dans la gloire

Tu seras mon trésor.







## Le désert

### L'EAU DU ROCHER.

(Exode XVII.)

(suite de la page 69)

LA MÈRE. — Tu te souviens, Sophie, de quoi nous avons parlé la dernière fois ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est de la manne qui représente Jésus, le pain de vie.

LA MÈRE. — Nous continuerons maintenant cette histoire, qui nous montre comment Dieu pourvoyait à tout pour son peuple dans le désert. Les enfants d'Israël, en poursuivant leur route, arrivèrent à un endroit nommé Réphidim, où ils ne trouvèrent point d'eau.

SOPHIE. — J'espère bien que cette fois ils furent plus sages et s'attendirent à Dieu avec confiance.

LA MÈRE. — Hélas ! non, Sophie. Le misérable cœur de l'homme reste toujours le même : rien ne le corrige. Ils se soulevèrent encore contre Moïse, et l'accusèrent de les avoir amenés là pour les faire périr de soif.

SOPHIE. — Et que fit Moïse ? Il devait être bien fâché contre eux.

LA MÈRE. — Non ; il les reprit d'abord, puis il cria à l'Éternel qui lui répondit : « Passe devant le peuple et prends avec toi des anciens d'Israël ; prends aussi en ta main la verge avec laquelle tu as frappé le fleuve et viens. Voici, je vais me tenir là devant toi sur le rocher en Horeb, et tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux et le peuple boira. » C'est ce que fit Moïse.

SOPHIE. — Quelle chose merveilleuse ! et l'eau sortit du rocher ?

LA MÈRE. — Oui, puisque Dieu l'avait dit. Et représente-toi quelle scène touchante ce fut de voir les hommes, les femmes et les petits enfants se désaltérer et se rafraîchir dans ces ondes pures et abondantes découlant du rocher frappé. Quelle grâce de Dieu au milieu du désert !

SOPHIE. — En effet, maman ; un simple verre d'eau froide est si délicieux en été quand il fait très chaud. Les Israélites étaient un peuple bien privilégié.

LA MÈRE. — Nous le sommes encore plus, ma chère enfant.

SOPHIE. — Comment cela, maman ? Nous n'avons

pas Moïse et un rocher qui nous donne ainsi une eau pure.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais ma chère fille ne se rappelle-t-elle pas l'histoire d'une personne qui était venue chercher de l'eau à un puits, et qui y trouva quelqu'un de plus grand que Moïse et une eau bien meilleure que l'eau la plus fraîche ?

SOPHIE. — Oh ! oui, maman ; c'est la femme Samaritaine, qui rencontra le Seigneur Jésus au puits de Jacob.

LA MÈRE. — C'est bien cela, et le Seigneur dit à cette pauvre femme qui ne pensait qu'à l'eau pour le corps : « Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais, mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. » (Jean IV, 13, 14.)

SOPHIE. — Mais quelle est cette eau, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est le Saint-Esprit, Sophie, comme nous l'apprenons au chapitre VII de l'évangile de Jean : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive, » disait le Seigneur. « Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié. » (Vers. 37, 39.)

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire, maman ?

LA MÈRE. — Que le Saint-Esprit n'a été envoyé qu'après que Jésus a été reçu dans la gloire du ciel, après sa résurrection. (Actes II, 33.)

SOPHIE, — Mais est-ce que le Saint-Esprit est

aussi maintenant donné à ceux qui croient, même à un enfant ?

**LA MÈRE.** — Assurément, Sophie, car l'apôtre Pierre disait : « Vous recevrez le don du Saint-Esprit ; car à vous est la promesse et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à lui. » (Actes II, 38, 39.) Paul écrivait aux Éphésiens : « Ayant cru, vous avez été scellés du Saint-Esprit de la promesse. » (Éphésiens I, 13.) Celui qui croit au Seigneur Jésus est un enfant de Dieu, et Dieu envoie dans son cœur l'Esprit de son Fils criant : « Abba, père. » (Galates III, 26 ; IV, 6.)

**SOPHIE.** — Chère maman, je crois au Seigneur Jésus qui m'a aimée et qui m'a sauvée.

**LA MÈRE.** — Eh bien, ma chère enfant, c'est par l'Esprit de Dieu que tu appelles Dieu ton Père, que tu es heureuse en pensant à Jésus et à son amour, et que tu peux te réjouir de le voir bientôt et d'être avec Lui. Et c'est ainsi que le Saint-Esprit est pour notre âme comme une eau qui nous désaltère et nous rafraîchit parfaitement. C'est pourquoi Jésus dit : « Celui qui croit en moi, n'aura jamais soif. » (Jean VI, 35.)

**SOPHIE.** — Quel bonheur, maman ! mais c'est bien sérieux.

**LA MÈRE.** — Oui, car il nous est dit que nos corps sont le temple du Saint-Esprit, et nous sommes exhortés à ne point attrister cet hôte divin. (1 Corinthiens VI, 19 ; Éphésiens IV, 30.)

**SOPHIE.** — Chère maman, tu m'as dit que le Saint-

Esprit n'a été envoyé qu'après que Jésus est monté au ciel. Voudrais-tu me dire pourquoi ?

LA MÈRE. — D'abord je voudrais te dire que Christ est comparé au rocher, dans la première épître aux Corinthiens (X, 4), or quand est-ce que le rocher a donné des eaux ?

SOPHIE. — Après avoir été frappé.

LA MÈRE. — De même Christ a dû être frappé du coup du jugement de Dieu contre le péché, avant que le Saint-Esprit pût être donné. Le Seigneur Jésus, en mourant sur la croix, a ôté le péché, et maintenant Dieu peut venir habiter par son Esprit dans ceux qui croient en Jésus. Comme l'apôtre Pierre le disait des gentils : « Dieu leur a donné l'Esprit Saint., ayant purifié leurs cœurs par la foi. » (Actes XV, 8, 9.) Les disciples ne comprenant pas pourquoi il fallait que Jésus mourût et les quittât pour monter au ciel, auraient bien voulu le retenir sur la terre, mais il leur dit : « Il vous est avantageux que je m'en aille; car si je ne m'en vais, le Consolateur (le Saint-Esprit) ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » (Jean XVI, 7.)

SOPHIE. — Ainsi, maman, le don du Saint-Esprit est aussi un fruit de la mort de Jésus.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, il nous a tout acquis par sa mort. Dieu a été complètement satisfait par l'obéissance parfaite et le sacrifice de Christ, qui s'est donné Lui-même pour nous, qui a été fait péché pour nous, afin de subir la condamnation due au péché. Et Dieu a montré sa satisfaction en ressuscitant Jésus et en le faisant asseoir à sa droite; et

maintenant les pures eaux de la grâce et de l'amour de Dieu coulent de Jésus, par le Saint-Esprit, au milieu du désert du monde, pour désaltérer et rafraîchir parfaitement et éternellement l'âme qui croit et vient à Jésus. Rien ne peut ni souiller, ni tarir cette source pure ; elle jaillit en vie éternelle, remplissant le cœur de joie par la connaissance et la jouissance de l'amour de Dieu. « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » (Romains V, 5.)

SOPHIE. — Oh ! maman, combien j'aimerais que tous vinssent au Seigneur Jésus pour boire de cette eau.

LA MÈRE. — C'est aussi le désir de Jésus. Il dit : « A celui qui a soif je donnerai, moi, gratuitement, de l'eau de la vie. » Et l'Esprit et l'épouse disent aussi : « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apocalypse XXI, 6 ; XXII, 17.)

---

### Quelques mots sur la grâce de Dieu envers les pauvres pécheurs.

Un cher frère en Christ qui aime les petits enfants, désire adresser les lignes suivantes aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

Chers enfants ! Je voudrais placer devant vous quelques passages de la bonne parole de Dieu qui

vous montreront son amour envers vous. C'est Lui, le Créateur de toutes choses, tant les visibles que les invisibles, qui maintenant, du haut des cieux, fait entendre sa voix, et vous supplie par le moyen de ses serviteurs, par sa Parole, afin que vous soyez réconciliés avec Lui. Et, pour cela, il a fait Celui qui n'a pas connu le péché (Jésus), être péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui. (2 Corinthiens V, 20, 21.)

Mais, direz-vous peut-être, suis-je donc ennemi de Dieu pour avoir besoin d'être réconcilié avec Lui ? Ai-je donc commis quelque crime ? O mes enfants, il n'est pas nécessaire d'avoir commis de grands crimes ; une seule désobéissance suffit pour que le ciel, le paradis de Dieu, vous soit fermé pour toujours. Rappelez-vous l'histoire racontée au chapitre III de la Genèse. Adam et Ève ne désobéirent qu'une seule fois, et ils furent chassés du jardin d'Éden, et afin qu'ils n'y pussent rentrer, Dieu plaça des chérubins pour garder le chemin de l'arbre de vie.

Et vous, chers enfants, n'avez-vous jamais désobéi ? Avez-vous toujours fait promptement et sans murmures tout ce que vos parents vous disaient ? Si une seule faute a exclu Adam du paradis terrestre, combien plus le péché doit-il exclure du ciel, de la présence de Dieu. Lisez encore ce passage : « Si la parole prononcée par les anges a été ferme, et si toute *transgression* et *désobéissance* a reçu une juste rétribution, comment échapperons-nous si nous négligeons un si grand salut ? » (Hébreux II, 2, 3.)

Le Dieu saint, dont les yeux sont trop purs pour

voir le mal (Habacuc I, 13), ne peut pas recevoir dans le ciel même un enfant qui n'est pas sauvé. Un enfant est par nature un pécheur perdu, formé dans l'iniquité et échauffé dans le péché. (Psaume LI, 5.) L'imagination des pensées de votre cœur est mauvaise, bien que vous soyez jeunes, et, à cause de cela, Dieu ne peut vous recevoir dans la gloire et le bonheur de sa présence, à moins que vous ne passiez par Jésus. Mais quand on reçoit Jésus, c'est-à-dire que l'on croit de cœur en Lui, on est sauvé, et Dieu donne une nouvelle vie dans laquelle on est capable de le servir.

Dieu déclare qu'il n'y a pas un juste, pas même un seul, que tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu (Romains III, 10, 23) ; si vous croyez cela de tout votre cœur, mes enfants, le résultat sera que vous ferez comme le publicain dans le temple à Jérusalem. Il sentait tout le poids de ses péchés, et se tenant loin, il n'osait pas même lever ses yeux vers le ciel, mais se frappant la poitrine, il disait : O Dieu ! sois apaisé envers moi, pécheur ! (Luc XVIII, 13.) Il prenait sa vraie place devant Dieu, et le Seigneur Jésus déclare qu'il retourna justifié dans sa maison.

Maintenant c'est la même chose ; l'enfant qui vient à Dieu comme un pauvre pécheur, trouve que le sang de Jésus purifie de tout péché et que Dieu lui-même a fait la paix par le sang de la croix. (1 Jean I, 9 ; Colossiens I, 20.)

Voudriez-vous donc maintenant, chers amis, demeurer dans vos péchés, quand Dieu veut vous sau-



ver ? Jésus lui-même dit en parlant des enfants : « Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu. » (Matthieu XVIII, 11.) Il ne dit pas cela des grandes personnes ; pour elles, il place un mot de plus, il dit : « Chercher et sauver ce qui était perdu. » (Luc XIX, 10.)

Voyez donc combien Dieu vous aime et comment il veut vous avoir auprès de Lui afin de vous montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce. Or vous connaissez le chemin pour aller à Lui, le Père ; c'est Jésus, qui a dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi. » (Jean XIV, 6.)

Que Dieu, chers enfants, vous donne dans sa grâce, d'écouter sa bonne Parole, car c'est d'elle que vient la foi pour le salut. (Romains X, 17.)



## Sauvé !

*(Suite et fin de la page 64)*

« Père, père ! regarde à l'avant. Qu'y a-t-il sur l'eau ? Certainement, c'est un homme ; » s'écria le jeune fils du patron d'une barque de pêche qui revenait vers la terre. Le père regarda un moment dans la direction indiquée, puis sautant sur une rame et s'adressant à son petit équipage : « Allons, garçons ; nageons ferme ; il y a là une créature humaine qui périt. » Sans faire une question et d'un même cœur,

tous ramèrent en silence, en y mettant toute leur énergie. Le patron regarda, vit le corps enfoncer, puis reparaitre, plus loin de la côte et plus près du bateau, puis enfoncer une seconde fois, et il conclut que s'ils faisaient un puissant effort, le corps reparaitrait près d'eux. « Ramez vigoureusement, » s'écria-t-il, « un dernier coup, puis arrêtez ; c'est maintenant ou jamais. » Ils le firent ainsi. Quand le noyé reparut, c'était à portée du bateau. Des bras vigoureux le saisirent ; plus d'un marin, d'ailleurs, était préparé à s'élaner pour l'aller chercher dans les eaux.

En apparence, celui qu'ils venaient de recueillir était sans vie. Il ne pouvait s'aider lui-même, tout secours devait lui venir de ceux qui étaient dans la barque. La tâche n'était pas aisée. Si la mer avait été plus forte, il y aurait eu impossibilité à monter ce corps inanimé dans le bateau, mais ces hommes dévoués réussirent et employèrent tous les moyens possibles pour le ramener à la vie, faisant en même temps la plus grande diligence pour arriver à la côte et avoir des secours plus efficaces. Ils l'atteignirent enfin, et eurent la satisfaction de voir celui qu'ils avaient secouru donner quelques signes de vie.

Une foule de bras bienveillants se trouvèrent là pour le transporter à terre ; car ce n'était pas un cadavre, mais un homme vivant et respirant, un homme qui possédait maintenant une double vie ; non-seulement la vie naturelle, mais la vie éternelle.

Une semaine plus tard, dans cette même barque, celui qui y avait été recueilli du sein des vagues,

était assis, dans le calme d'un soir d'été, racontant au patron et à son équipage et à quelques autres pêcheurs qui s'étaient rassemblés autour de lui, ce que le Seigneur avait fait pour son âme quelques jours auparavant, quand la mort et le jugement à venir étaient suspendus sur sa tête.

Les hommes écoutaient attentivement. Il était pour eux l'objet d'un intérêt tout spécial ; ne l'avaient-ils pas arraché à une mort certaine ?

Il leur parla de Jésus le Sauveur ; de l'impossibilité où nous sommes de faire quoi que ce soit pour nous sauver. L'œuvre doit être faite entièrement par Lui, ou bien nous sommes perdus ; et il leur lisait ces paroles du Livre de Dieu : « Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce)... Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous ; c'est le don de Dieu, non sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie. » (Éphésiens II, 5-9.)

Il leur montrait le sens de ces paroles en les rapportant à ce qui lui était arrivé.

— Dites-moi, patron, quand vous m'avez vu dans l'eau ce matin-là, avais-je besoin de salut ?

— Certes oui, monsieur ; vous en aviez besoin plus que je n'ai jamais vu personne.

— Pouvais-je en quelque manière me secourir ?

— Non, non, monsieur ; bien loin de là ; vous étiez comme mort.

— Est-ce que j'avais même le sentiment de mon danger et de mon besoin ?

— Non, monsieur ; vous aviez perdu connaissance.

— C'est donc à vous et à ces braves gens que je dois mon salut tout entier ?

— C'est bien vrai, Monsieur, que si nous n'avions pas été là, vous n'en seriez pas revenu.

— Oui ; mais vous ai-je prié et supplié de m'aider ou de me sauver ; ou de me prendre dans le bateau ?

— Comment donc, monsieur ; vous ne l'auriez pas pu. D'ailleurs cela n'était pas nécessaire ; nous aurions été pires que des brutes de voir un de nos semblables périr et de ne rien faire pour le sauver.

— Eh bien, je ne vous ai pas prié de me sauver, je ne vous ai pas aidés à me sauver, *vous* avez tout fait et *moi* j'en ai eu tout le bénéfice ; je n'ai pas même levé un doigt pour m'aider. Et maintenant, mes amis, ne voyez-vous pas que c'est la même chose avec le Seigneur et avec nous. Il a accompli toute l'œuvre et nous en avons tout le bénéfice. Nous, morts dans nos péchés, nous ne pouvions absolument rien faire pour nous-mêmes ; nous ne pouvions pas même lui demander de venir nous sauver. Il est venu sans que nous le demandions ; Lui qui était sans péché, il a pris nos péchés sur lui-même, il a souffert à notre place, et maintenant il offre gratuitement le salut, c'est-à-dire qu'IL A PRIS NOTRE PLACE et qu'il nous offre la sienne. Vous avez risqué de prendre la même place que moi afin de m'amener à celle où vous étiez, ce matin où vous m'avez sauvé.

— Oh ! monsieur, dirent les hommes tout d'une

voix ; ne parlez plus de ce que nous avons fait, cela n'en vaut pas la peine ; mais nous comprenons ce que vous voulez dire. Dieu a voulu par là nous apprendre quelque chose.

— Laissez-moi vous dire encore un mot, mes amis, touchant ce que vous avez fait. Pensez-vous qu'aussi longtemps que je vivrai je puisse oublier cette matinée, et que jamais je cesse d'être reconnaissant envers ces hommes dévoués qui m'ont retiré de cet humide tombeau ? Ne croyez-vous pas que partout je porterai avec moi des sentiments de gratitude et d'amour pour ceux qui ont tant fait pour moi ? Ne m'interrompez pas, continua-t-il, comme ces honnêtes pêcheurs s'écriaient qu'ils n'avaient agi que comme chacun l'eût fait ; je dois sentir de la gratitude envers vous et vous l'exprimer, et il en est justement de même de nous avec le Seigneur. Quand je sais qu'il m'a sauvé à un si grand prix, je ne puis continuer à vivre comme auparavant, comme si tout ce qu'il a fait n'était rien. Je désire employer ma vie à Lui montrer ma gratitude et mon amour et à louer son nom ; je désire être l'ami de Christ, comme je suis votre ami aujourd'hui.

Les marins restaient silencieux ; il y avait dans tout ce qui venait de leur être dit une réalité qui les touchait profondément. Toutes les têtes se découvrirent et s'inclinèrent pendant la courte prière qui suivit, — supplication fervente pour leurs âmes. A ce moment, il y en eut plus d'un qui se soumit complètement à Christ, et tout ce qui résulta en vie éter-

nelle de cet incident, ne sera connu que lorsque « le jour » le manifestera.

Lecteur, que dois-tu faire pour être sauvé ? **CROIS AU SEIGNEUR JÉSUS ET TU SERAS SAUVÉ.**



## Le salut

Je ne suis qu'un enfant, mais un enfant pécheur ;  
Et quand je pense à Dieu, j'ai l'effroi dans le cœur.  
Où fuir, où me cacher, à son regard de flamme  
Qui sonde ma pensée et pénètre mon âme ?

Oh ! comment subsister devant ce Dieu si saint ?  
Pour arriver à Lui, quel est donc le chemin ?  
Lui qui voit tout, voit-il ma profonde détresse ?  
Pour moi, faible et petit, a-t-il une promesse ?

Enfant, rassure-toi. Pour qui croit en Jésus,  
Qu'il soit petit ou grand, ses péchés ne sont plus.  
Jésus est le chemin, la vérité, la vie ;  
Au Père, il conduira ta jeune âme bénie.

Jésus ! nom précieux ! Tu chasses ma frayeur,  
Tu m'acquis par ta mort, la paix et le bonheur.  
C'est par toi que je puis appeler Dieu mon Père ;  
Près de toi j'ai trouvé joie et paix et lumière.



## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRES XIX ET XX, 1-16.

Versets 1, 2. Jusqu'à présent, le ministère du Seigneur s'était exercé en Galilée. Depuis le moment où son messager, Jean le Baptiseur, avait été mis en prison, Jésus avait quitté la Judée, pour aller dans cette contrée méprisée, où nous l'avons vu entouré

de pauvres disciples qui avaient répondu à son appel, et qu'il instruisait en particulier, mais répandant partout la lumière et les bienfaits de la grâce et de l'amour de Dieu. Maintenant il quitte la Galilée et vient aux confins de Judée, s'approchant ainsi de la croix ; et encore ici, il montre sa puissance miséricordieuse en guérissant les malades.

Vers. 3-12. De nouveau, les pharisiens viennent à Lui, non pour trouver en Lui la réponse à des besoins de cœur et de conscience, mais avec la prétention de l'éprouver et de chercher à le mettre en contradiction avec l'Écriture. Dans sa réponse, Jésus leur fait voir, par l'Écriture même, que Dieu avait permis aux Juifs — vu l'état de leur cœur — des choses qui n'étaient pas selon ce qu'il avait établi au commencement. Pauvres pharisiens ! ils prennent pour un commandement ce qui n'est qu'une permission donnée de Dieu à cause de la dureté de leur cœur ; et cependant, comme nous l'avons vu au chapitre XV, 6, ils ne craignent pas d'annuler le commandement de Dieu par leur tradition. Ces deux cas prouvent qu'ils étaient éloignés de Dieu, et qu'ils ne comprenaient pas ce qu'il est. Combien de choses semblables on voit aujourd'hui dans la chrétienté !

Vers. 13-15. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les pharisiens, qui rejetaient Jésus, ne saisissent pas la pensée de Dieu que Jésus manifestait ; mais comment expliquer que les disciples, qui vivaient avec Lui, entrent si peu dans les sentiments de son cœur ? Chers jeunes croyants, que pensez-vous de la répréhension qu'adressent ici les disciples à ceux qui

amenaient les petits enfants ? Être rapproché extérieurement de Jésus n'est pas une garantie de communion avec Lui. Et si, malgré cette proximité, la communion avec Jésus n'existe pas, il peut facilement arriver que tout en se prévalant de sa position et en affichant du respect pour la gloire de Jésus, on s'oppose à ceux qui, quoique moins privilégiés, ont à cœur la gloire du Seigneur, comprennent mieux ses sentiments, et désirent profiter et jouir des bénédictions qu'il dispense.

Chers petits enfants, voyez encore ici combien Jésus vous aime : Laissez venir à moi les petits enfants ; telles sont les paroles qu'il adresse à ceux qui empêchaient les petits enfants d'arriver jusqu'à lui. Son cœur n'a pas changé ; aujourd'hui, comme alors, il dit la même chose. — Pensez combien est bon ce cher Sauveur : Il leur imposa les mains en signe de son affection pour eux et de la bénédiction qu'il leur apportait.

Vers. 16-26. Voici maintenant quelqu'un qui s'approche de Jésus en lui demandant : Maître, quel bien ferai-je pour avoir la vie éternelle ? Cet homme ne méprisait ni ne rejetait Jésus ; mais, bien que venant à Lui pour être instruit, il ne voit pas Dieu en celui qu'il appelle « Maître. » Jésus l'amène immédiatement devant Dieu — c'est à Lui que nous avons affaire. (Hébreux IV, 13.) Puisque cet homme veut faire quelque chose, Jésus le place devant la loi de Dieu, cette loi qui donne la connaissance du péché (Romains VII, 7) ; car ce dont il avait besoin, bien qu'à son insu, c'était de connaître son état de péché,



afin d'être en état de recevoir la vie éternelle, qui est le don de grâce de Dieu (Romains VI, 23), et non une chose due. Mais l'aveuglement de ce jeune homme était si grand, qu'il dit à Jésus : « J'ai gardé toutes ces choses ; que me manque-t-il encore ? » Alors, puisqu'il veut absolument déployer de l'activité pour arriver à la vie éternelle, Jésus lui donne pour mesure sa propre activité, c'est-à-dire se dépenser entièrement pour les pauvres, et, ensuite, suivre le Seigneur rejeté ; en un mot, être content d'employer tous ses avantages pour les autres, et, pour soi, ne rien posséder ici-bas que le mépris et avoir son trésor au ciel. L'idole était dévoilée ! Le jeune homme s'en va tout triste : son cœur était attaché à un objet terrestre ; s'il avait pu avoir la vie éternelle sans le quitter, à la bonne heure, autrement il préfère cet objet à tout le reste. Se résoudre à ne rien avoir ici-bas que l'opprobre du nom de Christ, et tout avoir au ciel, est chose impossible à l'homme qui estime les choses de la terre comme étant les principales. Dieu (à qui tout est possible) peut amener l'homme à une juste appréciation des choses ; mais il ne peut lui donner le salut dans la condition où se trouvait ce jeune homme, autrement Jésus, qui est Dieu, le lui eût donné. Il s'en va, quoique la puissance et l'amour de Dieu en Christ fussent à sa disposition. La vie éternelle n'était pas *tout* pour lui !

Chères âmes, qui, à l'exemple du jeune homme riche, aimeriez bien avoir la vie éternelle, mais en restant *attachées* à vos biens et *par vos mérites*, mé-

ditez sérieusement ce récit. Cet exemple, fût-il seul dans la Parole, suffirait pour vous prouver que de cette manière vous n'aurez jamais la vie ; mais la Parole renferme beaucoup de passages analogues, clairs et positifs, qui jettent du jour sur celui-ci. En voici quelques-uns : « Par la loi personne ne sera justifié devant Dieu. Car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction » (Galates III, 11, 10) ; « or nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi, afin que toute bouche soit fermée, et que tout le monde soit coupable devant Dieu. C'est pourquoi nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi... car il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang » (Romains III, 19-25) ; « le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Romains VI, 23) ; « car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu ; non pas sur le principe des œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Éphésiens II, 8, 9) ; « comment pouvez-vous croire, vous qui recevez la gloire l'un de l'autre et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul » (Jean V, 44) ; « car je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs » (Matthieu IX, 13) ; « ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin de médecin » (Matthieu IX, 12) ; « qui croit au fils a la vie éternelle ; mais qui déso-

béit au fils, ne verra pas la vie ; mais la colère de Dieu demeure sur lui. » (Jean III, 36.)

Vers. 27-XX, 16. Quand Pierre eut vu que le jeune homme riche, plutôt que d'accepter l'invitation du Seigneur, s'en était allé tout triste, il dit à Jésus : « Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi ; que nous adviendra-t-il donc ? » Quoique cette question soit empreinte d'égoïsme et qu'on y voie la pensée d'avoir part aux biens du Seigneur comme à un salaire, ainsi que nous le verrons plus loin, Jésus montre aux disciples qu'il avait apprécié leur obéissance, et qu'elle aurait une très grande récompense. Mais en même temps, par la parabole qu'il leur dit, il veut leur apprendre qu'ils dépendaient de lui, que c'était Lui qui était sorti pour les chercher, et que l'idée de récompense ne devait pas les occuper au point d'assimiler à un salaire les dons de sa bonté souveraine ; mais qu'au contraire cette bonté se plaisait à répandre ses bienfaits. Donner est ce qui, pour Dieu, manifeste le mieux son cœur ; c'est ce qu'il aime d'abord faire, quoique, sans doute, il récompense d'une manière digne de lui. C'était une leçon pour les disciples, et c'en est une aussi pour nous qui, comme eux, avons répondu à son appel.

N'oublions pas, qu'au fond, tout est grâce. Nous ne serions jamais allé à Lui, s'il ne fût lui-même sorti vers nous ; et si, après avoir répondu à son appel, nous avons travaillé pour Lui, dans notre pauvre et faible mesure, que l'idée de récompense ne nous occupe pas au point de penser à elle plus qu'à Celui qui prendra plaisir à nous la donner, non pas à

cause de notre mérite, mais à cause de son amour pour nous. Si nous sommes trop occupés de notre récompense, nous risquons de ne pas trouver notre bonheur dans le déploiement de la bonté souveraine de Dieu vis-à-vis des autres.

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS D'AVRIL

8. A son baptême. (Matthieu III, 17.) Lors de la transfiguration. (Matthieu XVII, 5.)

9. Ceux qui étaient dans la nacelle. (Matthieu XIV, 33.) Pierre. (Matthieu XVI, 16.) Le centurion. (Matthieu XXVII, 54.)

10. Par Satan, pour le tenter. (Matthieu IV, 3, 6.) Par le souverain sacrificateur, pour avoir un motif de l'accuser. (Matthieu XXVI, 63.) Par ceux qui passaient devant la croix, pour se moquer de Lui. (Matthieu XXVII, 40.)

11. Jésus se nomme constamment Fils de l'homme. (Voyez Matthieu VIII, 20 ; IX, 6 ; X, 23 ; XI, 19 ; XII, 8, 32, 40 ; XIII, 37 ; XVI, 13, 27 ; XVII, 9, 12, 22 ; XVIII, 11 ; XIX, 28 ; XX, 18, 28 ; XXIV, 27, 30, 37, etc., XXV, 31 ; XXVI, 2, 64.)

---

### Questions sur l'évangile de Matthieu

12. Qu'est-ce qui a caractérisé Jésus comme Fils de l'homme sur la terre ?

13. Où est-il maintenant comme tel ? (Cherchez la réponse à cette question dans d'autres portions du Nouveau Testament.)

14. Que fera-t-il plus tard comme Fils de l'homme ?

---



## Rachel A.,

*endormie au Seigneur le 23 avril 1880.*

Étant mort, il parle encore. (Hébreux XI, 4.)

Rachel A. avait eu le privilège d'être élevée par des parents qui, depuis de longues années, connaissaient le Seigneur. Elle avait donc entendu parler, dès l'âge le plus tendre, de Jésus et des précieuses vérités qui concernent le salut. Comme le jeune Timothée, elle était instruite dans les saintes lettres, qui peuvent rendre sage à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus. (2 Timothée III, 15.) Rachel était en même temps une enfant sage, sérieuse, obéissant à ses parents et leur étant soumise, mais avec tout cela, on ne pouvait pas dire qu'elle appartenait au Seigneur : elle n'était pas encore passée des ténèbres à sa merveilleuse lumière. (1 Pierre II, 9.)

Le délogement si prompt de notre bien-aimé frère J.-A. Recordon, fut la circonstance dont Dieu se servit d'abord pour parler à l'âme de Rachel. Elle avait vu, quelques jours auparavant, ce cher serviteur de Dieu, et fut frappée en apprenant qu'il avait été rappelé d'une manière si subite auprès de son Seigneur. Rachel lisait déjà habituellement la Bonne Nouvelle ; depuis ce moment, elle la lut avec un intérêt toujours croissant. Ses parents, de leur côté, ne se lassaient pas de prier pour la conversion de leur fille, et le Seigneur répondit à leurs prières, il y a environ deux mois.

Un ouvrier du Seigneur s'était arrêté une journée dans la localité qu'habitait Rachel. Il se disposait à partir le lendemain matin, mais l'état intéressant de quelques enfants de chrétiens, et particulièrement de notre jeune amie, le décida à rester quelques jours de plus. C'était bien la volonté du Maître. Ce cher frère fut en effet dans la main de Dieu l'instrument dont il se servit pour que Rachel trouvât la paix.

Peu de jours après, un matin, elle désira parler en particulier à son père et lui dit : « Papa, j'ai quelque chose à te dire. Le Seigneur m'a ouvert les yeux ; j'ai vu mon état de péché, j'ai vu aussi Christ sur la croix, souffrant pour les pécheurs. Je l'ai reçu pour mon Sauveur, et je me trouve heureuse. »

Quelle joie pour ses parents, pour tous les amis chrétiens, qui la connaissaient ! Ils se réjouissaient à la pensée que Rachel serait sur la terre un témoin de Dieu, et qu'en suivant dans la paix, avec joie et bonheur, le sentier du Seigneur, elle serait

un de ces luminaires appelés à refléter Christ au milieu des ténèbres de ce monde. Telles n'étaient pas les pensées de Dieu à son sujet. Il voulait lui faire goûter plus tôt un bonheur plus parfait auprès de Celui qui l'avait aimée et s'était donné pour elle.

Le 15 avril de cette année, elle se sentit indisposée. Cette indisposition continua quelques jours ; cependant elle se levait, mangeait un peu, et l'on était loin de prévoir ce qui allait arriver. Le mercredi 21, son état s'aggrava ; ce jour-là, elle eut un abondant saignement de nez. Le docteur comprit aussitôt la gravité de son état ; le lendemain un autre médecin était appelé, mais la chère enfant avait déjà perdu presque tout son sang ; sa faiblesse était devenue extrême, et elle n'avait plus sa connaissance. La science humaine ne put que déclarer son impuissance et le vendredi matin, Rachel A. s'en allait sans souffrances, pour ainsi dire, auprès de son Sauveur. Elle était dans sa dix-huitième année.

Dire la douleur de ses parents, serait une chose impossible. Mais, au sein de leur profonde affliction, une pensée les console, c'est la certitude que celle qui les a quittés est maintenant avec Christ, ce qui est de beaucoup meilleur. (Philippiens I, 23.) Une grande foule assista aux funérailles qui eurent lieu le samedi. Outre de nombreux amis chrétiens, il se trouvait là bien des personnes qui ne connaissaient pas le Sauveur, et auxquelles l'évangile fut annoncé après la lecture de ces paroles : « Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission. » (Hébreux IX, 22.)

Chers jeunes lecteurs, huit jours avant le moment

où Rachel tomba malade, je me trouvais chez son père et la voyais pleine de santé. Combien je fus frappé en recevant les détails que je viens de vous donner ! Quelle voix d'avertissement pour vous, chers amis ! Comme cela nous dit que l'on ne peut se fier à la force, à la jeunesse, à la santé ! « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe est séchée et sa fleur est tombée, mais la parole du Seigneur demeure éternellement. » (1 Pierre I, 24.) Et celui qui reçoit cette parole, la parole certaine, digne de toute acceptation, que Jésus-Christ est venu pour sauver les pécheurs, celui-là ne périra pas, mais il a la vie éternelle. C'est la part de Rachel ; oh ! que cette part devienne aussi la vôtre ; saisissez-la aujourd'hui. Ah ! si ces parents affligés pouvaient parler à chacun de vous individuellement, voici certainement ce qu'ils vous diraient : « Notre douleur est grande, mais nous ne sommes point affligés comme ceux qui n'ont point d'espérance. Nous aimons mieux notre Rachel heureuse auprès du Seigneur, qu'inconvertie auprès de nous. Ce que nous désirons pour vous, c'est que son délogement si soudain vous enseigne. Si Rachel n'avait pas été convertie ; si, comme tant d'autres, comme vous peut-être, jeune ami, elle avait renvoyé à plus tard, ou fût restée dans l'indifférence, où serait-elle maintenant ? Ah ! loin de Christ, et pour l'éternité privée de sa présence, privée du bonheur et de la gloire, là où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. Cela n'est-il pas solennel ? Un moment nous sépare de cette éternité ; la vie n'est qu'un fil



qui peut être tranché d'un instant à l'autre, et c'en est fait pour toujours. Chers jeunes amis, si vous ne l'avez déjà fait, oh ! regardez à la croix ; sans aucun délai, recevez Jésus pour votre Sauveur. »

---

## Le désert.

### HAMALEK OU LE COMBAT.

(*Exode XVII, 8-16.*)

SOPHIE. — Chère maman, j'aimerais savoir si les enfants d'Israël ne rencontrèrent plus de difficultés dans le désert.

LA MÈRE. — Au contraire. Aussitôt après que Dieu leur eut donné à boire les eaux découlant du rocher, Hamalek, peuple qui descendait d'un petit-fils d'Esau, vint pour les combattre à Réphidim.

SOPHIE. — Qu'est-ce que les enfants d'Israël avaient fait à ce peuple ?

LA MÈRE. — Rien ; mais Dieu voulait leur apprendre qu'en traversant le désert, ils n'étaient pas seulement les objets de ses soins, mais qu'ils y avaient des ennemis à combattre. En même temps, ils devaient voir qu'ils ne pouvaient vaincre par eux-mêmes, mais uniquement par la puissance de Dieu. Jusqu'à ce moment, avaient-ils eu quelque chose à faire ?

SOPHIE. — Non, maman. Dieu les avait mis à l'abri du jugement ; il leur avait fait traverser la mer Rouge

et avait détruit Pharaon et son armée. Ensuite il leur avait donné le pain du ciel et l'eau du rocher.

LA MÈRE. — Oui, Dieu avait tout fait pour eux. Maintenant il veut faire quelque chose par eux ; il aurait pu détruire Hamalek, comme Pharaon : mais non ; son peuple doit combattre, et Moïse dit à Josué : « Choisis-nous des hommes et sors pour combattre contre Hamalek, et je me tiendrai au sommet du coteau et la verge de Dieu sera en ma main. »

SOPHIE. — Pourquoi Moïse devait-il tenir la verge de Dieu en sa main ?

LA MÈRE. — C'était le signe de la puissance et de l'autorité de Dieu, et aussi celui du jugement contre ses ennemis.

SOPHIE. — Je pense bien que les Israélites remportèrent la victoire.

LA MÈRE. — Bien que leur cause fût bonne, s'ils n'avaient eu que leur courage et leur force propres, ils auraient été vaincus, malgré tous leurs efforts.

SOPHIE. — Comment donc pouvaient-ils vaincre ?

LA MÈRE. — Nous le voyons par la suite de l'histoire. Josué sortit pour combattre comme Moïse le lui avait dit ; mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le coteau. Et il arrivait que quand Moïse élevait ses mains, Israël était le plus fort, mais quand il les abaissait, Hamalek avait le dessus. Alors, comme les mains de Moïse étaient devenues pesantes, il s'assit sur une pierre, et Aaron et Hur lui soutinrent les mains jusqu'au coucher du soleil. Ainsi Hamalek fut vaincu par Josué. Comprends-tu, mon enfant, ce que cela veut dire ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, chère maman. Moïse implorait le secours et la bénédiction de Dieu. Sans cela les enfants d'Israël ne pouvaient pas être vainqueurs.

LA MÈRE. — Eh bien, ma chère Sophie, il y a là pour nous une grande et précieuse leçon. L'enfant de Dieu, en traversant ce monde, a aussi à combattre. Il est sauvé par l'œuvre parfaite de Christ. Cette œuvre le délivre aussi de la puissance de ses ennemis dont il était l'esclave ; il a le Saint-Esprit et ainsi il est rendu capable de servir Dieu. Mais alors il rencontre des adversaires, et c'est ce que nous voyons dans toute l'Écriture. Il y est parlé d'ennemis, d'armes et de combats \*, et il s'agit d'être un bon soldat de Jésus-Christ. (2 Timothée II, 3.)

SOPHIE. — J'aimerais bien, maman, que tu me dises quels sont les ennemis que nous avons à rencontrer.

LA MÈRE. — N'en connais-tu pas au moins un, mon enfant ? C'est le chef de tous les autres, celui dont le nom signifie ennemi ou adversaire, et qui s'est montré tel envers Dieu dès le commencement.

SOPHIE. — Tu veux dire Satan, le diable, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, c'est là le grand ennemi. Il est nommé « le chef de ce monde » (Jean XII, 31), « le dieu de ce siècle » (2 Corinthiens IV, 4), et à l'égard des chrétiens, il est dit : « Votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous,

\* Voyez Philippiens I, 27, 28 ; 1 Timothée I, 18 ; Hébreux XII, 4 ; Éphésiens VI, 10-18 ; 2 Corinthiens X, 4, 5.

cherchant qui il pourra dévorer. » (1 Pierre V, 8.) C'est lui qui a toujours combattu contre Dieu pour empêcher l'accomplissement de ses desseins, qui a même osé entrer en lice avec le Fils de Dieu au désert.

SOPHIE. — Mais le Seigneur Jésus l'a repoussé et vaincu.

LA MÈRE. — C'est vrai, il a lié l'homme fort et a pillé ses biens. (Matthieu XII, 29.) Jésus a encore triomphé sur la croix où Satan croyait vaincre (Colossiens II, 15; Luc XXII, 53), et, par sa mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, c'est-à-dire le diable. (Hébreux II, 14.) Mais Satan lui-même n'est encore ni lié ni jeté dans l'étang de feu et de soufre, comme cela aura lieu plus tard (Apocalypse XX, 1-3, 10), et il attaque les enfants de Dieu, dans ce monde, comme Hamalek attaqua Israël.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, comment Satan combat contre les enfants de Dieu.

LA MÈRE. — Il le fait de différentes manières, mon enfant. Lorsqu'après la prédication de l'évangile à Jérusalem, il y eut des foules de Juifs convertis au Seigneur Jésus, peux-tu me dire ce qui arriva? Est-ce qu'on laissa les apôtres prêcher tranquillement?

SOPHIE. — Non, maman. Les apôtres furent mis en prison et fouettés, puis Étienne fut lapidé, et il y eut une grande persécution. Je comprends cela, maman. Satan excite les méchants contre les chrétiens, et c'est ainsi qu'il combat.

LA MÈRE. — Oui, il a son armée dont il est le chef. Ce sont tous ceux qui n'appartiennent pas au Seigneur Jésus. On est soldat de Jésus-Christ, ou soldat de Satan. Par exemple, Saul de Tarse était d'abord un fougueux soldat du diable quand, plein de menace et de meurtre, il allait à Damas pour amener liés à Jérusalem les chrétiens qu'il trouverait.

SOPHIE. — Mais il devint ensuite un bon soldat du Seigneur Jésus, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet ; aussi depuis ce moment, devenu l'apôtre Paul, il fut en butte aux attaques les plus terribles de Satan par le moyen des Juifs surtout qui le poursuivaient partout.

SOPHIE. — Est-ce donc seulement par des persécutions que Satan combat les chrétiens ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il a d'autres moyens, d'autres armes. Ce sont bien toujours les hommes qu'il emploie, mais de différentes manières. Ainsi quand l'évangile eut été annoncé aux gentils et qu'ils l'eurent reçu, nous voyons que Satan emploie de faux frères pour les troubler, en leur affirmant qu'ils devaient garder la loi de Moïse. (Actes XV.) Jean nous dit que beaucoup de faux prophètes étaient sortis dans le monde, enseignant des erreurs touchant la personne du Seigneur. (1 Jean IV.) Et l'apôtre Jude exhorte à combattre pour la foi, parce que certains hommes s'étaient glissés parmi les fidèles, changeant la grâce de Dieu en dissolution, c'est-à-dire cherchant à entraîner les saints dans le péché, sous prétexte qu'ils étaient sous la grâce. Voilà donc pour Satan une autre manière de combattre contre Christ

et son peuple. Il pousse certains hommes à introduire de fausses doctrines, à détourner de la foi, à faire tomber dans le relâchement, ou encore à jeter la division au milieu des chrétiens. Quand il ne peut réussir par la violence, il emploie la ruse.

SOPHIE. — Mais maman, Satan ne cherche-t-il pas aussi à agir sur notre cœur? Ne nous attaque-t-il pas aussi par là?

LA MÈRE. — Sans doute. Il se sert du monde, non seulement des hommes qui sont dans le monde, mais de tout ce que le monde, le cœur éloigné de Dieu a imaginé pour se satisfaire. Te rappelles-tu, peut-être, un passage qui nous dit ce qu'il y a dans le monde?

SOPHIE. — Oui, maman, je l'ai appris dernièrement. Le voici : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde, si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. » (1 Jean II, 15, 16.)

LA MÈRE. — C'est bien cela. Satan cherche à introduire chez les enfants de Dieu l'amour du monde qui les sépare de Dieu. Il y a donc à combattre contre le monde. Et remarque, Sophie, que de quelque manière que Satan combatte, c'est contre Dieu, de même qu'il est dit qu'en attaquant les Israélites, Hamalek avait levé la main sur le trône de l'Éternel. Remarque aussi que c'est au moyen du péché, qui est dans le monde, que Satan combat, c'est pourquoi

il est dit aux Hébreux : « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché. » (Hébreux XII, 4.)

SOPHIE. — Je pensais, maman, que le péché est en nous, que c'est là ce qui cause nos tentations et que c'est contre lui qu'il faut combattre.

LA MÈRE. — C'est bien vrai, en effet, que le péché est en nous, et que Satan par ce qu'il nous présente peut chercher à faire agir notre mauvaise nature. Mais quant au péché lui-même, il nous est dit : « Tenez-vous pour morts au péché et pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus, » et encore : « le péché ne dominera pas sur vous. » (Romains VI, 11, 14.) C'est donc comme mort au péché, affranchi de son esclavage et vivant à Dieu, que le chrétien combat contre Satan et repousse les tentations. Il peut dire à Satan comme la petite fille, dont tu as peut-être lu l'histoire : « Va-t'en, Satan, je ne veux pas t'écouter. »

SOPHIE. — Je suis bien contente, maman, que tu m'aies dit cela. Je désire bien être un bon soldat de Jésus qui m'a aimée, et repousser toujours l'ennemi.

LA MÈRE. — Et sais-tu, ma chérie, comment l'on combat, et quelles sont les armes du chrétien ?

SOPHIE. — Je pense que c'est la prière, chère maman.

LA MÈRE. — En effet, c'est une arme recommandée plus d'une fois par Paul, le grand combattant \* ; mais il y en a d'autres (Éphésiens VI, 10-18), qui composent l'armure complète de Dieu et dont le

\* Voyez Éphésiens VI, 18; Colossiens IV, 12; Romains XV, 30.

chrétien doit être revêtu. Je t'en nommerai aujourd'hui seulement une, c'est la parole de Dieu qui est appelée l'épée de l'Esprit. C'est avec cette épée que le Seigneur Jésus a vaincu Satan au désert, et nous avons à faire de même. Mais il faut nous rappeler que ce n'est pas par notre propre force que nous pourrons remporter la victoire. Te souviens-tu de ce qui donnait aux Israélites le dessus sur Hamaïlek ?

SOPHIE. — La prière de Moïse, maman : ils combattaient, mais Moïse priait.

LA MÈRE. — Et nous, nous avons notre grand souverain sacrificateur qui a été engagé une fois dans le combat, qui a vaincu, et qui maintenant prie sans cesse pour nous, non dans la faiblesse comme Moïse, mais puissant pour nous faire remporter la victoire jusqu'à la fin. (Hébreux VII, 25.) C'est pourquoi les chrétiens sont exhortés à se fortifier dans le Seigneur et à n'être en rien épouvantés par les adversaires. (Éphésiens VI, 10 ; Philippiens I, 28.) Jésus est notre chef ; il a vaincu le monde et Satan, il combat à notre tête, que pourrions-nous craindre ? Par Lui qui nous a aimés, nous sommes en toutes choses « plus que vainqueurs. » (Romains VIII, 37.) « Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde. » (1 Jean IV, 4.) Nous pouvons donc combattre avec courage le bon combat, en regardant à Jésus, et comme Paul dire : Je puis tout en Celui qui me fortifie. (Philippiens IV, 13.)

SOPHIE. — Que cela est beau, maman, et que j'aimerais combattre fidèlement avec le Seigneur Jésus.



**LA MÈRE.** — Il le désire aussi, mon enfant. Il nous dit : « Sois fidèle jusqu'à la mort » (Apocalypse II, 10), et il fait de merveilleuses promesses à celui qui vaincra. (Apocalypse II, 7, 11, 17, 26, 27 ; III, 5, 12, 21.) Et puis nous avons une parole bien consolante. L'Éternel avait dit : « J'effacerai entièrement la mémoire d'Hamalek, de dessous les cieux, » et Paul écrivait aux chrétiens de Rome ces paroles : « Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds » (Romains XVI, 20) ; et alors tout combat aura cessé.

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRES XX, 17 - XXI.

Vers. 17-20. Jésus monte à Jérusalem pour y être immolé. Son cœur plein de ce qui l'attend dans cette ville, a besoin d'en entretenir ses disciples : il les prend donc à part et leur en parle.

Vers. 20-28. Mais hélas ! ils le laissent isolé dans ses peines comme ils l'ont fait, à d'autres égards, bien des fois, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédents : l'égoïsme de leurs cœurs se peint encore ici. Jésus leur avait promis qu'ils seraient assis sur douze trônes quand Lui-même serait sur le trône de sa gloire (XX, 28) ; en attendant, il marchait vers la croix ; cette perspective l'occupait et lui faisait chercher près des siens quelque sympathie. Au lieu d'en trouver, il voit leurs cœurs

remplis de la pensée des trônes promis, au point de ne pouvoir fixer leur attention sur ce qu'il vient de leur communiquer touchant sa mort. Même deux d'entre eux trouvent que ce n'est pas encore assez d'avoir chacun un trône ; il leur faudrait être à la place d'honneur parmi les honorés.

S'ils ne pensent pas à leur Maître, lui pense à eux, et cherche à leur faire comprendre que puisque le chemin qui le conduit à la gloire c'est la croix, il faut, pour être près de Lui, dans la gloire, être avec Lui ici, dans le chemin. De plus, il leur montre que c'est Dieu son Père qui avait tout préparé pour cet avenir glorieux, et que, si Lui, Jésus, donne, c'est comme Fils et non comme Maître. Les autres disciples en s'indignant contre les fils de Zébédée, manifestent qu'ils sont dans le même état d'âme qu'eux ; et Jésus doit les reprendre tous et se présenter à eux comme modèle.

Une chose qui frappe en tout ceci, c'est de voir Jésus ramener la pensée des disciples vers sa mort et vers son service. Si précieux et important qu'il soit de penser à la gloire future, cette perspective doit nous humilier, nous conduire dans le chemin de la mortification et dans un service dévoué. Nous vous engageons, chers lecteurs croyants, à sonder ce sujet dans les Écritures ; vous verrez quelle place il y occupe. Lisez entre autres sur ce sujet les passages suivants : 2 Corinthiens IV, 7-VI, 10 ; Jean XII, 23-26 ; Romains VIII, 17, 18 ; Philippiens, II, 1-11 ; III ; Colossiens I, 24-29 ; III, 1-7 ; 1 Thessaloniens II ; 2 Timothée II, 12 ; IV, 16-18.

Vers. 29-34. Jésus, entouré d'une grande foule, continue son chemin vers Jérusalem. Sur le bord du chemin se trouvaient deux aveugles qui, ayant ouï que Jésus passait, font appel à sa puissance et à sa pitié, et le reconnaissent pour le Messie — le fils de David. Ici commence une série de témoignages qui lui sont rendus comme étant fils de David. Jésus agit comme tel ; il accepte ces témoignages, mais il sait que lui, le fils de l'homme, marche vers la croix. Il ne va plus désormais prêcher et guérir : Il va se présenter à la ville royale comme Roi ; mais, même alors, ses oreilles sont attentives aux appels qui lui sont adressés. Rien ne change son cœur : Jésus, ému de compassion, toucha les yeux des aveugles ; et aussitôt ils recouvrèrent la vue ; et ils le suivirent.

XXI, 1-11. Voici un nouveau témoignage rendu au fils de David, au Roi de la fille de Sion. Jésus, selon la prophétie, monté sur le petit d'une ânesse, entouré des honneurs et des acclamations des foules, fait son entrée dans Jérusalem, qui, bien qu'émue par ces manifestations extérieures, ne reconnaît pas son roi. « Qui est celui-ci ? » tel est son langage !

Vers. 12-17. Si Jésus ne trouve pas de trône dans la ville du grand roi, là est le temple de Dieu, sa maison. Il y entre : mais quel spectacle se présente à ses yeux ! Il doit s'y faire place en la purifiant ; car on en a fait une caverne de voleurs ! Dans ce lieu encore, il est rendu témoignage au fils de David ; d'abord par ces actes de puissance qui étaient annoncés comme caractérisant le Messie (voyez Ésaïe

XXXV, 5, 6 ; comparez Matthieu XI, 4, 5), et ensuite par les enfants qui crient : Hosanna au fils de David ! Ces témoignages indignent ceux qui, par leur position religieuse, avaient autorité dans ce lieu ; ils reprochent à Jésus d'accepter ces témoignages : « Entends-tu ce que ceux-ci disent ? » lui demandent-ils. Dans sa réponse, Jésus leur montre que s'il accepte ces témoignages, c'est qu'ils sont conformes à l'Écriture, qui, en dépit de leur opposition, s'accomplissait alors en partie, et qui s'accomplira définitivement et complètement quand, à sa gloire comme fils de David, sera jointe sa gloire comme fils de l'homme. Puis Jésus les laisse, quitte la ville et se rend à Béthanie pour y passer la nuit : il n'y a pas de lieu de repos pour lui à Jérusalem, ni moralement, ni physiquement.

Chers petits, ce passage que Jésus cite à ces hommes méchants, relativement aux petits enfants, fait partie du Psaume VIII, qui présente une magnifique description du règne millénial de Jésus, le fils de l'homme. Quand il régnera sur tout l'univers, dans ce moment même, où il sera couronné de majesté et de gloire, il trouvera son plaisir à être entouré des petits enfants et de ceux qui tentent ; il se réjouira d'entendre ces petites voix chanter ses louanges et célébrer sa mort et les résultats bienheureux qui en découlent. Les enfants criant hosanna dans le temple, lui firent, sans doute, un bien grand plaisir, mais il y avait alors beaucoup de choses qui affligeaient son cœur ; mais quand il régnera, ce sera tout différent, Puissiez-vous, chers petits amis, trouver votre

plaisir à chanter aujourd'hui ses louanges, et faire partie de son cortège quand il régnera !

Vers. 18-22. Le matin Jésus revint à la ville, non pour y trouver quelques bons fruits, mais pour y prononcer le jugement contre Israël, jugement dont le figuier est une figure.

La foi et la prière jointes au jugement du figuier (Israël), sont présentées comme une arme contre ce qui s'oppose à la gloire de Jésus, seulement c'est une chose sérieuse et qui ne sort de la bouche du Seigneur que quand il n'y a plus à espérer de changement dans ceux qui font opposition.

Vers. 23-32. Jésus, en rentrant dans le temple, est interpellé par les chefs du peuple qui lui demandent d'où vient l'autorité qu'il exerçait. Jésus à son tour leur pose une question qui, en s'adressant à leur conscience, leur dévoile la cause de leur opposition et leur fait voir qu'en réalité elle est contre Dieu. Dans la terrible alternative où la question de Jésus les place, ils ne pensent qu'à sortir de leur embarras en portant le moins de préjudice possible à l'honneur qui se rattachait à leur position — c'est à cet honneur qu'ils tenaient par-dessus tout — et ils préfèrent paraître ignorants plutôt que méchants. Mais Jésus, par une parabole, leur prouve que ce n'est pas par ignorance qu'ils n'ont pas fait la volonté de Dieu ; que leur dévouement religieux n'est qu'une feinte, et leur obéissance, une vaine apparence ; tandis que ceux qui avaient d'abord désobéi formellement, ayant eu du remords de leur conduite, avaient ensuite fait positivement la volonté de Dieu,

Ceux-ci les avaient donc devancés dans le royaume de Dieu. Leurs prétentions et leur incrédulité manifestées au baptême de Jean (chapitre III, 7-12), étaient donc la source de leur opposition ; et, bien que dès lors ils eussent vu les effets de la repentance et de la foi chez les publicains et les prostituées, — qui, s'étant d'abord repentis à la prédication de Jean, avaient été réjouis par la voix de Jésus (chapitre XI), — cependant eux n'avaient pas eu de remords ensuite pour le croire.

Vers. 33-46. Jésus continue, et, par une autre parabole, tire de leur propre bouche l'aveu que leur opposition était de la méchanceté et attirerait sur eux le jugement. Puisque, malgré les avertissements que Dieu leur avait adressés, ils n'avaient produit aucun fruit pour lui, d'autres profiteraient du travail de Dieu.

Chers enfants, nous ne pouvons ici vous expliquer ces paraboles en détail. Mais, en terminant ce chapitre, nous désirons vivement attirer votre attention sur les terribles conséquences qui résultent pour les âmes du fait qu'elles n'abandonnent pas leurs prétentions religieuses pour se soumettre à la parole de Dieu. Ce que nous avons vu des conducteurs du peuple juif, doit être pour elles un bien sérieux avertissement. Le cas est très fréquent de nos jours, soyez-en sûrs, chers enfants ! Et cependant combien est proche le moment où la pierre tombera ! Le passage suivant a rapport à notre sujet : « Car ignorant la justice de Dieu, et cherchant à établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de

Dieu. Car Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant. » (Romains X, 3, 4.)

Je vous invite aussi à prendre votre Nouveau Testament et à lire les versets 42-46 de notre chapitre XXI, avec 1 Pierre II, 1-12. La comparaison de ces passages jettera une grande lumière sur cette *Pierre précieuse*, sur ceux qui l'apprécient et aussi sur ceux qui la rejettent.



## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE MAI.

12. Relativement à sa vie au milieu des hommes, Jésus était pauvre ; il n'avait pas où reposer sa tête. (Matthieu VIII, 10.)

Il vivait comme un homme, se mêlant aux hommes, mangeant et buvant. (XI, 19.)

Quant à son autorité, il avait celle de pardonner les péchés (IX, 6) ; il était Maître, même du sabbat. (XII, 8.)

Quant à son ministère, il était le semeur. (XIII, 37 ; voyez aussi verset 3.)

Relativement au but de sa venue, il était venu pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs. (XX, 28.) Il était venu pour sauver ce qui était perdu (XVIII, 11) ; et pour cela, il devait souffrir, mourir et ressusciter. (XVII, 12, 22 ; XX, 18 ; XII, 40.)

13. Il est maintenant à la droite de Dieu (Actes VII, 55, 56 ; Marc XVI, 19 ; Hébreux I, 3) ; couronné de gloire et d'honneur. (II, 6-9.)

14. Il reviendra (Matthieu X, 23 ; XXIV, 27, 30, 44) ; dans la gloire, pour régner, sur son trône (XVI, 27, 28 ; XIX, 28) ; pour juger (XXV, 31-46) ; sur les nuées. (XXVI, 64.)

---

### Questions sur l'évangile de Matthieu

15. Citez deux passages de l'Ancien Testament qui annoncent Christ comme devant être fils d'Abraham et fils de David.

16. Citez les prophéties relatives à sa naissance et à la ville où il naîtrait.

17. Citez les prophéties relatives à ses souffrances, sa mort et sa résurrection, et indiquez dans l'évangile de Matthieu les passages qui en montrent l'accomplissement.

---

Où et avec qui passerez-vous l'éternité ?

Sera-ce avec le Seigneur Jésus dans la gloire ?  
(Jean XVII, 24.)

Ou bien sera-ce avec Satan dans l'étang de feu et de soufre ? (Apocalypse XX, 10, 15.)

Il n'y a pas d'autre alternative et c'est *maintenant* que la chose se décide, car « c'est maintenant le jour du salut. » (2 Corinthiens VI, 2.)

---

### ERRATUM

Page 79, réponse 4, au lieu de X, 16, il faut lire X, 5, 6.

---





## Le désert.

### LE TABERNACLE

(*Exode XXV-XXVII.*)

LA MÈRE. — Tu te souviens, Sophie, que lorsque les enfants d'Israël eurent passé la mer Rouge et vu tous leurs ennemis détruits, ils chantèrent à Dieu un cantique d'actions de grâces, et exprimèrent dans ce cantique leur désir de dresser un tabernacle où Dieu habiterait.

SOPHIE. — Je me le rappelle, maman. Est-ce que les Israélites le firent.

LA MÈRE. — C'était une pensée selon le cœur de Dieu qui veut habiter avec ceux qu'il a rachetés ; mais l'homme ne saurait par lui-même élever à Dieu une demeure convenable, aussi Dieu dit-il aux enfants d'Israël comment devait être le tabernacle où il habiterait.

SOPHIE. — Comment le leur dit-il ?

LA MÈRE. — Ce fut par le moyen de Moïse. Les Israélites, étant partis de Réphidim, arrivèrent au désert de Sinaï où se trouve la montagne de ce nom. Là Dieu donna une loi à Israël et traita avec eux une alliance fondée sur l'observation de cette loi. Nous en parlerons une autre fois. Ensuite il dit à Moïse de monter sur la montagne qui était couverte d'une nuée.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — C'était le signe de la présence de Dieu, comme nous le voyons en plusieurs endroits de l'Écriture. Moïse entra dans la nuée, en la présence de Dieu.

SOPHIE. — Est-ce qu'il y resta longtemps ?

LA MÈRE. — Quarante jours et quarante nuits, durant lesquels Dieu lui montra le modèle d'après lequel le tabernacle et tout ce qui le concerne devait être fait.

SOPHIE. — Quel était donc ce modèle, maman ?

LA MÈRE. — Ce sont les choses qui étaient dans les cieux \*. L'habitation de Dieu, c'est le ciel, et sa demeure sur la terre devait être la copie de sa demeure céleste. Voilà pourquoi les Israélites ne pouvaient lui faire un tabernacle d'après leurs propres pensées ; car nul homme n'est entré dans le ciel pour connaître les choses qui y sont.

SOPHIE. — Excepté le Seigneur Jésus, n'est-ce pas maman ?

LA MÈRE. — Tu dis vrai, mon enfant \*\*. Il venait du

\* Hébreux IX, 23, 24 ; VIII, 5. \*\* Jean III, 12, 13 ; I, 18.

sein du Père, et il connaissait les choses célestes. Il en était la manifestation sur la terre. Mais il n'en était pas ainsi avant sa venue ; c'est pourquoi Moïse est introduit auprès de Dieu, qui lui montre toutes les choses d'après lesquelles le tabernacle devait être fait.

SOPHIE. — Combien Moïse devait être ravi de voir ainsi ce qui est dans le ciel.

LA MÈRE. — J'en suis sûre, c'était un grand privilège, mais nous en jouissons aussi, Sophie.

SOPHIE. — Comment cela, maman ?

LA MÈRE. — Tout ce qui est dans le ciel, mon enfant, se rapporte au Seigneur Jésus, qui est l'image de Dieu \*, et nous avons, par la foi, le privilège de contempler la gloire du Seigneur à face découverte \*\*. Ce dont les Israélites n'avaient que l'ombre, la copie, nous en avons la réalité en Christ.

SOPHIE. — Je serai très heureuse, chère maman, que tu m'expliques comment les Israélites devaient faire le tabernacle, et que tu me dises comment nous y voyons le Seigneur Jésus. Je serai si contente de savoir davantage de ce qui est au ciel.

LA MÈRE. — Dieu dit à Moïse : « Parle aux enfants d'Israël et qu'on prenne une offrande pour moi. Vous prendrez mon offrande de tout homme dont le cœur me l'offrira volontairement. Et c'est ici l'offrande que vous prendrez d'eux : de l'or, de l'argent, de l'airain, de l'azur, du pourpre, de l'écarlate, du fin lin, des poils de chèvres, des peaux de moutons

\* 2 Corinthiens IV, 4, 6 ; Hébreux I, 3, \*\* 2 Corinthiens III, 18.

teintes en rouge, des peaux de blaireaux, du bois de sittim, de l'huile, des drogues aromatiques et des pierres précieuses. Et ils me feront un sanctuaire et j'habiterai au milieu d'eux. »

SOPHIE. — Ainsi Dieu voulait que sa demeure fût faite avec les offrandes du peuple.

LA MÈRE. — Oui, mais les offrandes volontaires, qui venaient du cœur\*. Quant à la construction elle-même, Dieu seul pouvait en être l'architecte, puisque, comme je te l'ai dit, le tabernacle devait être sur le modèle des choses célestes. Tout est de Dieu là-haut et tout y reflète la gloire du Seigneur Jésus-Christ. Or Dieu a toujours désiré que les hommes le connussent. Dans toutes ses voies avec eux, depuis qu'Adam eut été chassé d'Éden, il leur a enseigné ce qui le concerne. Mais les hommes ont été très lents à apprendre à connaître sa sainteté et son amour. Dieu a aussi toujours eu dans son cœur la pensée d'envoyer dans le monde son Fils unique et bien-aimé, pour enseigner aux hommes ce qu'il est et ce que son amour voulait faire pour des pécheurs. Ainsi quand il appela Moïse sur la montagne, il lui montra dans le ciel les réalités concernant sa sainteté et sa justice, et touchant sa grâce envers nous en Christ. Ensuite, quand Moïse fut descendu de la montagne, il fit selon l'ordre de Dieu ce qui n'était que la figure des choses qu'il avait vues.

SOPHIE. — Est-ce que Dieu a montré plus tard les choses réelles touchant sa justice, sa sainteté et sa grâce ?

\* Voyez 2 Corinthiens IX, 7, et 1 Chroniques XXIX.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant; mais c'est seulement quand son Fils bien-aimé vint ici-bas, qu'il fut devenu un homme et fut mort pour ôter le péché. Jésus était la réalité. Toutes les choses que fit et établit Moïse sur l'ordre de Dieu n'étaient que des ombres \*. Jésus était Dieu, et ainsi il révélait Dieu, non par des figures, mais en Lui-même. Mais maintenant qu'il est venu, ces figures nous instruisent aussi de ce qui le concerne.

SOPHIE. — Explique-moi ces figures, chère maman; je désire beaucoup connaître davantage de Dieu et du Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — La première chose que Dieu dit à Moïse, ce fut de faire une *arche*. Non pas comme celle de Noé, mais c'était un coffre carré long, fait d'un bois précieux nommé *sittim*, et entièrement couvert d'or pur par dedans et par dehors. Tout autour il y avait un couronnement en or, et deux anneaux d'or de chaque côté. On devait faire aussi deux barres de bois de *sittim* couvertes d'or pour les passer dans les anneaux afin que l'on pût porter l'arche.

SOPHIE. — A quoi devait servir ce magnifique coffre ?

LA MÈRE. — C'était le lieu où Dieu gardait ses trésors : l'alliance qu'il allait donner à son peuple, car il dit à Moïse : « Tu mettras dans l'arche le témoignage que je te donnerai, » et dans l'épître aux Hébreux nous lisons que c'étaient les tables de l'alliance \*\*.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'étaient que ces tables ?

\* Colossiens II, 17. \*\* Hébreux IX, 4.

LA MÈRE. — C'étaient des tables de pierre sur lesquelles Dieu avait écrit les dix paroles qu'il avait prononcées au peuple du haut de Sinaï.

Au-dessus de l'arche, il y avait un couvercle d'or pur, nommé le *propitiatoire*. Aux deux bouts et formant une même pièce avec le propitiatoire, se trouvaient deux chérubins d'or. Leurs faces étaient l'une vis-à-vis de l'autre, et leur regard tourné vers le propitiatoire. Leurs ailes s'étendaient au-dessus et le couvraient.

SOPHIE. — Que veut dire propitiatoire, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est le lieu où Dieu se montrait propice, miséricordieux envers l'homme. L'Éternel dit à Moïse : « Je me trouverai là avec toi, et je te dirai de dessus le propitiatoire, d'entre les chérubins, ... toutes les choses que je te commanderai pour les enfants d'Israël. »

SOPHIE. — Ainsi le propitiatoire était comme le siège de Dieu.

LA MÈRE. — Oui \* ; c'était son trône au milieu de son peuple. C'est là qu'il voulait se trouver avec Moïse quand celui-ci venait comme médiateur entre Dieu et Israël.

SOPHIE. — Voudrais tu me dire de quoi le propitiatoire et l'arche étaient des figures ?

LA MÈRE. — Le propitiatoire tout en or et l'arche au-dessous faite de précieux bois de sittim, et couverte d'or, figuraient la perfection, la justice et la gloire de Dieu et de son Fils bien-aimé, Jésus

\* Psaume LXXX, 2.

venu du ciel n'était pas seulement un modèle des choses d'en haut, mais il était Lui-même l'arche vraie et vivante qui renfermait les trésors de Dieu ; la loi était dans son cœur \* ; et c'est Lui aussi qui est le vrai propitiatoire où Dieu se plaît à montrer sa miséricorde et sa grâce aux pauvres pécheurs \*\*.

SOPHIE. — Mais, maman, puisque Jésus n'était pas encore venu, les enfants d'Israël ne pouvaient pas savoir que Dieu voulait que l'arche fût une figure de Christ.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Mais Dieu pensait toujours à son Fils unique, qu'il avait le dessein d'envoyer dans ce monde, et maintenant que nous lisons dans le Nouveau Testament ce qui concerne Christ, nous connaissons les pensées que Dieu avait quand il montrait à Moïse ce qu'il devait faire. Quant aux Israélites, Dieu leur faisait connaître de quelle manière il désirait habiter au milieu d'eux, son peuple, comment ils devaient s'approcher de Lui, et il leur enseignait ce qu'il voulait qu'ils connussent de Lui. Ils devaient savoir qu'il était un Dieu saint, habitant dans un lieu très saint, et qui voulait cacher sûrement son alliance dans l'arche d'or, sur laquelle cependant il y aurait un propitiatoire et des chérubins.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir pourquoi Dieu parle d'abord à Moïse de l'arche, au lieu de lui donner le modèle du lieu où il voulait habiter ?

LA MÈRE. — C'est que Dieu commence par ce qui est le plus rapproché de Lui. Il parle d'abord de ce en quoi il prend le plus de plaisir. Or c'était l'arche

\* Psaume XI., 8. \*\* Romains III, 24, 25.

où était gardée son alliance et sur laquelle se trouvait le siège d'où il agirait en miséricorde envers le peuple qu'il voulait bénir.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Moïse devait encore faire ?

LA MÈRE. — Dieu lui dit de faire une table de bois de sittim, tout entière couverte d'or pur. Elle devait avoir un couronnement d'or tout autour et un rebord aussi garni d'un couronnement. A chacun des deux côtés se trouvaient, comme à l'arche, deux anneaux d'or, pour y passer des barres de bois de sittim recouvertes d'or, qui devaient servir à porter la table.

Tous les plats, les tasses, les gobelets et les bassins pour faire les aspersion, devaient être d'or pur.

SOPHIE. — Et à quoi servait cette table ?

LA MÈRE. — Dieu dit à Moïse : « Tu mettras sur cette table le pain de proposition continuellement devant moi. »

SOPHIE. — Veux-tu me dire, chère maman, ce que signifie ce pain et le nom qu'on lui donnait.

LA MÈRE. — Les pains se trouvaient sur la table comme un mémorial, c'est-à-dire pour rappeler devant Dieu le souvenir des enfants d'Israël. Il y en avait douze, un pour chaque tribu d'Israël. Ils étaient sans levain et sont appelés pains de proposition ou de présentation, parce qu'ils étaient présentés devant la face de l'Éternel. Dieu voulait avoir dans sa demeure devant Lui, ce mémorial du peuple qu'il aimait, afin que les Israélites sussent bien qu'il ne les oubliait jamais ; aussi dit-il : « Tu mettras sur cette table le pain de proposition *continuellement devant moi*, » et le



sacrificateur en mettait de nouveaux sur la table chaque jour de sabbat \*.

SOPHIE. — C'est bien beau de voir combien Dieu aimait son peuple.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et il désirait que son peuple le sût ; mais penses-tu que Dieu aime moins les siens maintenant ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman ; mais nous n'avons pas des pains de proposition pour nous devant Dieu.

LA MÈRE. — Nous avons mieux, Sophie. Nous avons Jésus qui, dans toute la perfection de sa personne, est toujours devant Dieu pour nous \*\*.

Ensuite Dieu dit à Moïse de faire un chandelier d'or pur, d'une seule pièce, façonné au marteau. Il devait avoir six branches, trois de chaque côté, tirées du chandelier, et ornées de boutons, de fleurs et de fruits. Il y avait aussi sept lampes placées sur le haut du chandelier et le haut de chacune des branches. Ces lampes remplies d'huile d'olive pure devaient brûler continuellement dans le sanctuaire et éclairer vis-à-vis du chandelier. Les mouchettes, les petits plats destinés à recevoir ce qui tombait des lampes, tout devait être d'or pur. Et l'Éternel dit à Moïse : « Regarde et fais selon le patron qui t'est montré en la montagne. »

SOPHIE. — Tu ne m'as pas dit, maman, ce que signifie ce chandelier.

LA MÈRE. — Je pense, ma chère enfant, que le chandelier représente encore Christ, et la lumière des lampes, le témoignage du Saint-Esprit qui est donné

\* Voyez Lévitique XXIV, 5-9. \*\* Hébreux VII, 25 ; IX, 24.

par Christ. Nous lisons dans l'Apocalypse que les sept lampes qui sont devant le trône dans le ciel, sont les sept Esprits de Dieu ; dans un autre chapitre, nous voyons que c'est Christ qui a les sept Esprits, et enfin dans les Actes, Pierre dit que c'est Jésus qui a répandu le Saint-Esprit \*. Ainsi nous avons dans l'arche Dieu lui-même dans sa majesté ; puis les pains de proposition le montrent en relation avec l'homme, et enfin il est Lui-même par le Saint-Esprit la lumière du sanctuaire.

SOPHIE. — Merci, maman ; je suis bien aise que tu m'aies expliqué tout cela, et j'espère que je comprendrai toujours mieux ces choses du ciel, que Dieu lui-même veut bien nous faire connaître.

---

### Je suis du côté du Seigneur.

Un dimanche après-midi, un grand nombre d'enfants se trouvaient réunis pour entendre les bonnes nouvelles du salut que Dieu, dans son amour, a préparé pour les pécheurs.

Dans la foule se trouvaient avec leur bonne deux enfants, dont l'aîné était une petite fille de cinq à six ans nommée F. Elle avait de grands yeux brillants et une petite figure ouverte et intelligente.

Le serviteur de Dieu qui désirait s'adresser à ces

\* Apocalypse IV, 5 ; III, 1 ; Actes II, 33.

jeunes âmes, étant arrivé, se mit à leur parler. Peu de ses petits auditeurs prêta une attention plus soutenue que notre petite F. Les regards fixés sur celui qui parlait, les joues rouges d'animation, elle écoutait la merveilleuse histoire de Jésus le Fils de Dieu, quittant la gloire du ciel pour venir ici-bas, devenant un petit enfant, puis traversant ce monde en faisant du bien, et enfin mourant sur la croix pour des pécheurs. Elle écoutait l'heureux message qui annonce aux grands et aux petits comment tous leurs péchés peuvent être pardonnés, comment ils sont ainsi rendus capables d'aller auprès du Seigneur quand il viendra chercher ses bien-aimés, et comment dès maintenant l'on est déjà réellement du côté du Seigneur quand on croit en Lui et qu'on s'attache à Lui.

Le cœur de la petite F. était rempli de joie. Si jeune qu'elle fût, elle connaissait le Seigneur depuis plusieurs mois. Quand le serviteur de Dieu eut fini de parler, il invita tous ceux de ses petits auditeurs qui étaient du côté du Seigneur à venir près de lui. La petite F. se glissa à bas de son siège et, oubliant tous ceux qui l'entouraient, pensant seulement au Seigneur Jésus dont elle connaissait l'amour, elle vint mettre sa petite main dans celle de l'ami qui venait de parler du Sauveur.

En rentrant chez elle, l'enfant courut dire à sa tante : « Oh ! tante, que je suis heureuse ! je suis du côté du Seigneur ! » La joie de F. était bien fondée. Elle avait compris qu'elle avait un méchant cœur, qu'elle avait déjà commis bien des péchés

et qu'elle avait besoin de pardon. Mais elle avait saisi aussi que Jésus l'avait aimée, qu'il était mort pour elle, et elle disait souvent : « Je crois au Seigneur Jésus et je suis sauvée, car il est mort pour moi. »

Cher petit lecteur, peux-tu dire la même chose ? Es-tu du côté du Seigneur Jésus ? Si tu ne l'es pas, tu es encore du côté de l'ennemi de ce précieux Sauveur ; du côté de Satan qui veut faire périr ton âme. Veux-tu y rester ? On ne peut être entre les deux. Oh ! ne reste pas du côté où il n'y aura pour toi que misère pour toujours. Écoute la voix du Sauveur plein d'amour qui te dit : « Viens à moi ; » « donne-moi ton cœur. » Passe sans tarder du côté de Jésus où se trouvent le bonheur et la gloire pour l'éternité.



## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRES XXII-XXIII.

Dans ces chapitres nous voyons d'abord les Juifs invités au festin que Dieu fait pour son Fils et refusant d'y prendre part \* ; le résultat est que les gentils prennent la place que le peuple a refusée. Ensuite Jésus ferme la bouche aux différentes classes de ses adversaires. Il déjoue leurs ruses et dévoile publiquement l'état de leurs cœurs et leur méchanceté sous toutes ses formes ; puis enfin Jésus les quitte,

\* C'est leur disposition à l'égard de la chose nouvelle — le royaume des cieux — dont nous avons parlé au chapitre XIII.

en leur annonçant qu'ils ne le verraient plus, jusqu'à ce que le jugement gouvernemental de Dieu ait eu son cours et son effet pour les amener à l'accueillir par cette précieuse salutation : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Versets 1-14. Jésus continue de parler en paraboles aux chefs du peuple, afin de leur faire comprendre ce qui allait leur arriver à l'égard du royaume des cieux, dans lequel Dieu voulait déployer son amour pour son Fils, en lui faisant un festin de noces, et son amour pour les hommes, en les invitant à y prendre part, — à s'asseoir à sa table couverte de tout ce qu'il a de plus exquis. Mais ils avaient méprisé le Fils, comment auraient-ils pu prendre part à la joie de Dieu, cette joie qu'il manifeste en faisant des noces pour son Fils ? Quoiqu'ils fussent les invités, les privilégiés, cependant quand Dieu les fait appeler pour venir, ils refusent de se rendre à son invitation. Dieu les presse de nouveau en déployant, devant eux, les richesses de ce festin tout préparé, mais rien ne sert : l'un s'en va à son champ, un autre à son trafic ; et les autres se saisissent de ses esclaves, les outragent et les tuent. Que fera le roi ? Irrité, il fera périr ces meurtriers-là et brûlera leur ville\*.

Mais l'amour a préparé le festin ; les noces sont prêtes, et il faut que Dieu trouve quelqu'un pour y participer, car les conviés n'en étaient pas dignes. Alors les gentils sont invités et prennent place à la table du roi ; tant mauvais que bons, tous ont droit

\* C'est bien ce qui est arrivé à la destruction de Jérusalem par Titus.

à ce repas, puisque la grâce souveraine l'offre et invite tous les hommes pécheurs.

Chers lecteurs, qui que vous soyez, vous êtes donc invités aux noces, au festin de Dieu. Oh ! puissiez-vous être attentifs à la voix de celui qui vous invite encore aujourd'hui.

Mais je désire appeler d'une manière spéciale l'attention des enfants de parents chrétiens sur cette parabole. Maintenant que la rédemption est accomplie, ce n'est plus pour nous une chose voilée, mais une chose pleinement révélée. Chers enfants, vous êtes les privilégiés d'aujourd'hui ; et combien de fois n'avez-vous pas été invités comme tels, par les serviteurs du Seigneur, par sa Parole et par son Esprit ? Si jusqu'à ce jour vous avez refusé de venir, Dieu s'adresse encore à vous par ces lignes ; écoutez ses paroles : Voici j'ai apprêté mon dîner ; mes taureaux et mes bêtes grasses sont tués et **TOUT EST PRÊT : VENEZ AUX NOCES**. Ne faites pas comme les conviés de notre chapitre qui, n'ayant pas tenu compte de cette nouvelle et pressante invitation de Dieu, s'en allèrent chacun après des choses d'ici-bas que leur cœur préféra au festin de Dieu. Vous ne pouvez pas anéantir le dessein de Dieu, mais il vous est très possible de le rendre inutile à votre égard. Ne faites pas comme Esaü, qui, pour un seul mets, vendit son droit d'aînesse. (Hébreux XII, 16.)

Mais il y a dans cette parabole un autre avertissement solennel, c'est celui que nous donne ce pauvre homme qui était entré dans la salle du festin sans avoir une robe de noces. Cela s'adresse sur-

tout aux âmes qui ne consentent pas à tout recevoir gratuitement de Dieu, vêtements et festin, — qui veulent pourvoir par elles-mêmes à leur salut ou, autrement dit, prendre part à la joie de Dieu revêtues de leur propre justice, et non de la justice qui est de Dieu moyennant la foi. (Philippiens III, 9.) Que c'est triste ! Avoir été si près de Dieu, et être précipité si loin de Lui ! Avoir été dans un lieu où brillait une vive lumière, et être jeté dans les ténèbres de dehors ! Avoir été dans un lieu de délices, et se trouver où seront les pleurs et les grincements de dents ! Cet homme avait répondu à l'invitation, mais il avait gardé la prétention de se tenir devant Dieu sur le pied de la justice de l'homme ; c'était rejeter Christ qui nous a été fait justice de la part de Dieu.

Vers. 15-22. Les pharisiens cherchent ici, par ruse, à faire prononcer à Jésus quelques paroles qui leur permettraient de le livrer entre les mains des Romains. Par leurs messagers, ils cherchent d'abord à flatter Jésus. « Nous savons, » disent-ils, « que tu es vrai et que tu enseignes la voie de Dieu en vérité, et que tu ne t'embarrasses de personne ; » mais leur ruse ne sert de rien ; Jésus connaissait la méchanceté qu'ils cachaient, et il la dévoile en disant : « Pourquoi me tentez-vous, hypocrites ? » Puis il leur répond de manière à leur faire voir que Dieu, tout en maintenant ses propres droits, sanctionnait le jugement que le péché de la nation avait attiré sur elle — c'est-à-dire leur asservissement aux gentils. Cette réponse du Seigneur renferme pour nous un exemple important et une précieuse direction. « Et

l'ayant entendu, ils furent étonnés ; et le laissant, ils s'en allèrent. »

Vers. 23-33. Des sadducéens, autre secte religieuse, qu'on pourrait appeler les rationalistes d'alors, viennent à leur tour interroger Jésus, et lui présentent pour l'embarrasser, une difficulté qu'ils estiment insoluble. Mais quelle n'est pas la folie de la raison humaine ! Ce qu'ils pensent être une preuve évidente de l'exactitude de leurs raisonnements, est précisément ce qui démontre leur ignorance des Écritures et de la puissance de Dieu. C'est, du reste, ce que nous voyons aujourd'hui ; toutes les diverses classes d'incrédules, de raisonneurs et de libres-penseurs de la chrétienté, sont sur le même terrain que les sadducéens d'autrefois.

Vers. 34-40. Les pharisiens ayant ouï dire que Jésus avait fermé la bouche à leurs antagonistes religieux, s'assemblent en un même lieu. Eux étaient assez orthodoxes, et prétendaient à une grande connaissance des Écritures ; aussi, pour l'éprouver se servent-ils d'elles et non des raisonnements. Jésus, par sa réponse, leur montre implicitement que la loi était, dans son essence, d'accord avec son service, et qu'il l'avait accomplie, ainsi que les prophètes, en se dévouant entièrement dans la grandeur de son amour pour Dieu et pour le prochain.

Vers. 41-46. Ces hommes religieux s'étaient rassemblés pour éprouver Jésus, mais, de fait, c'est Lui qui les a mis à l'épreuve, et ils se trouvent réduits au silence. En effet, comment auraient-ils pu comprendre la parole de Dieu, eux qui rejetaient



Christ ? Celui qui ne reçoit pas Jésus ne peut comprendre les Écritures, car elles rendent témoignage de Lui. (Jean V, 39.) De là provenait leur ignorance sur ce que devait être, d'après les Écritures, la personne de Christ dans son humanité et sa divinité ; aussi ne peuvent-ils répondre un seul mot à Jésus, quand il les questionne sur la parole de Dieu qui révèle qu'il est à la fois le Fils et le Seigneur de David. Mais le passage de l'Écriture au sujet duquel Jésus les interroge, était destiné à leur faire sentir combien ils étaient en désaccord avec Dieu, et quel en serait pour eux le résultat, car le Seigneur allait appeler Jésus à s'asseoir à sa droite, en attendant que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds.

Chapitre XXIII, 1-12. Alors Jésus s'adresse aux foules et à ses disciples, disant : « Les scribes et les pharisiens se sont assis dans la chaire de Moïse. Toutes les choses qu'ils vous diront, observez-les et faites-les ; mais ne faites pas selon leurs œuvres, car ils disent et ne font pas, » etc. Ceci nous fait voir l'importance de la Parole, et le respect qu'on doit avoir pour elle, même quand elle est entre les mains et dans la bouche des ennemis de Christ. Mais si l'on doit obéir à la Parole de Dieu présentée par de tels hommes, on doit éviter soigneusement d'imiter leur conduite ; car de fait ils faisaient beaucoup de mal à ceux qu'ils enseignaient, en liant des fardeaux difficiles à porter et en les mettant sur les épaules des hommes, tandis qu'eux ne voulaient pas les remuer du bout de leur doigt. Et le but de leur activité religieuse était d'avoir de l'honneur de la part des

hommes ; ils faisaient toutes leurs œuvres pour être vus d'eux (vers. 5). Mais les disciples du Seigneur devaient suivre une voie complètement opposée à celle de ces conducteurs religieux : car quiconque s'élève, sera abaissé ; et quiconque s'abaisse, sera élevé.

Quelle différence entre la conduite de ces hommes et celle de Jésus ; comparez ce qu'il dit au chapitre XI, 28 : « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et moi je vous donnerai du repos. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi, car je suis débonnaire et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est aisé et mon fardeau est léger ; » et encore ce qui est dit de Lui au chapitre VIII, 17 : « Lui-même a pris nos langueurs et a porté nos maladies, » avec le verset 4 de notre chapitre : « Mais ils lient des fardeaux pesants et difficiles à porter et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer de leur doigt. »

Vers. 13-39. Ici le Seigneur s'élève contre ces conducteurs avec une énergie remarquable, et, on peut dire aussi, avec une grande angoisse (comme le prouve le verset 37), et, en le faisant, il met complètement à nu l'état de leurs cœurs, leur hypocrisie et leur méchanceté ; puis il leur annonce ce qui résultera pour eux d'un pareil état. Nous ne pouvons suivre dans tous les détails les avertissements solennels que ce passage nous donne ; nous parlerons seulement de quelques points. Le verset 13 renferme la raison capitale des paroles sévères qui sortent de la bouche du Sauveur ; « Car vous fermez le royaume

des cieux devant les hommes, car vous n'entrez pas vous-mêmes ni ne permettez à ceux qui entrent, d'entrer. » Voilà ce qui déplait souverainement au Seigneur : ne pas vouloir profiter pour soi du déploiement de l'amour et de la grâce de Dieu manifestés dans son Fils, et de plus empêcher d'en profiter ceux qui voudraient le faire. C'est là ce qui attire le plus sévère jugement de sa part. On trouve une leçon importante dans le verset 23. On y voit que ces conducteurs étaient scrupuleux pour certains commandements ; le Seigneur ne les en blâme pas, mais il les blâme d'avoir laissé les choses plus importantes de la loi, le jugement et la miséricorde et la fidélité : ils auraient dû faire ces choses-ci, et ne pas laisser celles-là.

Une autre chose profondément solennelle renfermée dans ces versets, c'est la manière d'agir de Dieu à l'égard de la nation juive. Dieu allait encore leur envoyer nombre de témoins pour Lui, et ils devaient consommer leur crime en poussant jusqu'au bout leur méchanceté et rendre leur jugement complet, en sorte que tout le sang juste répandu sur la terre vint sur eux. Pourquoi cela ? Ah ! Jérusalem avait refusé de se rendre à l'amour de Dieu ! Jésus avait voulu tant de fois rassembler ses enfants, comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et ils ne l'avaient pas voulu. En conséquence leur maison leur serait laissée déserte, et désormais le jugement était leur lot, jusqu'à ce qu'ils se fussent décidés à profiter de cette grâce qui était leur seule ressource.

---

## Questions pour le mois de juillet.

18. Combien y eut-il d'hommes d'entre ceux que nomme Genèse V, qui moururent avant l'enlèvement d'Hénoch ?

19. Quels sont les passages du Nouveau Testament qui nous montrent que le serpent, dans Genèse III, est Satan ?

20. Citez le passage du Nouveau Testament où il est fait allusion à Genèse III, 15.

21. Citez les passages qui montrent que les méchants sont les enfants du diable.

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE JUIN.

15. Genèse XXII, 18, comparé avec Galates III, 16 ; 1 Chroniques XVII, 13, comparé avec Hébreux I, 5.

16. Ésaïe VII, 14 ; IX, 6, Michée V, 2.

17. Psaume XXII, 1, comparé avec Matthieu XXVII, 46 ; Psaume XXII, 8, comparé avec Matthieu XXVII, 43 ; Ésaïe LIII, 9, et Matthieu XXVII, 57 ; Psaume XVI, 10, et Matthieu XXVIII, 6.

Nous espérons, chers amis, que vous ne vous découragerez pas de chercher à répondre aux questions que nous vous proposons. « O combien j'aime ta loi, » disait David, « c'est ce dont je m'entretiens tout le jour. » Pour apprécier ainsi la parole de Dieu, il est nécessaire de la connaître et c'est notre grand désir que vous acquériez cette connaissance. C'est dans ce but que nous vous adressons des questions, et, pour le dire en même temps, dans ce même but nous vous prions instamment de chercher toujours et de lire les passages de l'Écriture qui sont cités dans la « Bonne Nouvelle. »

Une dernière chose, chers amis ; nous aimerions beaucoup que, dans vos réponses, vous écriviez au long les passages. Soyez sûrs que votre travail aura sa récompense.

---



## Le désert.

### LE TABERNACLE

(Exode XXVI.)

(Suite de la page 130)

LA MÈRE. — Ce soir, Sophie, nous parlerons du tabernacle lui-même, du lieu où Dieu voulait habiter au milieu des enfants d'Israël. Sais-tu ce qu'il devait représenter ?

SOPHIE. — Le ciel, maman, car c'est là que Dieu demeure \*.

\* Voyez Hébreux IX, 21-23 ; IV, 16.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais il représente aussi le Seigneur Jésus-Christ qui était sur la terre le tabernacle de Dieu \*.

SOPHIE. — Que veut dire ce mot tabernacle ?

LA MÈRE. — Il signifie tente. Tu sais ce que c'est qu'une tente, n'est-ce pas ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est une espèce de maison faite de toiles ou de peaux soutenues par des morceaux de bois, et que l'on peut transporter d'un endroit dans un autre.

LA MÈRE. — Eh bien, Dieu voulait avoir pour demeure une tente, de même que son peuple qui, en traversant le désert, habitait sous des tentes. C'est ainsi que Dieu, dans sa grâce, se place toujours au milieu des siens, selon leur état \*\*. Combien il montre son amour pour eux ! Mais la tente où Dieu voulait habiter devait être appropriée à sa gloire. Il y avait d'abord une partie intérieure appelée le pavillon ou résidence ou demeure, et une tente ou tabernacle qui recouvrait le pavillon. L'ensemble se nommait le tabernacle ou encore le tabernacle d'assignation.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, lui donnait-on ce nom ?

LA MÈRE. — C'était l'endroit assigné ou indiqué pour rassembler les enfants d'Israël. On pourrait dire la tente du rendez-vous. Dieu tient à avoir son peuple autour de Lui, et il leur assigne un centre de réunion qui est sa demeure. Et maintenant où se rassemble le peuple de Dieu ? Le sais-tu, Sophie ?

\* Jean I, 1, 14. \*\* Lisez 2 Samuel VII, 6.

SOPHIE. — Oui, maman, autour de Jésus.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Maintenant occupons-nous du tabernacle. « L'Éternel dit à Moïse : Tu feras le pavillon de dix rouleaux (ou tapis) de fin lin retors, de bleu, de pourpre et d'écarlate, et tu les feras semés de chérubins d'un ouvrage exquis. »

SOPHIE. — Ces chérubins étaient sans doute brodés à l'aiguille.

LA MÈRE. — Je le pense. Tu verras plus tard la part que prirent les femmes au travail de cette partie du tabernacle. Ces magnifiques tapis devaient avoir tous la même longueur et la même largeur. Cinq étaient fixés ensemble dans le sens de la longueur de manière à ne former qu'une seule pièce, et les cinq autres de même. Le bord de chacun des derniers rouleaux était garni de cinquante mailles ou boutonnières d'azur, et dans ces mailles se plaçaient cinquante crochets d'or pour réunir le tout en une seule pièce et former un pavillon.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau. Mais pourrais-tu me dire pourquoi ils ne firent pas tout un rouleau bleu, tout un rouleau pourpre, un autre écarlate, et ainsi de suite ?

LA MÈRE. — La substance dont étaient faits ces tapis, comme aussi les couleurs, et d'ailleurs tout dans le tabernacle, étaient une figure du Seigneur Jésus-Christ et des gloires qui se rattachent et sont comme tissées à sa personne, ainsi qu'une magnifique et brillante broderie. Le fin lin représentait sa pureté et sa justice comme homme \* ; mais il est le

\* Apocalypse XIX, 8.

second homme venu du ciel \*, et c'est ce que désigne le bleu, la couleur céleste. La pourpre est la couleur royale. Jésus est Roi, il est venu pour cela \*\*; bien que les hommes ne l'aient revêtu d'un manteau de pourpre que pour se moquer de Lui \*\*\*. L'écarlate était chez les Juifs la couleur de la grandeur et de la gloire humaines. Dieu a donné à Jésus la gloire comme homme à cause de sa parfaite obéissance et parce qu'il a glorifié Dieu \*\*\*\*. Et bientôt, quand il reviendra du ciel, il prendra sa grande puissance, il entrera dans son règne, il sera Roi sur son peuple d'Israël et tout sur la terre sera mis sous ses pieds \*\*\*\*\*. Alors il paraîtra revêtu de tous ces caractères dont le bleu, la pourpre et l'écarlate sont les figures.

SOPHIE. — Combien tout cela est merveilleux. Mais tu ne m'as rien dit des chérubins, dont le pavillon était parsemé.

LA MÈRE. — Les chérubins sont, dans l'Ancien Testament, ceux qui exécutent les jugements de Dieu \*\*\*\*\*. Or à qui la puissance de juger a-t-elle été donnée ?

SOPHIE. — C'est à Jésus, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui; le Père a donné tout le jugement au Fils. Il lui a donné l'autorité d'exécuter le jugement, parce qu'il est Fils de l'homme. Et Dieu jugera le monde en justice par l'homme qu'il a des-

\* 1 Corinthiens XV, 47. \*\* Jean XVIII, 37. \*\*\* Jean XIX, 2.  
 \*\*\*\* Philippiens II, 6-11; Hébreux II, 7-9. \*\*\*\*\* Apocalypse XI, 17, 15; Zacharie XIV, 9. \*\*\*\*\* Genèse III, 24.



tiné à cela \*. Le Seigneur Jésus viendra avec les anges de sa puissance pour exercer la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et qui n'obéissent pas à l'Évangile \*\*.

SOPHIE. — Je suis bien aise, maman, d'avoir appris tout cela. Maintenant le tabernacle me rappellera Jésus.

LA MÈRE. — C'est Lui, en effet, que nous voyons partout, et c'est pourquoi tout ce qui concerne le tabernacle est bien digne de notre admiration. Quand Moïse voyait toutes ces choses devant lui, il devait sentir profondément quelle est la gloire qui convient à la présence de Dieu, et combien toutes les pensées et les œuvres de l'homme restent au-dessous. Comme son cœur devait être rempli des choses célestes puisqu'il resta quarante jours, près de six semaines, pour recevoir de Dieu la connaissance du modèle de ces choses d'en haut. Il l'avait si bien appris qu'il put descendre et faire tout exactement comme il l'avait vu.

SOPHIE. — Mais je pense, maman, que Dieu donna son Esprit à Moïse pour l'instruire.

LA MÈRE. — Sans doute; le pauvre cœur naturel de l'homme plein de péché ne pourrait rien retenir de ce qui concerne Dieu ou le ciel. Moïse apprit tout cela entièrement par l'Esprit de Dieu qui était sur lui \*\*\*. L'apôtre Paul nous dit que « personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu; » et que l'homme naturel ne reçoit pas ces choses et

\* Jean V, 22, 27; Actes XVII, 31. \*\* 2 Thessaloniens I, 7, 8. \*\*\* Lisez Nombres XI, 17, 25, 29.

qu'elles lui sont une folie \*. Et les apôtres qui avaient Christ Lui-même, dont le tabernacle était une figure, avaient besoin du Saint-Esprit pour se rappeler ce qu'il avaient vu et entendu de Lui \*\*.

SOPHIE. — Qu'est-ce que Moïse devait encore faire ?

LA MÈRE. — L'Éternel lui dit : « Tu feras des rouleaux (ou tapis) de poils de chèvres, tu feras onze de ces rouleaux. » Ils devaient être plus longs que ceux du pavillon ; cinq devaient être joints à part pour former une pièce, et de même les six autres. Et pour réunir ces deux pièces, il devait y avoir à l'un des bouts de chacune cinquante mailles ou boutonnières dans lesquelles entraient cinquante crochets d'airain.

SOPHIE. — Et voudrais-tu me dire, chère maman, à quoi servaient ces rouleaux ?

LA MÈRE. — A former une tente pour couvrir le pavillon. C'est pour cela qu'ils étaient plus longs et qu'il y en avait un de plus.

SOPHIE. — Mais pourquoi le pavillon, qui était si beau, devait-il être ainsi caché par une tente ?

LA MÈRE. — Le pavillon était le sanctuaire de Dieu, son habitation, et tout ce qui s'y trouvait était en harmonie avec la gloire et la sainteté de Dieu. Mais ce qui convenait à Dieu, n'était pas fait pour un peuple pécheur. Voilà pourquoi Dieu voulut qu'il y eût une tente de poils de chèvre placée au-dessus du pavillon.

\* 1 Corinthiens III, 11, 14. \*\* Jean XIV, 26; XVI, 13.

SOPHIE. — Ainsi personne ne pouvait voir la beauté de ces premiers rouleaux dont tu m'as parlé, à moins d'entrer dans le sanctuaire ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Et tu verras que nul n'entrait là où l'Éternel habitait dans l'obscurité \*, excepté le souverain sacrificateur, une fois l'an \*\*. Vois aussi quand Jésus était sur la terre. Qui le connaissait ? On voyait son extérieur, mais il n'y avait en lui ni forme, ni apparence, rien à le voir qui fit qu'on le désirât \*\*\*. C'était le fils du charpentier, disait-on \*\*\*\*, bien qu'il fût toujours plein de grâce et de vérité. Mais qui est-ce qui voyait sa gloire intérieure, son caractère céleste, sa sainte et parfaite obéissance, toute sa beauté ? Dieu seul, qui déclarait : « C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir. » Le monde ne l'a pas connu.

SOPHIE. — Mais, maman, quelques-uns le connaissaient, cependant.

LA MÈRE. — Oh ! oui ; ceux à qui, comme à Pierre, Dieu le Père le révélait \*\*\*\*\*. Et maintenant aussi à ceux qui croient en Lui, Dieu fait connaître toute sa perfection. Ils contemplent sa gloire à face découverte \*\*\*\*\*. Mais revenons au tabernacle.

La tente dont nous venons de parler était couverte de peaux de bœufs teintes en rouge, par dessus laquelle se trouvait encore une couverture de peaux de chèvres ou blaireaux.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, toutes ces

\* 1 Rois VIII, 12. \*\* Hébreux IX, 7, 8. \*\*\* Ésaïe LIII, 2.  
\*\*\*\* Matthieu XIII, 55. \*\*\*\*\* Matthieu XVI, 16, 17. \*\*\*\*\* 2 Corinthiens III, 18.

couvertures ? Je pense que c'était pour préserver le pavillon.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'était pour le garantir de tout ce qui dans le désert aurait pu souiller sa parfaite beauté. Ainsi, mon enfant, le Seigneur Jésus en traversant ce monde rempli de péché et de souillures, s'est gardé pur Lui-même, entièrement consacré à Dieu, séparé des pécheurs \*, bien qu'accueillant avec une grâce parfaite tous ceux qui venaient à Lui \*\*. Et c'est ce que le chrétien est aussi appelé à faire par le Saint-Esprit qui est en lui.

SOPHIE. — Veux-tu m'expliquer aussi, chère maman, ce qui soutenait le pavillon et la tente ?

LA MÈRE. — L'Éternel dit à Moïse de faire des ais ou planches épaisses de bois de sittim recouvertes d'or. Il devait y en avoir vingt pour chaque côté du tabernacle. Chacun de ces ais était muni de deux tenons qui entraient dans deux soubassements d'argent et le faisaient ainsi tenir debout. Le fond se composait de six ais semblables avec leurs soubassements, et à chaque encoignure, il y avait aussi un ais. Tous les ais étaient munis d'anneaux d'or dans lesquels on faisait passer des barres de bois de sittim couvertes d'or, pour que tous les ais se tinsent ferme ensemble. Et l'Éternel répéta encore à Moïse : « Tu dresseras le tabernacle selon la forme qui t'a été montrée en la montagne. »

SOPHIE. — Ainsi tout était couvert d'or dans le pavillon. Que c'était magnifique !

\* Hébreux VII, 26; Jean IV, 34. \*\* Luc XV, 1, 2.

LA MÈRE. — Rien, Sophie, ne saurait être trop magnifique pour la demeure de Dieu, tout doit y répondre à ce qu'il est. Et cet or nous rappelle la gloire du Seigneur Jésus, qui était Dieu en même temps qu'homme.

SOPHIE. — Moïse savait-il où placer dans le tabernacle toutes les choses que Dieu lui avait dit de faire?

LA MÈRE. — Oui ; l'Éternel lui avait dit : « Tu feras un voile d'azur, de pourpre, de cramoisi et de fin lin retors, parsemé de chérubins ; et tu les mettras sur quatre piliers de bois de sittim couverts d'or ayant leurs crochets d'or et ils seront sur quatre soubassements d'argent. » Moïse devait suspendre le voile sous les crochets d'or qui réunissaient les deux parties du pavillon, de sorte que le tabernacle était divisé en deux parties dont l'une derrière le voile s'appelait le lieu très saint, et l'autre le lieu saint.

SOPHIE. — Je pense, maman, que l'arche fut placée dans le lieu très saint, puisque c'était le trône de Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison ; l'arche et le propitiatoire sur l'arche y furent placés, et dans le lieu saint Moïse devait mettre vis-à-vis l'un de l'autre, le chandelier et la table. L'Éternel dit aussi à Moïse de faire une tapisserie de bleu, de pourpre, d'écarlate et de fin lin retors, d'ouvrage de broderie, et de la suspendre à l'entrée du tabernacle à cinq piliers de bois de sittim recouverts d'or et reposant sur des soubassements d'airain.

SOPHIE. — Et n'y avait-il pas des chérubins sur la tapisserie ?

LA MÈRE. — Non; et cela pour la même raison pour laquelle les soubassements devaient être d'airain et non d'argent : c'est que l'homme devait en approcher. Mais nous en reparlerons une autre fois, s'il plaît au Seigneur.

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XXIV.

Ce chapitre se divise en quatre parties : la première, versets 1-14, présente, d'une manière générale, la période de l'exécution du jugement providentiel de Dieu sur le peuple juif, et les circonstances par lesquelles le résidu passera pendant cette période qui dure depuis la destruction du temple jusqu'à la fin\* ; la seconde, versets 15-28, nous occupe de la dernière demi-semaine du prophète Daniel (IX, 27), cette grande tribulation des trois ans et demi qui précéderont immédiatement la venue du fils de l'homme ; la troisième, versets 29-31, parle des événements qui auront lieu après cette tribulation et de la venue du fils de l'homme sur les nuées, puis du rassemblement du résidu autour de lui ; la quatrième et dernière, versets 32-51, renferme l'avertissement de se tenir prêt pour ce jour solennel de l'apparition du fils de l'homme sur les nuées. Ce chapitre dans son entier s'occupe de ces moments sérieux en rapport avec l'état du résidu juif.

\* La fin signifie ici la consommation du siècle ; voir la note plus loin.

Versets 1-14. Jésus, après avoir annoncé aux chefs du peuple que leur maison leur serait laissée déserte et qu'ils ne le verraient plus jusqu'à ce que l'épreuve les eût disposés à le recevoir, quitte cette maison (le temple), la laissant ainsi de fait déserte. Alors les disciples, frappés de la beauté du temple, attirent l'attention de Jésus sur la grandeur imposante de ses bâtiments, prouvant ainsi combien peu ils ont fait attention aux paroles et aux voies de leur maître. Jésus avait dit que cette maison serait laissée déserte, à présent il ajoute qu'elle était destinée à une complète ruine : il ne devait pas rester pierre sur pierre de cet édifice qui faisait, à tort, leur admiration.

Alors les disciples vinrent à Jésus comme il était assis sur la montagne des Oliviers (d'où ils pouvaient voir le temple), et lui demandèrent : Dis-nous quand ces choses arriveront et quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle ? Cette destruction du temple leur paraissait une chose si solennelle qu'ils la rattachent à la venue de Jésus et à la consommation du siècle \*, et ils désirent savoir quand ces choses arriveront.

Dans sa réponse, le Seigneur leur donne d'abord des instructions générales et sommaires sur ces temps affreux. Il laisse de côté, pour le moment, la

\* La consommation du siècle n'est pas la fin du monde (les versions ordinaires ont mal traduit ces mots), mais c'est la fin de tout ce qui doit précéder le règne personnel du Seigneur Jésus, ce règne que la Parole appelle le siècle à venir, le siècle qui vient. (Hébreux VI, 5; Marc X, 30.)

question du royaume des cieux et le temps auquel cette question se rapporte proprement, pour les entretenir de leur position comme résidu juif et de ce qui leur arrivera comme tel, jusqu'à la fin. Il les avertit qu'ils auront beaucoup à souffrir à cause de son nom, pendant ces jours de séduction, de guerres, de bruits de guerres, de famines, de pestes, de tremblements de terre en divers lieux, de persécutions et de cruauté contre ses témoins. Alors l'iniquité prévaudra ; et à cause de cela l'amour de plusieurs sera refroidi. Mais même alors la bonté de Dieu fera proclamer à toutes les nations cet évangile du royaume, cette bonne nouvelle que Jésus va régner et mettre fin à un état de choses aussi déplorable.

Vers. 15-28. Mais outre ces instructions générales, le Seigneur leur en donne de particulières touchant cette grande tribulation, objet de tant de prophéties de l'Ancien Testament, et en particulier du livre de Daniel qu'il leur cite, afin que les disciples sachent ce qu'ils auront à faire dans ce temps de calamités, la dernière demi-semaine de Daniel. Voyez Daniel IX, 27 et XII, 1. Ils devaient faire bien attention au signe qu'il leur donne ici, afin de saisir le moment pour s'enfuir dans les montagnes. Cette fuite est un événement des plus sérieux. Pensez, chers enfants, que soudainement\* ces Juifs pieux devront s'enfuir avec une telle rapidité que celui qui sera occupé aux champs, ne devra pas même faire quelques pas en arrière pour emporter le vêtement dont il se sera débarrassé pour travailler à son aise. Le Sei-

\* Ceci aura lieu après l'enlèvement de l'Église.



gneur leur dit aussi de prier pour que leur fuite n'ait pas lieu en hiver ni un jour de sabbat ; parce qu'en hiver les chemins sont très pénibles et qu'ils ne devaient pas violer le jour du sabbat, même pour échapper, à la mort. En comparant Apocalypse XII, 13-16, avec ce que dit le Seigneur, on voit que, dans leur fuite, ils seront poursuivis par des armées figurées par un fleuve lancé par le diable, mais que Dieu leur viendra en aide par sa providence, en leur donnant des moyens pour fuir rapidement et en s'opposant à ceux qui les poursuivront. Mais, direz-vous, dans l'Apocalypse, c'est une femme qui s'enfuit. Cette femme, chers enfants, est une figure qui représente le résidu de notre chapitre. Mais où s'enfuiront-ils ? On le voit dans ces versets mêmes d'Apocalypse XII : « elle s'enfuit au désert où Dieu lui a fait préparer son lieu, où elle est nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps (ou trois ans et demi), loin de la face du serpent (Satan). Une fois arrivés là, ils seront en sûreté. Voyez aussi Ésaïe XXVI, 20 : « Va, mon peuple, entre dans tes cabinets, et ferme ta porte sur toi ; cache-toi pour un petit moment, jusqu'à ce que l'indignation soit passée. »

Les enfants s'enfuiront-ils aussi ? dira encore un autre lecteur. Oui, chers amis. Tous ceux qui auront prêté l'oreille aux paroles de Jésus que nous trouvons ici, les enfants, les pères, les mères. Remarquez que c'est précisément après avoir dit : Malheur aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront en ces jours-là, que Jésus par sympathie pour ces pauvres mères et leurs petits enfants, qu'elles

ne voudront pas laisser en proie à l'ennemi, leur dit de prier que leur fuite n'ait pas lieu en hiver ni un jour de sabbat. Votre privilège n'est-il pas grand, chers petits lecteurs croyants, d'attendre Jésus qui va venir vous prendre auprès de lui, avant ces jours de détresse, qui seront tels même pour les personnes pieuses d'alors ? Puissiez-vous en être vraiment reconnaissants. Et vous, chers lecteurs inconvertis, hâtez-vous de croire en Jésus, de peur que vous ne soyez laissés pour ces temps effrayants.

Mais pourquoi Jésus, si plein de compassion, permettra-t-il que cette angoisse et cette détresse sans pareilles atteignent ses élus ? Ah ! chers amis, le péché est une chose sérieuse sur laquelle Dieu ne peut passer. Ce peuple juif aura besoin de cette tribulation pour sentir combien a été grand son crime en rejetant Christ, quand il vint à lui en grâce pour rassembler ses enfants, comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes. Mais si nécessaire que soit pour eux ce creuset, Jésus ne les abandonnera pas ; il les encouragera par ses sympathies et par son Esprit qui leur mettra dans le cœur toutes les précieuses paroles renfermées dans l'Ancien Testament et en particulier dans les Psaumes.

Vers. 29-31. Ce passage nous parle du signe du fils de l'homme, lorsqu'il viendra sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. La première fois qu'il est venu dans ce monde, il y a paru dans l'humiliation, dans la pauvreté, et sous un extérieur humble et sans apparence ; aussi fut-il le méprisé et le rejeté des hommes, quelqu'un de qui

on cachait son visage tant il était méprisé, et de qui on ne faisait aucun cas. Il n'y avait que la foi qui vit alors, en Jésus, une gloire morale infinie ; (voyez Jean I, 14) ; mais ici il vient du ciel avec puissance et une grande gloire. Alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et elles le verront venant dans cette gloire. Et quand il sera arrivé, il rassemblera, par ses messagers, ses élus autour de lui. Cette venue sera pour la terreur et le jugement des nations, mais pour la délivrance et le salut des siens ; voyez Ésaïe LXVI, 5. Ceux aussi qui se sont enfuis au désert sortiront de leur retraite, selon qu'on le voit au Cantique de Salomon, chapitre II, 10-14, dans un emblème des plus doux : « Mon bien-aimé a pris la parole, et m'a dit : Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et l'en viens. Car voici, l'hiver est passé ; la pluie est passée, elle s'en est allée. Les fleurs paraissent en la terre, le temps des chansons est venu... Ma colombe, qui te tiens dans la fente de la roche, dans les enfoncements des lieux escarpés, fais-moi voir ton regard, fais-moi ouïr ta voix ; car ta voix est douce et ton regard est gracieux. » Quelle tendresse dans ces paroles de Jésus quand il enverra chercher vers lui ces chers Juifs pieux. Il y en aura beaucoup d'autres encore qui viendront des quatre vents et se rassembleront autour de ce fidèle Messie, dès qu'il sera arrivé à Jérusalem.

Vers. 32-51. Voici maintenant les avertissements pratiques que Jésus adresse au résidu, en vue de ces événements sérieux et qui méritaient toute leur attention. Il leur donne des signes par lesquels ils

pourront voir que cela est proche et à la porte, mais pour le jour et l'heure, personne n'en a connaissance \*. Pour ce qui est de ce monde il sera, à la venue du fils de l'homme, dans le même état d'incrédulité et de mondanité indifférente que l'était le monde qui périt par les eaux du déluge, et il périra par un jugement plus affreux que ne fut le déluge, — par les flammes de feu (2 Thessaloniens I, 7-10), — jugement qui fondra sur les incrédules quand ils s'y attendront le moins. (Voyez 1 Thessaloniens V, 1-3.) Et ce jugement sera tellement subit, que de deux hommes qui seront ensemble aux champs, l'un sera pris (atteint par le jugement), et l'autre laissé (pour être béni sur la terre); et de deux femmes qui moudront au moulin, l'une sera prise et l'autre laissée. De plus une charge d'autorité de la part du maître, tout en étant un avantage réel pour celui qui s'en acquitte dans l'attente de son maître, est une responsabilité de plus et qui amènera un terrible châ-timent sur le méchant esclave qui aura dit en son cœur : Mon maître tarde à venir, et qui au lieu de faire ce qui lui a été commandé, fait précisément le contraire.

Chers enfants, quoique ce chapitre se rapporte directement et essentiellement au résidu juif et non à la chrétienté (nous trouvons au chapitre XXV ce qui la concerne), cependant les événements renfermés ici s'adressent à toute âme inconvertie pour l'engager à se hâter d'aller à Jésus maintenant, afin de fuir la colère qui vient, car ceux qui ne seront pas allés à

\* Sauf Dieu, lui le sait, selon que le dit notre texte,

Lui pour avoir la vie (Jean V, 40) resteront dans ce monde pour ces terribles jours, quand il prendra son Église à soi.

---

### L'Etoile brillante du matin.

Il n'y a aucun de vous, j'en suis sûr, mes jeunes lecteurs, qui n'aime, par une belle soirée, contempler les étoiles qui apparaissent l'une après l'autre dans l'azur toujours plus sombre du ciel. J'espère qu'en même temps votre pensée se porte sur Celui qui les a toutes faites, comme nous lisons dans la Genèse : « Il fit aussi les étoiles. » (I, 16.) Que sont ces petits points lumineux dont l'éclat de l'un diffère de celui de l'autre? (1 Corinthiens XV, 41.) Pour la plupart, mes enfants, ce sont des soleils plus grands et plus brillants que celui qui nous éclaire, mais qui paraissent si petits à cause de leur immense distance. « Regarde donc la hauteur des étoiles et combien elles sont élevées, » disait Eliphaz à Job. (Job XXII, 12.) Mais Dieu habite encore plus haut, « au plus haut des cieux. »

Et leur nombre, le connaissez-vous, enfants? avez-vous jamais essayé de les compter? Dieu dit à Abraham : « Lève les yeux au ciel, et compte les étoiles si tu peux les compter. » (Genèse XV, 5.) Mais Abraham, ni aucun homme, ne peut les compter; à me-

sure que l'on sonde le ciel avec les télescopes, leur nombre se multiplie : c'est comme une poussière étincelante qui couvre la voûte céleste. Mais Dieu « compte le nombre des étoiles ; il les appelle toutes par leur nom. » (Psaume CXLVII, 4) ; Il les tient sous sa puissance. (Job IX, 7.) Vous avez pu remarquer que les étoiles forment des groupes, affectant certaines figures, c'est Dieu encore qui les a arrangées. (Psaume VIII, 3.) Oh ! quand nous pensons à cela, nous ne pouvons que dire avec le Psalmiste : « Notre Seigneur est grand et d'une grande puissance ; son intelligence est incompréhensible. » (Psaume CXLVII, 5.)

Mais il y a une étoile que, peut-être, vous n'avez jamais eu occasion de remarquer, parce qu'elle se lève quand vous dormez encore. C'est celle que l'on nomme l'étoile du matin à cause du moment où elle paraît dans tout son éclat. Elle précède et annonce pour ainsi dire le lever du soleil. Quand on la voit, l'aube du jour est proche, et à mesure qu'elle monte, on peut dire que le soleil va paraître, et toutes les ombres s'enfuiront.

Chers enfants, il y a quelqu'un qui se nomme lui-même « l'étoile brillante du matin. » Le connaissez-vous ? C'est Jésus. (Apocalypse XXII, 16.) Savez-vous pourquoi Il se nomme ainsi ? Le monde est plongé dans la nuit ; ceux qui ne connaissent pas Jésus, dorment sans penser au jour terrible de jugement qui va se lever sur la terre. (1 Thessaloniens V, 1-8.) Mais ceux qui connaissent Jésus comme leur précieux Sauveur ne dorment pas ; ils veillent dans la nuit, attendant Celui qu'ils aiment, et par la foi ils

le voient déjà comme l'étoile du matin levée dans leurs cœurs. (2 Pierre I, 19.) Bientôt, Jésus, l'étoile brillante du matin, paraîtra pour prendre avec Lui ceux qui l'attendent ainsi. Ce sera l'annonce du moment où le jour se lèvera pour le châtement de « tous les orgueilleux et tous les méchants, » et où se lèvera « le soleil de justice » portant la santé dans ses rayons, pour ceux qui craindront le nom de l'Éternel. (Malachie IV, 1, 2.)

Chers enfants, l'étoile du matin est-elle levée dans vos cœurs ? Attendez-vous des cieux Jésus ? (1 Thésaloniciens I, 10.) Est-ce la joie de votre cœur de penser qu'Il vient bientôt ? (Apocalypse XXII, 20.) Oh ! quel ravissement pour ceux qui l'aiment de le voir tel qu'Il est, de Lui être semblables et d'être toujours avec Lui. Puisse chacun de vous avoir part à ce bonheur.

Je suis, nous dit Jésus, la radieuse étoile  
Qui précède le jour.  
Bientôt vous me verrez ; j'apparaîtrai sans voile  
A ceux qui gardent mon amour :

Oh ! viens Seigneur Jésus ! car notre cœur soupire,  
Loin de toi dans ces lieux.  
Vers toi dans ta beauté, vers toi notre âme aspire,  
Avec toi viens nous prendre aux cieux !

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE JUILLET.

18. Un seul, ce fut Adam.
  19. Apocalypse XII, 9 ; Jean VIII, 44.
  20. Romains XVI, 20.
  21. 1 Jean III, 8, 10 ; Jean VIII, 38, 44.
- 

### Questions pour le mois d'août.

22. Au chapitre IX de Matthieu, le Seigneur ressuscite la fille d'un chef de synagogue.

Comment se nommait ce chef ?

Quels furent les témoins immédiats de cette résurrection ?

Quels autres exemples de cette puissance de Jésus sur la mort trouvons-nous dans les évangiles ?

23. Quels sont les exemples de résurrection rapportés dans l'Ancien Testament ?

En quoi l'action de ceux qui opérèrent ces résurrections diffère-t-elle de celle de Jésus ?

24. Jésus dit de la petite fille morte : « Elle dort ; » dans quelle autre occasion parle-t-il ainsi de quelqu'un qui était mort ?

La même expression se retrouve-t-elle dans les épîtres en parlant des chrétiens qui sont morts ?

---





## Le désert.

### LE TABERNACLE

(*Exode XXVII.*)

(Suite de la page 150)

SOPHIE. — Tu ne m'as pas dit, chère maman, ce que signifiait le voile qui séparait le lieu saint du lieu très saint.

LA MÈRE. — La parole de Dieu nous enseigne très positivement que c'était une figure du Seigneur Jésus comme homme sur la terre \*. Aussi est-il fait des mêmes matériaux que le pavillon.

\* Hébreux X, 20.

SOPHIE. — Mais le Seigneur Jésus cachait-il Dieu, comme le voile qui empêchait d'entrer ?

LA MÈRE. — Non ; Jésus manifestait Dieu dans sa grâce, sa vérité et son amour. Mais en même temps il cachait Dieu dans sa sainteté de jugement et sa souveraine justice, sans quoi l'homme n'aurait pu subsister devant Lui. Or il n'était pas venu pour juger le monde, mais pour le sauver \*. Toutefois aussi longtemps que Jésus était sur la terre, qu'il n'était pas mort, l'accès auprès de Dieu n'était pas ouvert. Ne te rappelles-tu pas ce qui arriva dans le temple à la mort de Jésus ?

SOPHIE. — Oui, maman ; le voile se déchira depuis le haut jusqu'en bas \*\*. Oh ! je crois comprendre. Jésus, en mourant, nous lave de nos péchés, et nous pouvons nous approcher de Dieu.

LA MÈRE. — Oui ; Dieu désormais est connu sans voile dans sa sainteté et sa justice ; Jésus, à cause du péché qu'il avait pris sur Lui, a été frappé du jugement, et le chemin vers Dieu est ouvert par Lui à tout croyant \*\*\*.

SOPHIE. — Mais il y avait aussi un rideau à la porte du lieu saint ; est-ce qu'il représentait Christ ?

LA MÈRE. — Je le pense, mon enfant. Tu verras qu'il y en avait encore un autre semblable pour entrer dans la cour ou *parvis*, qui entourait le tabernacle. Christ seul est « le chemin » \*\*\*\* vers Dieu.

SOPHIE. — Merci, maman ; j'espère avoir bien compris. Que je suis heureuse que le Seigneur Jésus

\* Jean XII, 47. \*\* Matthieu XXVII, 51. \*\*\* Lisez 2 Corinthiens V, 21 ; Galates III, 13 ; Romains V, 2. \*\*\*\* Jean XIV, 6.

ait ainsi ouvert l'accès auprès de Dieu, même à une enfant comme moi. Mais voudrais-tu me dire s'il y avait encore autre chose que Moïse dût faire pour le tabernacle ?

LA MÈRE. — Oui ; il devait encore faire un autel d'or pour être placé dans le lieu saint. Mais Dieu le lui dit plus tard. Maintenant nous allons voir ce que l'Éternel lui commanda de faire en dehors du tabernacle. Il lui dit : « Tu feras aussi un autel de bois de sittim, ayant cinq coudées de long et cinq coudées de large. L'autel sera carré, et sa hauteur sera de trois coudées \*. Tu feras ses cornes à ses quatre coins ; ...et tu le couvriras d'airain. » Tous les ustensiles pour le service de l'autel, devaient aussi être d'airain, et les barres de bois de sittim, destinées à porter l'autel au moyen d'anneaux d'airain qui y étaient attachés, étaient recouvertes du même métal.

SOPHIE. — A quoi servait cet autel ?

LA MÈRE. — A brûler les sacrifices que le peuple devait offrir à Dieu. Dieu voulait montrer que ce n'est que par un sacrifice et par l'effusion du sang \*\*, qu'un peuple pécheur peut s'approcher de Lui.

SOPHIE. — Tu m'as dit qu'il y avait autour du tabernacle une espèce de cour que l'on appelait *parvis*. Comment était-elle formée.

LA MÈRE. — Le parvis était un espace de la forme d'un carré long, de cent coudées d'un côté et cinquante de l'autre. C'était là que se trouvaient l'autel d'airain et d'autres choses dont nous parlerons en-

\* La coudée était d'environ 54 centimètres. \*\* Hébreux IX, 22.

suite. Le parvis était fermé par des rideaux de fin lin retors soutenus par des piliers qui reposaient sur des soubassements d'airain. Il y en avait vingt sur chacun des grands côtés. A l'une des extrémités il y en avait dix, et à l'autre six. La porte était de ce dernier côté, formée de quatre piliers et fermée par une tapisserie semblable à celle du tabernacle. Aux piliers étaient fixés des crochets d'argent pour suspendre les rideaux qui entouraient et fermaient ainsi le parvis.

SOPHIE. — Je vois, maman, que sauf ces crochets, tout dans le parvis était d'airain. J'aimerais bien savoir ce que représente ce métal.

LA MÈRE. — Il semble, d'après l'Écriture, que l'airain représente la justice inflexible de Dieu s'exerçant envers le péché qui rend l'homme coupable et le souille, tandis que l'or est le symbole de la justice parfaite de Dieu dans le Seigneur Jésus-Christ. Au dedans du tabernacle tout est or, en harmonie avec ce qu'est Dieu en Lui-même; au dehors tout est airain, parce que c'est là que l'homme pécheur s'approchait. Dans l'Apocalypse, où Christ est représenté comme juge, ses pieds sont semblables à de l'airain<sup>\*</sup>; c'est l'expression du jugement du mal.

SOPHIE. — Je pense bien comprendre, maman. Et le sacrifice offert sur l'autel d'airain, montrait comment la justice de Dieu à l'égard du péché pouvait être satisfaite.

LA MÈRE. — C'est très juste. Ainsi « Christ a souffert pour les péchés, le juste pour les injustes, afin

<sup>\*</sup> Apocalypse I, 15.

qu'il nous amenât à Dieu. » \* Le parvis était l'endroit où un peuple pécheur pouvait s'approcher de Dieu. On apportait là les offrandes, on y amenait les victimes qui étaient brûlées devant la porte du tabernacle. Ainsi Jésus n'a pas offert son sacrifice dans le ciel, mais sur la terre, comme il le dit : « Quand je serai élevé de la terre (sur la croix), j'attirerai tous les hommes à moi. » \*\* Quant au tabernacle lui-même, personne n'y pouvait entrer excepté les sacrificateurs.

SOPHIE. — Qu'est-ce que les sacrificateurs allaient donc faire dans le tabernacle ?

LA MÈRE. — Ils y accomplissaient divers services, comme nous le verrons. Entre autres choses, ils devaient entretenir constamment allumées les lampes dans le sanctuaire.

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, maman, pourquoi c'étaient les sacrificateurs seuls qui pouvaient entrer dans le sanctuaire ? Étaient-ils plus saints que le reste du peuple ?

LA MÈRE. — Oui ; Dieu les avait choisis pour cela. Il les avait séparés du reste du peuple et ils devaient Lui être entièrement consacrés. Ils portaient même des vêtements particuliers dont Dieu donna le modèle à Moïse. Ceux d'Aaron, qui était souverain sacrificateur, étaient faits d'or, d'azur, de pourpre, d'écarlate et de fin lin retors, le tout artistement travaillé par des hommes à qui Dieu avait donné de l'intelligence pour cela.

SOPHIE. — Chère maman, les vêtements d'Aaron

\* 1 Pierre III, 18. \*\* Jean XII, 32,

étaient exactement comme les tapis qui formaient le pavillon. Mais pourquoi y avait-il de l'or? Tu m'as dit que l'or était ce qui convenait à Dieu seul.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. L'or est un symbole qui représente la perfection de Dieu. Mais il faut te rappeler qu'Aaron, revêtu de ses vêtements de gloire et de beauté, est un type ou figure du Seigneur Jésus-Christ, qui est maintenant le grand souverain sacrificateur dans le ciel \*, où il est couronné de gloire et d'honneur \*\*.

SOPHIE. — Est-ce que Dieu a encore sur la terre des sacrificateurs tels qu'Aaron?

LA MÈRE. — Non, mon enfant. Dieu n'a plus maintenant de tabernacle terrestre; son habitation est dans le ciel \*\*\*, et personne actuellement ne peut avoir de bénédictions, si ce n'est là \*\*\*\*. Pourrais-tu me dire pourquoi?

SOPHIE. — C'est parce que Jésus y est, je pense.

LA MÈRE. — Oui, mais il y a une autre raison. Le monde, aux yeux de Dieu, est couvert d'une grande tache noire, parce que son Fils bien aimé y a été crucifié. Comme Jésus le dit : « Maintenant ils ont et vu, et haï et moi et mon Père. » \*\*\*\*\* Dieu ne peut donc pas avoir en ce moment dans le monde un sanctuaire où il habite. Sa gloire n'y est plus comme autrefois. Les hommes méchants n'ayant pas voulu de Christ ici-bas, Dieu l'a pris auprès de Lui, et

\* Hébreux IV, 14. \*\* Hébreux II, 9. \*\*\* Dieu a cependant encore actuellement une habitation sur la terre, mais dans un autre sens. Voyez Éphésiens II, 22. \*\*\*\* Éphésiens I, 3. \*\*\*\*\* Jean XV, 24.

c'est là aussi qu'il veut placer tous ceux qui croient en Jésus afin qu'ils soient avec Lui \*. Dieu ne voit maintenant rien de bon dans le monde \*\*. Au commencement tout y était très bon, mais le péché a tout souillé, et il n'y a rien sur la terre en quoi Dieu prenne plaisir, excepté dans la joie et l'amour qu'il met par le Saint-Esprit dans le cœur des pauvres pécheurs, quand ils savent que Jésus a lavé leurs péchés dans son sang.

SOPHIE. — Je vois bien, maman, qu'en effet Dieu ne peut se plaire dans un monde qui a crucifié son Fils ; mais combien nous sommes heureux qu'il veuille nous donner une place dans son beau ciel, près de Jésus qui nous a tant aimés !

Jésus ! tout dans le sanctuaire  
Retraçait ta pure beauté,  
La gloire dont ton Dieu, ton Père  
T'a revêtu, ta sainteté.

Maintenant mon regard pénètre  
Dans le ciel même, par la foi.  
O quel bonheur de te connaître,  
De te voir devant Dieu pour moi !

Bientôt sans voile, dans la gloire,  
De mes yeux je contemplerai  
Tes traits, ô toi dont la victoire  
M'a délivré ! Je te verrai !

Divin Sauveur, en cette vie,  
Dans l'attente de ce beau jour,  
Puissé-je d'une âme ravie  
Te suivre heureux de ton amour.

\* Jean XIV, 3 ; XVII, 24 ; Romains VIII, 29 ; 1 Thessaloniens IV, 17. \*\* 1 Jean V, 19.

## J'attendrai d'être devenu un homme.

Dans une visite que je faisais à une amie, je rencontrai chez elle un de ses jeunes parents. C'était un garçon d'environ quatorze ans, dont le père et la mère étaient des personnes pieuses, mais lui était encore inconverti.

Je lui parlai de la repentance envers Dieu, et de la foi en notre Seigneur Jésus-Christ. Il écouta attentivement, puis me dit qu'il lui serait très difficile de devenir chrétien.

— Pourquoi cela ? lui demandai-je.

— Parce que tous les garçons se moqueraient de moi.

— N'y a-t-il parmi vos compagnons d'école aucun qui soit chrétien ?

— Non, répondit-il, aucun d'eux ne parle de ces choses.

Après quelques moments d'entretien, il me dit enfin : « Écoutez ; je vais vous dire ce que je ferai. J'attendrai d'être un homme ; alors je m'en irai loin de tous mes compagnons, je vivrai à la campagne, je serai éloigné de toutes les tentations, et alors je deviendrai un chrétien. »

— Oh ! répondis-je, quelle lâche conduite ce serait ! Que penserait un roi de l'homme qui dirait : « Je dois être soldat ; mais j'attendrai que toute la guerre soit finie et qu'il n'y ait plus de combat ? »

Mon jeune ami me raconta ensuite que les garçons



de l'école s'étaient une fois accordés pour jouer un mauvais tour à l'un des maîtres, mais que trois d'entre eux ne s'y étaient pas joints.

— Étiez-vous l'un des trois ? lui dis-je.

— Oui, répondit-il.

— Et pourquoi n'avez-vous pas voulu vous joindre à eux ? Pensiez-vous que cela serait agréable à Dieu que vous ne le fissiez pas ?

— Oui.

-- Pourquoi vouliez-vous être agréable à Dieu ? Vous m'avez dit que vous n'êtes pas venu à Jésus et que vous n'appartenez pas à Dieu.

Il avoua encore qu'il n'était pas au Seigneur.

— Et cependant vous faisiez cela pour Lui plaire. Rappelez-vous qu'il n'y a que deux maîtres, — le Seigneur ou Satan. Si vous n'appartenez pas à l'un, vous appartenez à l'autre. Le Seigneur l'a dit : « Nul ne peut servir deux maîtres. »

Comme il restait silencieux, je lui dis encore : « Supposez que quelques soldats de l'armée d'un roi aient déserté, et soient passés dans les rangs de l'ennemi. Le roi l'apprend et en est très fâché, mais il fait proclamer qu'il pardonnera gratuitement à tout déserteur qui reviendra à lui. Supposez maintenant que quelques-uns d'entre eux ne reviennent pas, mais que, tout en restant dans les rangs de l'ennemi, ils disent : « Je sais que le roi aimerait que je fisse telle chose ou que je m'abstinsse de telle autre, » et qu'ils agissent ainsi, pensez-vous que le roi puisse être satisfait de quoi qu'ils fassent, aussi longtemps qu'ils sont avec l'ennemi ? Non, n'est-ce pas ? Il faut

d'abord qu'ils changent de drapeau. Or, ne vouliez-vous pas faire comme ces soldats ? Dieu vous offre le pardon ; il vous l'offre maintenant, pas demain. Vous pouvez être dans l'éternité avant qu'une nouvelle heure ait commencé. Dieu dit : « Voici, c'est aujourd'hui le jour du salut. » Tout ce que vous faites maintenant pour plaire à Dieu, ne sert de rien. Il ne peut accepter rien de vous aussi longtemps que vous êtes dans un état de rébellion. D'abord, soyez à Lui, et ensuite, vous pourrez le servir. »

Lorsque nous nous quittâmes, il me promit très sérieusement de penser à ce dont nous venions de parler. Le Seigneur lui-même acheva son œuvre, et quelques mois plus tard, j'appris que mon jeune ami avait ouvertement confessé Christ.

Il continua à bien aller pendant environ un an, puis sa santé commença à décliner et moins de deux ans après notre conversation, il était dans l'éternité.

Quelle aurait été sa fin, s'il avait remis à plus tard de venir à Christ comme il le pensait d'abord ? Il ne devint jamais un homme.

Chers lecteurs, plus d'un d'entre vous est peut-être dans les pensées qu'exprimait mon jeune ami au commencement de notre entretien. Vous craignez les moqueries, ou bien vous voulez attendre à plus tard, ou encore vous essayez de servir deux maîtres, faisant diverses choses que vous estimez devoir plaire à Dieu, mais négligeant en réalité le seul chemin de salut.

Oh ! souvenez-vous que si vous n'êtes pas nés de nouveau, vous ne pouvez entrer dans le royaume de

Dieu, et que celui-là seul à la vie qui est venu au Fils, qui a reçu le Seigneur comme son Sauveur et qui est à Lui.

Il n'y a que deux routes, l'une large, qui conduit à la perdition; l'autre, étroite, qui mène à la vie. Vous ne pouvez être sur les deux à la fois, sur laquelle êtes-vous?

« NUL NE PEUT SERVIR DEUX MAÎTRES. »

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XXV.

Dans les 30 premiers versets de ce chapitre nous avons le témoignage rendu à Christ par la chrétienté, et le service qu'elle accomplit pour lui; puis les résultats de ce témoignage et de ce service pour les témoins et pour les serviteurs. Dans les 16 derniers versets se trouve dépeint le jugement des vivants\*.

Versets 1-13. Ces dix vierges figurent la chrétienté dans son aspect général extérieur de témoignage pour Christ; elle est sortie à la rencontre de l'époux, pour faire briller la lumière du Saint-Esprit au milieu

\* Ce n'est pas ici le jugement qui aura lieu par l'arrivée du fils de l'homme sur les nuées (Matthieu XXIV, 30), mais c'est celui qu'il exercera quand il sera assis sur le trône de sa gloire. (Matthieu XIX, 28.)

de la nuit de ce monde, pour éclairer la venue de Jésus. Une partie de ceux qui sont ainsi sortis à sa rencontre n'a que l'apparence extérieure, les autres possèdent la réalité intérieure. De la prudence des uns et de la folie des autres, dès le début même de leur carrière, dépend leur avenir.

Comme l'époux tarde, elles s'assoupissent toutes et s'endorment. Quelle chose sérieuse pour toutes ces vierges de s'endormir ainsi au lieu de faire briller la lumière du Saint-Esprit ; d'oublier ainsi le but pour lequel elles sont là ! Mais c'est surtout pour les folles que ce sommeil est fatal ; quel triste repos que celui-là ! S'endormir dans une position où l'on devrait être en détresse jusqu'à ce que l'on possède la réalité de ce dont on n'a que l'apparence.

Mais le sommeil des unes et des autres est interrompu par un cri qui se fait entendre au milieu de la nuit : « Voici l'époux ; sortez à sa rencontre. » Il faut *sortir* de nouveau. Alors toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Ici apparaît une chose bien sérieuse ; c'est le dénûment dans lequel leur profession extérieure laisse les vierges folles quand l'arrivée de l'époux est annoncée, puis la détresse qui en est la conséquence. Elles s'adressent aux prudentes en leur disant : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » Hélas ! les croyants ne peuvent donner le Saint-Esprit ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'indiquer quel est celui qui le donne. Et le moment solennel de faire briller la lumière pour éclairer la venue de Jésus n'est pas le moment de se procurer le Saint-Esprit. Il est des-

cendu le jour de la Pentecôte ; et pour ceux qui l'ont laissé de côté et ont voulu fournir sans lui une prétendue carrière de témoignage, il est un moment où ils s'efforcent en vain de l'obtenir. Tandis qu'ils cherchent à se le procurer, le temps où l'on peut l'employer passe sans retour, de sorte que la récompense échappe. On est exclu de la présence de l'époux : « et la porte fut fermée. » Il est alors tout à fait inutile de demander une part dans la joie qui résulte d'un témoignage rendu par la puissance du Saint-Esprit. « Je ne vous connais pas, » telle est la réponse de l'époux à l'appel des vierges folles : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous ! » Que le Seigneur fasse la grâce aux chrétiens professants de prêter l'oreille à l'avertissement renfermé dans cette portion de l'Écriture.

Mais c'est surtout à vous, chers enfants, à qui ces études sont destinées, que nous désirons adresser aujourd'hui cet avertissement. Vous pouvez assister aux réunions des chrétiens et vous conduire assez bien ; vous pouvez dans ce sens être sortis pour aller à la rencontre de l'époux, avec une belle lampe, — la profession extérieure ; — vous pouvez extérieurement ressembler aux vrais croyants avec lesquels vous vous trouvez, mais si vous ne vous êtes pas rencontrés avec Dieu à l'égard de vos péchés, si, ayant entendu la parole de la vérité, vous n'avez pas cru, pour être scellés du Saint-Esprit de la promesse (Éphésiens I, 13), votre piété n'est qu'une vaine forme qui, lorsqu'elle sera mise à l'épreuve, vous laissera dans la situation des vierges folles.

Oh ! puissiez-vous répondre à temps à l'appel de Celui qui a bien voulu offrir avec tant d'amour l'eau vive (le Saint-Esprit figuré dans notre chapitre par l'huile) à une pauvre femme Samaritaine. (Jean IV, 10.) C'est à Christ qu'il faut venir, c'est en Lui qu'il faut croire pour recevoir le Saint-Esprit. (Galat. III, 26 ; IV, 4-6.) Les vierges, en demandant l'huile à leurs compagnes, font preuve de l'ignorance qui résulte de ce qu'on a attendu jusqu'à la fin d'une carrière, pour rechercher ce qu'on aurait dû prendre en la commençant (versets 3, 4), ce par quoi seul le témoignage réel aurait pu être rendu ; — car sans la puissance du Saint-Esprit, il est impossible de faire briller sa lampe.

Vers. 14-30. Ces versets présentent le service pour Christ accompli dans la chrétienté. On voit que c'est Lui qui appelle ses propres esclaves \* et qui leur remet ses biens ; et il donne à chacun selon sa capacité. Les uns font valoir fidèlement ce qui leur a été remis, et en conséquence entrent dans la joie de leur Seigneur, et reçoivent leur récompense selon la libéralité du Maître. Mais il y en a un qui cache son don dans la terre ; il en résulte qu'il est privé de la joie de son Seigneur et atteint par un terrible jugement. Pour servir fidèlement le Seigneur, il faut connaître son cœur afin de pouvoir se confier en Lui ; or c'est justement ce qui manquait à l'esclave inutile. Ce n'est pas qu'il crût ne pas connaître son maître,

\* Ces esclaves figurent tous les serviteurs du Seigneur dans la chrétienté et même, dans un sens, toute la chrétienté elle-même.

au contraire il lui dit : « Seigneur, je te connaissais, et je savais que tu es un homme dur, » mais de fait, malgré sa prétention à cette connaissance, il ne la possédait pas. Comment donc aurait-il pu par amour servir celui qu'il considérait, selon son propre aveu, comme un homme dur ? Puissiez-vous, chers lecteurs, être trouvés du nombre de ceux qui entendront ces douces paroles du Maître : « Cela va bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur. »

Versets 31-46. Nous avons ici le jugement des vivants. Le Fils de l'homme, assis sur le trône de sa gloire, a toutes les nations assemblées devant Lui ; — ces nations qui ont été en rapport avec les fidèles des derniers jours (le résidu). Il sépare ceux qui ont eu soin de ces fidèles, — qu'il appelle ses frères (voyez Hébreux II, 11), — de ceux qui n'en ont pas eu soin. Il comble d'approbation et de bénédictions ceux qui les ont reçus, mais ceux qui ne les ont pas accueillis avec amour, il les frappe d'une malédiction et d'un jugement dont la seule mention fait frémir d'horreur.

Ce passage est un des plus sérieux de la Bible. Il est rempli d'avertissements, mais aussi, Dieu soit béni, de précieuses consolations et de grands encouragements. En effet, quoi de plus beau que ces paroles du grand Roi assis sur le trône de sa gloire : « *J'ai eu faim... j'ai eu soif (etc.), et vous m'avez donné à manger... vous m'avez donné à boire,* » adressées à ceux qui ont soigné des pauvres, dé-

nués, malades, prisonniers, qui — ainsi que nous le lisons au Psaume CXXIII, 3, 4 — n'étaient que les objets du mépris et de la haine d'un monde orgueilleux et vivant dans ses aises ! Puis comme tout dans les vers. 31-40 parle du cœur de Jésus et du cœur de son Père. Une autre chose, c'est qu'ici comme ailleurs, — voyez, pour Paul, 1 Corinthiens IV, 9-13 ; 2 Corinthiens XI, 27, — les saints de Dieu ne brillent pas dans ce monde, n'y sont pas dans l'abondance et dans les aises. Bien au contraire, c'est maintenant pour eux le temps de la souffrance, mais « si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui » (2 Timothée II, 12) ; « les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée. » (Romains VIII, 18.) On voit aussi que ce n'est pas pour avoir fait positivement le mal que le jugement atteint ceux qui sont à la gauche du roi, mais que c'est pour n'avoir pas fait le bien ; et que ce n'est pas pour s'être abstenu du mal ou du péché, mais pour avoir fait le bien, que ceux qui sont à sa droite sont si richement bénis.

Enfin ce chapitre ne nous parle pas de ce qui communique à l'âme la vie pour produire des fruits, ni comment elle est communiquée, mais la conduite de chacun fournit les preuves de l'existence ou de la non existence des fruits de cette vie de Dieu, et les conséquences qui en résultent pour les uns et pour les autres.

Chers lecteurs, que Dieu nous rende sérieux et nous accorde la grâce de porter beaucoup de fruits,



afin que le Père de notre Seigneur Jésus soit glorifié. (Jean XV, 8.) Ne vous contentez jamais des apparences ; il faut de la réalité pour Dieu. (Psaume LI, 6.) Dieu veuille que, par la puissance du Saint-Esprit, vous soyez de vrais témoins et de vrais serviteurs du Seigneur.

---

### La dernière hymne.

La petite Pauline s'intéressait beaucoup à ce qu'elle entendait à l'école du dimanche. Une après-midi, elle resta en arrière des autres pour dire au maître qui les instruisait, qu'elle partirait pour S. le mercredi suivant avec sa grand'maman et sa petite cousine. C'est un voyage qui se fait par mer. Le maître lui parla de l'incertitude de la vie, et lui dit : « Peut-être n'atteindrez-vous jamais S., mon enfant ; vous pouvez mourir avant d'y arriver. Mais êtes-vous bien sûre d'aller au ciel, si le vaisseau faisait naufrage et que vous fussiez engloutie dans la mer ? »

— Oh ! oui, répliqua l'enfant.

Là-dessus, il lui donna un petit livre et Pauline, toute contente, promit d'apprendre quelques hymnes pour les dire à son retour.

Arrivée à la maison, elle raconta à sa maman tout ce qui avait été dit, et ajouta : « Je suis bien sûre,

maman, que le maître m'aime ; mais Jésus m'aime beaucoup plus, et je n'aurais pas du tout peur de mourir, car j'aimerais bien aller près de Lui. »

« Comment Pauline, » lui dit sa mère, « tu voudrais mourir et nous quitter ? Ne sais-tu pas le chagrin que nous en aurions, ton papa et moi ? »

« Oh maman ! » répliqua l'enfant, « je vous aime, beaucoup, beaucoup ; mais j'aime encore plus Jésus. »

Le petit livre d'hymnes la quittait rarement, et pendant les quelques jours qui précédèrent son départ, on l'entendit souvent chanter et parler de Jésus.

Au jour fixé, les voyageurs partirent. Vers minuit, on entendit la petite voix de Pauline chantant une de ses hymnes favorites. Sa grand'maman lui dit qu'il fallait dormir, qu'il était trop tard pour chanter, mais l'enfant répondit : « Grand'maman, ne chanterai-je pas les louanges de Dieu ? »

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées qu'un grain violent et soudain assaillit le navire qui étant trop peu lesté, fut jeté sur le flanc, et sombra bientôt. Quatre personnes seules furent sauvées, parmi lesquelles un ami du père de Pauline. La dernière chose qu'il dit se rappeler c'était la voix de Pauline s'élevant au-dessus du bruit des eaux et chantant :

« Une belle patrie  
Dans les hauts cieux. »

Ce passager s'était accroché à quelque planche ou caisse emportée de dessus le pont et après plusieurs heures de cruelle attente, avait été recueilli par un bateau à vapeur.

Chers petits, avez-vous mis aussi votre confiance dans le Sauveur? Êtes-vous prêts, si vous étiez appelés à mourir? Pourriez-vous dire : « Je me réjouis d'aller près de Jésus? Le moment peut être très proche. Oh ! venez à Jésus sans tarder.



## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS D'AOUT.

22. Jaïrus. (Marc V, 22 ; Luc VIII, 41.) Pierre, Jacques et Jean, ainsi que le père et la mère de l'enfant, furent les témoins immédiats de sa résurrection. (Marc V, 37-40.)

La résurrection du fils de la veuve de Naïn (Luc VII, 11-16), et celle de Lazare. (Jean XI, 38-44.)

23. Élie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta (1 Rois XVII, 17-24), et Élisée, celui de la Sunamite. (2 Rois IV, 32-37.)

Élie et Élisée prient d'abord l'Éternel, puis s'étendent sur l'enfant.

Jésus opère la résurrection par sa parole.

24. Le Seigneur dit de la petite fille qu'elle n'est pas morte, mais qu'elle dort. (Marc V, 39.) De même pour Lazare : « Lazare notre ami est endormi. » (Jean XI, 11).

Étienne « s'endormit » (Actes VII, 60) ; quelques chrétiens de Thessalonique s'étaient « endormis. » (1 Thessaloniens IV, 13-15.)

---

### Questions pour le mois de septembre.

La plupart de nos jeunes correspondants ont répondu à la première question de juillet qu'il y avait eu six hommes du chapitre V de la Genèse, qui moururent avant l'enlèvement d'Hénoch. Ils ont compté ceux qui naquirent avant lui. Pour répondre il fallait chercher premièrement l'année de l'enlèvement d'Hénoch et l'année de la mort des patriarches depuis Adam. C'est un petit calcul que nous laissons à faire à nos jeunes lecteurs. Ils trouveront pour la naissance d'Hénoch l'an 622 et par conséquent pour son enlèvement 987. Adam mourut l'an 930, Seth l'an 1042, Énos en 1140 et ainsi de suite.

Nous leur proposerons pour ce mois-ci deux questions qu'ils pourront résoudre de la même manière.

25. Chercher d'après le chapitre V de la Genèse, en quelle année depuis la création d'Adam eut lieu le déluge. (Nos jeunes correspondants sont invités à indiquer le calcul dans leur réponse.)

26. Quel est celui des hommes mentionnés dans ce chapitre, qui mourut l'année même du déluge ?

---



### L'esclave affranchie.

En passant sur une place où l'on vendait des esclaves, un étranger fut frappé des larmes de désespoir que versait une jeune fille qui allait justement être mise à l'enchère. Les autres esclaves semblaient indifférents à leur sort, tandis que chaque coup du marteau du vendeur la faisait tressaillir. L'étranger, bon et humain, s'arrêta afin de demander pourquoi elle seule pleurait. On lui dit que les autres étaient habitués à de tels changements et avaient l'espoir de tomber entre les mains de meilleurs maîtres,

mais que, pour elle, élevée avec beaucoup de soin par un très bon maître, elle était saisie de terreur en pensant en quelles mains elle pouvait tomber.

L'étranger s'informa du prix auquel on voulait la vendre. C'était une forte somme ; toutefois il la paya et aussitôt fit dresser l'acte d'affranchissement de celle qu'il avait achetée. Les larmes de la jeune fille recommencèrent à couler sur le papier qu'elle tenait entre ses mains et qui constatait sa liberté. Elle le regardait avec une sorte de terreur. Elle était née esclave et ne savait pas ce que signifiait être libre.

Quand l'étranger se fut éloigné, elle commença à entrevoir ce que c'était que la liberté et son premier cri fut : « Je veux le suivre, je veux le suivre ! Je le servirai tous les jours de ma vie. » Et comme on s'efforçait de la dissuader, elle ne sut que répéter : « Il m'a racheté ; c'est lui qui m'a racheté. »

Mes chers enfants, Jésus nous a rachetés à un prix immense. La rançon qu'il a payée, la seule valable, c'est son propre sang versé sur la croix. En nous rachetant ainsi, il nous affranchit de l'affreux esclavage de Satan et du péché. Il nous met en liberté. Pourquoi ? Pour servir Dieu. Que le cri de votre cœur soit donc aussi : « Je veux le suivre, je veux le servir tous les jours de ma vie. » C'est là le bonheur. Et quand on verra de quelle manière vous suivez Jésus, la joie rayonnant sur votre figure, l'amour et la grâce dans votre conduite, la liberté avec laquelle vous servez le Seigneur dans tous les détails de votre vie, si on vous en demande la raison, votre cœur

répondra : « Il m'a racheté. » « C'est le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. »

« Vous avez été rachetés par le sang précieux de Christ. » (1 Pierre I, 18, 19.)

« Christ nous a placés dans la liberté en nous affranchissant. » (Galates V, 1.)

« Quiconque pratique le péché est esclave du péché. Si le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. » (Jean VIII, 34-36.)

« Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice. Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, et vos membres à Dieu comme instruments de justice. » (Romains VI, 18, 13, 14.)

« L'amour de Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (2 Corinthiens V, 14, 15.)

Oh ! que nous puissions tous dire : « Pour moi vivre, c'est Christ. »

---

## Le désert.

### LA SACRIFICATURE

(Exode XXVIII.)

SOPHIE. — Maman, tu avais commencé à me parler des sacrificateurs, et tu m'avais dit que Dieu

commanda à Moïse de faire pour Aaron, le grand sacrificateur, des vêtements de gloire et de beauté. Voudrais-tu me dire comment ils étaient ?

LA MÈRE. — Oui ; mais il faut te rappeler que bien qu'Aaron fût un homme pécheur (Hébreux V, 1, 2), il était le type du Seigneur Jésus, notre grand souverain sacrificateur dans le ciel. (Hébreux IV, 14.) Tu comprendras mieux ainsi la signification de ces magnifiques vêtements dont Dieu voulait qu'Aaron fût couvert, quand il entrait en sa présence pour faire son service.

SOPHIE. — J'aime, chère maman, que tu me montres Jésus dans toutes ces choses.

LA MÈRE. — La première pièce des vêtements d'Aaron était un *éphod*. On appelait ainsi une sorte de mantelet qui se portait par-dessus les autres vêtements. L'éphod était d'or, d'azur, de pourpre, d'écarlate et de fin lin, artistement travaillés. Une ceinture tirée de l'éphod et du même travail, s'attachait autour des reins. Or la ceinture, dans l'Écriture, est le signe du service ; les serviteurs, pour agir librement, attachaient leurs vêtements autour d'eux avec une ceinture.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que Jésus, pour laver les pieds de ses disciples, se ceignit d'un linge. (Jean XIII, 4.)

LA MÈRE. — Oui ; le Fils de Dieu, ici-bas a voulu servir. Sur les parties de l'éphod qui passaient par-dessus les épaules étaient fixées deux pierres précieuses, sur lesquelles étaient gravés les noms des douze tribus d'Israël : six sur une épaule, et six sur une autre.



SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Afin qu'Aaron, en se présentant devant l'Éternel dans le sanctuaire, y apportât aussi le souvenir ou mémorial des enfants d'Israël. Ils avaient ainsi l'assurance que Dieu ne les oubliait pas. Mais Aaron portait sur sa poitrine un autre ornement encore plus remarquable. C'était le *pectoral*. Il était formé d'une pièce d'étoffe carrée double de même travail que l'éphod. Douze pierres précieuses différentes, enchâssées dans de l'or, y étaient fixées sur quatre rangées. Que penses-tu qu'il y eût sur ces pierres ?

SOPHIE. — Probablement les douze noms des tribus d'Israël.

LA MÈRE. — Tu as bien dit : le souverain sacrificateur en entrant devant Dieu portait leurs noms sur ses épaules et sur son cœur.

SOPHIE. — Est-ce qu'en cela le souverain sacrificateur était semblable à Jésus ? Jésus porte-t-il ainsi sur son cœur les noms de tous ceux qu'il aime ?

LA MÈRE. — Assurément, mon enfant, et rien n'est plus doux pour le cœur de ceux qui lui appartiennent. Les pierres précieuses sur les épaules du souverain sacrificateur et le pectoral sur sa poitrine étaient une magnifique image du prix que le Seigneur attache aux siens, et de la manière dont il soutient son peuple par sa puissance et l'aime pour toujours. Il connaît les siens par leurs noms ; ces noms sont écrits dans les cieux, et il paraît maintenant pour nous devant Dieu. (Jean X, 3 ; Luc X, 20 ; Hébreux IX, 24.) Il est toujours vivant pour intercéd-

der pour nous et peut ainsi nous garder jusqu'à la fin. (Hébreux VII, 25.) Le pectoral, la ceinture de l'éphod et les pierres précieuses sur les épaules étaient fortement unies ensemble par des anneaux et des chaînettes d'or et par un ruban d'azur, afin de former un tout inséparable. Ainsi, mon enfant, un lien céleste et divin unit étroitement le service de Christ pour les siens, *sa puissance et son amour*.

SOPHIE. — Quel bonheur pour nous, chère maman, d'avoir un tel Sauveur.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, nous ne saurions trop l'apprécier. Mais ce n'est pas tout ce qu'il y avait dans le pectoral. Moïse, selon l'ordre de l'Éternel, y plaça les Urim et Thummim.

SOPHIE. — Qu'est-ce que c'était, maman ?

LA MÈRE. — La Bible ne nous le dit pas, mais nous savons que c'était par là que Dieu faisait connaître sa pensée au souverain sacrificateur \* pour qu'il la communiquât aux enfants d'Israël. Le mot Urim signifie *lumières* et Thummim *perfections*. Ainsi le peuple avait le moyen d'être guidé d'une manière parfaite dans un chemin plein de la lumière divine.

SOPHIE. — Les Israélites étaient bienheureux d'être ainsi conduits.

LA MÈRE. — Nous le sommes plus encore, mon enfant. Le Saint-Esprit que Jésus a envoyé conduit le chrétien dans toute la vérité (Jean XVI, 13), et il est dit du croyant qu'il est lumière et qu'il doit marcher comme enfant de lumière. (Éphésiens V, 8.)

\* Voyez Nombres XXVII, 21 ; 1 Samuel XXVIII, 6 ; Néhémie VII, 65.

SOPHIE. — Quels étaient les autres vêtements d'Aaron ?

LA MÈRE. — Il devait porter une robe tout entière de couleur d'azur.

SOPHIE. — Je comprends pourquoi, maman. Le Seigneur Jésus était du ciel, tout céleste. Oh ! que cela est beau !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais à la robe il y avait quelque chose de plus. Le bord était garni de grenades entremêlées de clochettes. Les grenades étaient de couleur bleue, pourpre et écarlate ; les clochettes étaient d'or. Aaron revêtait cette robe pour faire le service dans le sanctuaire, et quand il entra et sortait, on entendait le son des clochettes.

SOPHIE. — Voudrais-tu, chère maman, m'expliquer ce que signifiaient ces grenades et ces clochettes d'or ?

LA MÈRE. — Le son des clochettes dans le sanctuaire, montrait au peuple que le sacrificateur était vivant devant Dieu ; de même, quand Jésus fut monté au ciel, il envoya son Saint-Esprit comme témoignage aux siens que son œuvre de rédemption était agréée et qu'il était vivant devant Dieu pour eux. (Voyez Actes II, 1-4 ; Jean XVI, 7.) Et quant aux grenades, tu sais que ce sont des fruits, et dans les saints qui avaient reçu le Saint-Esprit, se montraient aussi les fruits de douceur, de renoncement, de bienfaisance et d'amour. (Actes II, 42-47.)

SOPHIE. — Je comprends cela, maman ; mais à présent, n'entend-on plus ce bruit qui rend témoignage que Jésus est dans le ciel ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, on l'entend encore. Le Saint-Esprit est toujours là pour convertir les âmes, pour rendre témoignage à ceux qui croient qu'ils sont enfants de Dieu, et pour leur faire porter du fruit de sainteté; il est là pour rassembler les croyants, si faibles qu'ils soient, afin d'être devant le monde les témoins que Jésus est vivant dans le ciel.

SOPHIE. — Ainsi, maman, quoique je ne sois qu'une enfant, si je crois au Seigneur Jésus, et que je l'aime et le serve, c'est comme si les clochettes d'or se faisaient entendre.

LA MÈRE. — Oui, chère enfant. C'est l'œuvre du Saint-Esprit. Et plus tu te laisseras conduire par lui, plus tu seras un fidèle témoin que Jésus vit dans le ciel.

SOPHIE. — Je le désire beaucoup, chère maman, mais je me trouve bien faible et bien peu capable de servir Dieu.

LA MÈRE. — Il le sait, Sophie; rien de ce que nous pouvons faire pour Dieu ou lui offrir n'est digne de Lui. Mais écoute une autre chose. Aaron devait porter sur sa tête une tiare, sorte de haute coiffure faite de fin lin. Sur le devant de la tiare, sur le front d'Aaron, il y avait une lame d'or pur attachée avec un cordon d'azur et sur laquelle étaient écrits ces mots : « La sainteté à l'Éternel. » Le peuple d'Israël apportait des offrandes à l'Éternel et Aaron était celui qui les présentait. Mais ces offrandes comme les nôtres étaient entachées de souillure. Voilà pourquoi Aaron portait devant Dieu cette lame d'or qui faisait pour ainsi dire disparaître ce que les offran-

des avaient d'indigne et les rendait agréables à l'Éternel. Mon enfant comprend-elle comment cela s'applique au Seigneur Jésus ?

SOPHIE. — Je crois le voir, chère maman. Le Seigneur Jésus, qui est parfaitement saint, veut bien présenter Lui-même à Dieu ce que nous faisons pour Lui ; il rend ainsi nos offrandes agréables à Dieu qui les accepte à cause de Lui. Oh ! que Jésus est précieux !

LA MÈRE. — Oui, chère Sophie ; voilà pourquoi il est dit : « Offrons donc par lui, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom. » (Hébreux XIII, 15.) Sur son corps Aaron devait porter une tunique brodée tissée de fin lin, figure de la pureté personnelle du Seigneur, ornée de toute la beauté de sa grâce.

SOPHIE. — Et les fils d'Aaron avaient-ils aussi des vêtements précieux ?

LA MÈRE. — Non. Ils avaient pour vêtement et pour parure des tuniques, une ceinture et des bonnets, et au-dessous un vêtement de lin.

SOPHIE. — Que représentaient-ils ?

LA MÈRE. — Le Seigneur Jésus est le grand souverain sacrificateur dont Aaron était le type. Mais la parole de Dieu nous dit que les chrétiens sont aussi des sacrificateurs (Apocalypse I, 6 ; 1 Pierre II, 9), une sainte sacrificature pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ. (1 Pierre II, 5.) C'est d'eux que les fils d'Aaron étaient la figure \*.

\* La ceinture est le signe du service ; le vêtement de lin, Christ dont le chrétien est revêtu. (Galates III, 27.)

SOPHIE. — Que je suis heureuse, maman, de savoir que bien qu'une enfant, je puis servir Dieu et lui être agréable par Jésus.

LA MÈRE. — Puisses-tu, chère Sophie, goûter toujours plus ce bonheur. L'apôtre Paul nous dit : « Je vous exhorte donc par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent. » (Romains XII, 1.)



## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XXVI.

Versets 1 et 2. Après les avoir entretenus de toutes ces choses sérieuses et bénies, Jésus parle de nouveau de sa mort à ses disciples. La croix était maintenant tout près de lui. Il savait que le fils de l'homme était livré pour être crucifié, avant même que les hommes eussent pris conseil ensemble pour se saisir de lui.

Vers. 2-5. Les chefs du peuple s'assemblent dans le palais \* du souverain sacrificateur et tiennent conseil pour se saisir de Jésus par ruse, et le faire

\* Le souverain sacrificateur a un palais, mais « le fils de l'homme n'a pas un lieu où reposer sa tête. » (Chapitre VIII, 20.) Quel contraste !

mourir ; mais ils veulent attendre après la fête, de peur que le souvenir de tout le bien qu'il avait fait au peuple, qui serait alors à la fête, ne portât les foules à prendre la cause de leur victime. Ils n'avaient pas à le craindre : nous verrons hélas ! ce qu'est le cœur de l'homme et combien peu il est capable d'apprécier le don que Dieu, dans sa grâce accompagnée de la vérité, avait fait en envoyant son Fils. Le peuple était loin de vouloir soutenir Jésus.

Vers. 6-13. Tandis que les principaux se préparaient à se débarrasser de Jésus, ces versets nous montrent une femme qui l'apprécie plus que ce qui est de grand prix dans ce monde. Elle seule, guidée par l'amour, discerne quelle était alors la position du Seigneur ; elle seule comprend Jésus, et Jésus seul la comprend. Les disciples eux-mêmes s'indignent de ce témoignage d'affection, et disent : « A quoi bon cette perte ? » Mais Jésus en la défendant fait comprendre à ses disciples qu'elle était vraiment en communion avec Lui. L'acte qui le démontrait devait être associé avec la prédication de l'Évangile, en mémoire d'elle, partout où il serait annoncé. Les disciples font du dévouement pour les pauvres, la première chose ; ils ne voient pas que celui qui ne pense pas aux pauvres pour l'amour de Jésus, les oublie vite ; tandis que celui dans le cœur duquel Jésus a la première place ne les oubliera certainement pas.

Vers. 14-16. Pendant que l'amour pour Jésus pousse cette femme à sacrifier à Celui qui est l'objet de son cœur, ce qu'elle a de plus précieux, Judas

vend son maître pour avoir de l'argent qui était aussi l'objet de son cœur. Il en est toujours ainsi : « Là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. »

Vers. 17-30. Dieu, par le moyen de cette femme, avait donné au Sauveur une bien précieuse consolation, mais à la table où il s'assied avec les siens, il a un grand sujet de tristesse : devant lui se trouve un de ses disciples qui trempe avec lui au plat et qui va le livrer. Cette vue affecte beaucoup le Seigneur, et il en parle d'abord à ses disciples, en disant : « En vérité, je vous dis que l'un de vous me livrera. » Il doit donc prononcer « malheur à cet homme-là, » tandis qu'à l'autre table il avait annoncé à la femme une bénédiction immuable.

Mais dans ce repas il y avait aussi la communion avec sa mort prochaine, qui devait avoir lieu pour la bénédiction de plusieurs. Comme ils mangeaient, il entretenait ses disciples ; il leur parle de son corps rompu et de son sang répandu pour la rémission des péchés de plusieurs. Ce festin était, par anticipation, comme un spécimen de celui qu'il prendrait avec les siens pendant son règne millénial\*. Si la trahison de Judas attire sur lui la malédiction, les résultats de la mort de Christ produisent la louange : ils chantèrent un hymne avant de sortir pour aller à la montagne des Oliviers.

Vers. 31-35. Ici Jésus annonce la complète incapacité où se trouve l'homme, même converti et

\* Comparez avec Luc XXII, 14-20. Ici le repas est présenté en parfait accord avec le caractère et le but de notre évangile.



bien intentionné, de tenir ferme par sa propre force quand Dieu laisse agir l'ennemi. Il est frappant de voir comment la confiance en soi empêche toute confiance en la parole du Seigneur, même là où l'attachement au maître est réel. Pierre, quand Jésus lui dit : « *En vérité, je te dis, cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois,* » répond : « *Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point.* »

Vers. 36-46. Le moment solennel est venu ; la croix avec ses souffrances est devant l'âme de Jésus, et il se rend à Gethsémané avec ses disciples. Arrivés là, il leur dit de s'asseoir tandis qu'il irait un peu plus loin pour prier ; puis il prend avec Lui les trois qui étaient le plus dans son intimité, et il commença à être attristé et fort angoissé. Il exprime à ceux qui l'avaient accompagné combien grande était sa tristesse, et leur demande de veiller avec lui. Jusqu'ici Jésus avait montré sa sympathie pour tous les misérables qu'il avait trouvés sur son chemin de dévouement, mais maintenant il cherche pour lui-même auprès de ses plus intimes amis des cœurs qui sympathisent avec lui, — oui, il cherche quelqu'un qui ait compassion de lui dans sa profonde angoisse. Mais pourquoi, chers enfants, cherche-t-il ces sympathies ? Ah ! le moment était arrivé où il allait être une victime de propitiation pour nos péchés, où il devait être fait péché pour nous (2 Corinthiens V, 21) ; où il devait subir le jugement de Dieu, comme notre substitut, et cette heure était si terrible qu'il en était attristé jusqu'à la mort. Ce

n'était pas peu de chose pour lui qui haïssait parfaitement le mal, de recevoir, de la part du Dieu juste et saint, le salaire dû au péché, comme si c'eût été Lui qui avait mérité ce jugement. C'était la grandeur de l'amour de Dieu de l'avoir envoyé pour cette heure, et c'était aussi dans son grand amour pour Dieu son Père et pour nous qu'il se livrait ; mais sa perfection se montre même en ce qu'il redoute d'avoir sur lui nos péchés, car il savait que la face de Dieu lui serait voilée, et que la sainteté divine exigeait que pas un regard bienveillant ne vint éclairer la nuit affreuse dans laquelle il allait offrir son âme en oblation pour le péché. Aussi tombant sur sa face, il pria, disant : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois non pas comme je veux, mais comme tu veux. » Comme on le voit dans le Psaume XL et en Hébreux X, il était venu pour faire la volonté de Dieu, et quoi que cette volonté pût lui coûter, il s'y soumet. C'est ainsi qu'il est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Philippiens II, 8) ; et que, bien qu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. (Hébreux V, 8.)

Après sa prière, il revient auprès des trois disciples, qu'il trouve endormis ; et il dit à Pierre : Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? Cela dévoilait l'état de leurs âmes ; aussi, puisqu'ils n'avaient pu veiller avec lui \*, Jésus les exhorte à veiller et à prier pour eux-mêmes, car la tentation était

\* On a dit à tort que les disciples n'auraient pu veiller avec Jésus, parce que Jésus devait souffrir là seul comme

proche. Le Seigneur était l'homme parfait, et son cœur aurait aimé rencontrer un homme qui le comprit ; mais il n'y en avait point, et il retourna, pour le prier de nouveau, vers Celui qui le comprenait. Après cette seconde prière, il revient et retrouve les disciples endormis ; il les laisse encore et retourne prier son Père pour la troisième fois. Alors revenant auprès de ses disciples, il leur dit que maintenant ils n'ont plus à veiller avec lui, qu'à son égard ils peuvent dormir et se reposer : le combat dans lequel ils l'avaient laissé seul était fini. Mais pour leur compte, ils avaient à se lever, car s'ils avaient dormi jusqu'alors, le diable et les hommes avaient travaillé.

notre remplaçant. Mais les souffrances de Gethsémané n'étaient pas des souffrances expiatoires, c'était une anticipation du moment où l'expiation se ferait — une anticipation de la coupe bue par le Sauveur au Calvaire, où il fut abandonné de Dieu. Non-seulement les disciples auraient pu (s'ils eussent été en état de le faire) souffrir là avec lui, mais une âme renouvelée qui est encore sous la loi, peut passer dans des souffrances ayant le même caractère que celles que Jésus endura à Gethsémané. Elle peut avoir devant elle la colère divine, et l'anticiper pour ainsi dire, et, jusqu'à ce qu'elle ait compris que cette juste colère a eu son cours sur le Calvaire, être dans une angoisse qui n'est comprise que par le Seigneur et par ceux qui l'ont éprouvée eux-mêmes. Mais jamais cette âme ne connaîtra les souffrances de la colère infligée positivement, parce que Jésus l'a subie à sa place. Ceux qui auront méprisé jusqu'à la fin Jésus et l'amour qui l'a conduit à prendre la coupe du juste jugement de Dieu, et à la boire, ceux-là connaîtront, dans l'étang ardent de feu et de soufre, ce qu'est cette coupe de la colère. Oh ! que pas un de nos lecteurs ne soit assez insensé pour mépriser un tel Sauveur !

Vers. 47-56. En effet Judas et une grande foule arrivent devant eux qui probablement secouaient encore leur sommeil. Jésus est prêt ; il n'est pas surpris, et il agit ici comme partout, selon la perfection qui le caractérise. Il s'adresse à chacun avec convenance, à Judas qui le trahissait, au disciple qui veut le défendre, — quand Il lui a dit de se reposer à cet égard, — et aux foules qui le traitaient comme un malfaiteur, alors qu'il avait agi et enseigné ouvertement. Les disciples sont surpris et leur seule ressource est de le laisser et de s'enfuir. Quand on n'a pas veillé avec lui ni veillé et prié pour soi, comment rester debout à l'heure de la tentation ? Impossible, car alors elle est nécessaire pour l'instruction de l'âme qui se trouve dans cet état.

Vers. 57-68. Ceux qui ont pris Jésus l'amènent aux chefs du peuple qui, pour cette occasion, se sont assemblés en conseil. Ils cherchent à couvrir leur méchanceté et à donner à leur forfait un semblant de justice et de légalité. La perfidie de ceux devant qui il comparaisait, était aggravée d'une manière terrible à cause de la position qu'ils occupaient vis-à-vis de Dieu ; mais Jésus montre encore là toute sa perfection : il se tait où il faut se taire et parle où il faut parler. La fraude, l'hypocrisie, le mensonge, les faux témoignages se trouvaient joints, dans cette cour judaïque, à une autorité que le souverain sacrificateur tenait de la part de Dieu. Il s'en sert pour adjurer Jésus et le forcer à rendre témoignage de ce qu'il est comme Fils de Dieu. Dans la pensée de ce chef du peuple, c'est afin que Jésus se

condamne lui-même comme blasphémateur. Le Seigneur répond à l'adjuration en ajoutant à tous les titres qu'elle mentionne celui de fils de l'homme. Comme tel le peuple doit s'attendre à le voir un jour, assis à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel. Ce témoignage était trop clair et trop fort pour ne pas exciter la rage de ceux qui l'avaient rejeté et attirer sur lui tous les opprobres, les injures et l'ignominie qu'ils pouvaient imaginer. Quel contraste avec la gloire qu'il venait de confesser être sienne, quoique pour le moment il se fût volontairement abaissé ! La certitude de la gloire à venir confessée dans l'abaissement le plus complet, quelle grandeur de beauté morale.

Vers. 69-75. Pierre était entré dans la cour du souverain sacrificateur (verset 58), et s'y était assis. Là il est mis à l'épreuve, et succombe à la tentation. Il renie son maître avec des serments et des imprécations. Péchés affreux ! mais c'est ainsi qu'il apprend à se connaître, parce que la parole de Jésus n'avait pas eu entrée dans son cœur plein de confiance en lui-même, pour y introduire la vérité. Mais maintenant qu'il a fait l'expérience de ce qu'il est, le souvenir de cette parole produit en lui une véritable repentance.

Chers enfants encore inconvertis, vous venez de lire dans quel chemin de douleur Jésus est entré pour vous ; vous avez vu ses angoisses, les souffrances de son âme en anticipant la terrible coupe de la colère qu'il devait boire ; puissent vos cœurs se tourner vers Celui qui vous aima tant. Oh ! ne trai-

tez pas le péché comme une chose légère devant Dieu, de peur que vous ne soyez obligés un jour d'éprouver vous-mêmes le jugement de Dieu, pour avoir refusé de croire en Celui qui a subi ce jugement à la place des coupables.

Et vous, cher lecteur croyant, puissiez-vous aussi être toujours plus sérieux à l'égard du péché, de peur que le diable ne parvienne à vous faire trouver du plaisir dans ce qui a été la cause de l'agonie de votre Sauveur. Que l'amour qu'il a eu pour nous attire et lie à Lui nos cœurs !

---

### Les trois pas.

Mr H. se trouvant un jour avec quelques amis dans un village, on lui parla d'un pauvre homme, simple d'esprit, mais que l'on jugeait avoir bien saisi les vérités du salut. Mr H. alla voir celui que l'on nommait Richard l'idiot et entra en conversation avec lui. Après quelques paroles, Mr H. lui dit :

— Eh bien, Richard, aimez-vous le Seigneur Jésus-Christ ?

— Certainement, je l'aime, et vous ne l'aimez-vous pas ? fut la réponse.

— Le ciel est loin d'ici, continua Mr H., et le voyage pour y arriver est difficile.

— Le pensez-vous ? répliqua le pauvre Richard ; je crois que le ciel est très proche.

— Mais bien des gens croient que c'est une chose très difficile que d'arriver au ciel.

— Non, non ; le ciel est près et le chemin pour y arriver est très court. Il n'y a que trois pas à faire.

— Seulement trois pas ! répliqua Mr H.

— Oui, trois pas, affirma Richard.

— Et dites-moi, je vous prie, quels sont ces trois pas.

— Le premier, dit Richard, *hors de nous-mêmes* ; le second, *en Christ* ; et le troisième, *dans la gloire*.

Où en sont mes jeunes lecteurs ?

---

### Réponse d'un enfant.

Un petit garçon d'environ quatre ans aimait beaucoup à regarder les étoiles brillant dans le sombre azur du ciel. Quelqu'un lui demanda un soir :

— Sais-tu qui les a faites ?

— C'est Dieu, répondit l'enfant.

— Et connais-tu quelque chose de Dieu ?

— Oui, Dieu est amour.

« Par la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent, tu as établi ta louange. » (Matthieu XXI, 16.)

Et vous, mon jeune lecteur, quand vous contemplez les œuvres merveilleuses de Dieu (lisez Psaume VIII, 3), est-ce que votre esprit et votre cœur s'élèvent au-dessus même des cieus pour y voir ce Dieu qui est amour ? C'est par Christ et en Christ seulement que nous pouvons le connaître ainsi et nous approcher de Lui. Nous avons « la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ.

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE SEPTEMBRE.

25. Le déluge eut lieu l'an 1656.

26. Méthuséla mourut l'année du déluge.

Pour résoudre la première question, ajoutez l'âge qu'avait chaque patriarche lorsque son fils naquit. Vous aurez ainsi la date de la naissance de Noé à laquelle vous ajouterez 600 ans.

Pour la seconde question faites le même calcul, en vous arrêtant à la naissance de Méthuséla et ajoutez-y 969 ans, âge de Méthuséla quand il mourut.

---

### Questions pour le mois d'octobre.

27. Combien de fois et dans quelles occasions lisons-nous que les cieux s'ouvrent ?

28. Combien de fois et dans quelles occasions la voix de Dieu se fait-elle entendre ?

29. Citez les passages où il est parlé de la voix du Seigneur Jésus et de l'effet qu'elle produit et produira.

Donnez un exemple d'un homme qui a entendu cette voix après l'ascension du Seigneur.

On ne cherchera les réponses que dans le Nouveau Testament.

---





## Histoire de Davida.

Davida G. naquit le 28 juillet 1876, de parents chrétiens. Durant son court passage sur cette terre, elle se fit remarquer par son intelligence, sa vivacité et son caractère aimable. Dès qu'elle sut parler et fut en état de comprendre une histoire, son grand bonheur était d'en entendre raconter, et, entre toutes, elle préférait celles de Caïn et d'Abel, du jeune Joseph, du petit Moïse, et surtout celle du Seigneur Jésus. Elle retenait merveilleusement bien ces récits et les répétait ensuite avec une simplicité et un intérêt qui étonnaient ceux qui l'entendaient.

De bonne heure elle aima à adresser à Dieu ses

prières enfantines, et elle le faisait avec une confiance touchante. Sa maman ou sa tante étaient-elles souffrantes : « Eh bien, disait Davida, il faut demander à Dieu de te guérir. Je vais le lui dire, moi. » Et aussitôt une petite prière montait vers le Seigneur. « Tu es guérie maintenant, n'est-ce pas ? » Et sa joie était grande quand nous pouvions lui dire : « Oui, ma chérie, je suis mieux. »

Un jour, une de ses petites amies, nommée Léa, tomba malade. Davida ne l'oublia pas. Dans chacune de ses prières, « Mon Dieu, » disait-elle, « je te prie, guéris Léa. » Elle fut exaucée, et dès qu'elle revit sa petite amie en santé, elle dit : « Tu vois, ma mère ; le bon Dieu a guéri Léa. »

Elle aimait beaucoup venir s'asseoir sur sa petite chaise auprès de sa mère, et tandis qu'elle essayait de coudre, elle demandait une histoire. Un jour que sa mère lui avait raconté celle du Seigneur Jésus, elle dit d'un air sérieux : « Je comprends, ma mère ; les méchants firent mourir Jésus et le mirent dans la terre. Mais *pan !* Dieu le fit ressusciter et le prit dans son ciel. Et maintenant, Il est assis, là, à sa droite. »

— C'est bien cela, ma chérie.

— Et alors, *dis*, ma mère, tous ceux qui croient au Seigneur Jésus, sont sauvés, c'est bien vrai ?

— Oui, mon enfant.

— Eh bien, ma *mérelle*, dit-elle avec sérieux et en mettant sa petite main sur son cœur, je crois, moi, je suis bien sauvée, *dis* ?

« Si vous ne devenez comme les petits enfants,

dit Jésus, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

— Ma mère, disait-elle une autre fois, est-ce qu'il y aura des fleurs dans le ciel ?

— Oui, ma chérie \*.

— Et le bon Dieu veut bien qu'on en cueille ?

— Oui, Dieu permet aux enfants qui sont au ciel d'en cueillir.

— Ah ! bon. Eh bien, quand j'irai dans le ciel, je couperai beaucoup de fleurs et j'en ferai une belle couronne.

— Et qu'en feras-tu, ma chérie ?

Alors, avec un regard brillant de joie et un geste expressif, elle dit : « Ce que j'en ferai ? Je la jeterai aux pieds du Seigneur Jésus. »

Un autre jour, interrompant ses jeux, elle courut vers sa mère : « Écoute, lui dit-elle, quand j'irai dans le ciel, je courrai vite, vite, m'asseoir sur les genoux de Jésus, et je lui ferai des *caressettes*, beaucoup, beaucoup, comme ça, » ajouta-t-elle, en grim pant sur les genoux de sa mère et en lui prodiguant ses caresses, « car je l'aime, moi, le bon Jésus. »

Chère enfant, rien n'annonçait alors que, dans peu de mois, elle serait introduite dans ce ciel dont elle aimait à s'entretenir, auprès de Jésus qu'elle aimait.

\* La Parole ne nous dit rien à cet égard et nous ne devons pas aller au delà. Jésus, sa gloire et son amour remplissent le ciel, et c'est assez, c'est tout pour le cœur du croyant ; mais nous laissons ce passage du récit à cause du sentiment exprimé par l'enfant. (Voyez Apocalypse IV, 10, 11.)

Elle disait souvent : « *Dis*, ma mère, lorsque nous sommes lavés dans le sang de Jésus, nous sommes plus blancs que la neige ; oui, plus blancs que la neige, » répétait-elle avec joie.

L'hiver dernier, elle nous entendait lire des lettres dans lesquelles il était souvent question de la mort de quelque personne ; alors elle disait : « Oh ! ma méréte, que de morts et de maladies ! que de personnes qui sont affligées ! elles pleurent, dis ? Mais dans le ciel, il n'y aura plus la mort et les maladies, eh ! ma mère ? »

Nous l'emmenâmes à St-G. au commencement de mars ; elle était alors malade et souvent triste. Tous les matins, avant de se lever, elle me priait de lui chanter un cantique. « Et lequel, ma chérie ? » — « J'aime mieux celui de l'Agneau. » Le cantique chanté, elle me disait : « O ma *ta'a*, qu'il est beau, ce cantique, comme je l'aime ? On le chantera dans le ciel ? » — « Oui, ma chérie. » — « Eh bien, je suis bien contente qu'on le chante dans le ciel. Il faut me l'apprendre, ma *tata*. »

Toutes ses pensées semblaient tournées vers le ciel. Je ne voudrais pas multiplier ces détails, mais laissez-moi vous raconter encore un fait, dont fut témoin une chrétienne qui soignait ma sœur. Celle-ci venait de donner le jour à un petit garçon. Le lendemain de la naissance de son frère, Davida s'amusait avec son autre frère Joël, un peu plus jeune qu'elle. S'interrompant tout à coup : « Viens Joël, dit-elle, viens prier avec moi. » Le petit obéit ; elle le fit mettre à genoux devant sa petite chaise et s'y

mit à côté de lui. Ensuite, ayant joint leurs mains, Davida leva les yeux vers le ciel et dit : « Mon Dieu, je te prie que tu guérisses bientôt ma mère ; qu'elle descende vite avec nous, et que tu bénisses ce petit bébé, ce petit *frérette* qui est là-haut avec ma mère, et que nous l'aimions bien. Amen ! »

Un mois plus tard, le 4 avril 1880, le Seigneur prit auprès de Lui son petit agneau. Davida avait trois ans et huit mois.

« Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas. »

Petit enfant qui as lu cette histoire, ne veux-tu pas comme Davida croire au Seigneur Jésus, l'aimer, et aller aussi dans le ciel, près de Lui ?



## Le désert.

### LA SACRIFICATURE

(*Exode XXIX.*)

(*Suite de la page 190.*)

LA MÈRE. — Ce soir, Sophie, je te dirai comment Moïse devait consacrer Aaron et ses quatre fils, Nadab, Abihu, Éléazar et Ithamar.

SOPHIÉ. — Que veux-tu dire, maman, par consacrer ?

LA MÈRE. — Cela signifie mettre à part pour le service de Dieu. Cette consécration devait se faire par différents sacrifices et des offrandes qui étaient

la figure d'une offrande et d'un sacrifice plus excellents.

SOPHIE. — Tu veux dire celui de Christ, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; la loi n'avait que « l'ombre des biens à venir. » (Hébreux X, 1.) L'Éternel dit donc à Moïse de prendre un jeune taureau, deux béliers sans tare, des pains sans levain, des gâteaux sans levain pétris à l'huile, et des beignets sans levain, oints d'huile, le tout de fine farine de froment. Toutes ces choses, ainsi que les animaux, devaient être présentés à l'Éternel. Ensuite Aaron et ses fils devaient venir à l'entrée du tabernacle et là, être lavés avec de l'eau.

SOPHIE. — J'aimerais beaucoup, chère maman, que tu m'expliques à mesure les choses qui furent faites pour consacrer Aaron et ses fils.

LA MÈRE. — Volontiers, Sophie ; cependant, pour ce qui concerne les différentes espèces de sacrifices et les offrandes, nous en parlerons en détail une autre fois. Peux-tu me dire ce qu'on fait avec l'eau ?

SOPHIE. — On lave, on nettoie ce qui est sale.

LA MÈRE. — Oui ; eh bien, l'eau est le signe de la sanctification, de la mise à part pour Dieu dans la pureté. L'eau est la figure de la parole de Dieu qui agit sur l'âme pour la purifier en lui communiquant une vie nouvelle, de nouvelles pensées, de nouvelles affections. Aux Éphésiens, il est question du « lavage d'eau, par la parole » (Éphésiens V, 26) ; et Jésus demande à Dieu pour les siens : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité. » (Jean XVII,

17.) Ainsi les sacrificateurs, pour entrer dans leur service, devaient être lavés entièrement une fois pour toutes, et le chrétien de même est lavé une fois pour toutes de ce qui concerne le passé. (Voyez Hébreux X, 22 ; Jean XIII, 10.)

SOPHIE. — Je comprends cela, maman ; mais d'où vient qu'Aaron, qui représente Christ, a été lavé aussi ?

LA MÈRE. — C'est, mon enfant, qu'il n'y a qu'une seule et même sanctification, une seule et même vie divine pour Christ et le chrétien. Seulement Christ la possède en Lui-même et il nous la communique. C'est ainsi qu'il est écrit : « Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont tous d'un. » (Hébreux II, 11.) Ce précieux Sauveur dit aussi : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » (Jean XVII, 19.) Après avoir été lavé avec ses fils, Aaron devait revêtir ses précieux vêtements, ensuite Moïse devait prendre d'une huile préparée exprès (voyez Exode XXX, 23-25) et la répandre sur la tête d'Aaron.

SOPHIE. — Que représentait cette huile ?

LA MÈRE. — Le Saint-Esprit, Sophie. Le Seigneur Jésus est appelé l'Oint de l'Éternel (Psaume II, 2 ; Actes IV, 26), c'est ce que signifie Messie ou Christ. « Dieu, » dit Pierre, « a oint du Saint-Esprit et de puissance, Jésus de Nazareth. » (Actes X, 38.) Quand cela est-il arrivé ?

SOPHIE. — A son baptême, maman, quand les cieux lui furent ouverts, et que l'Esprit de Dieu descendit sur Lui.

LA MÈRE. — Oui ; il était l'homme parfait sur la terre, Celui en qui Dieu prenait son plaisir, et c'est revêtu ainsi aux yeux de Dieu de ses vêtements de gloire et de beauté, qu'il est oint du Saint-Esprit, en témoignage de sa sainteté personnelle et comme Fils de Dieu.

SOPHIE. — Les fils d'Aaron ne furent donc pas oints ?

LA MÈRE. — Pas alors, mais plus tard. Ils devaient se revêtir aussi de leurs vêtements, puis on amenait le jeune taureau devant la porte du tabernacle. Aaron et ses fils posaient leurs mains sur sa tête pour marquer qu'il était offert à leur place, ensuite on l'immolait. Moïse devait prendre du sang et le mettre sur les cornes de l'autel d'airain, verser le reste au pied de l'autel, et enfin faire brûler la graisse sur l'autel. Tout le reste de la victime était tiré hors du camp et brûlé. C'était un sacrifice pour le péché.

SOPHIE. — On offrait ce sacrifice parce qu'Aaron et ses fils étaient des pécheurs, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui ; Aaron n'est pas ici le type de Christ, il est le souverain sacrificateur pris d'entre les hommes (Hébreux V, 1-3), et ainsi il a besoin d'un sacrifice pour ses propres péchés. Mais il y avait aussi deux béliers. L'un était égorgé après qu'Aaron et ses fils avaient placé leurs mains sur sa tête, son sang était répandu autour de l'autel, puis il était brûlé tout entier en suave odeur à l'Éternel. Peux-tu me dire ce qu'il représente ?

SOPHIE. — C'est le Seigneur Jésus, maman, qui s'est offert tout entier à Dieu.



LA MÈRE. — Tu as bien dit ; c'est Christ dans son parfait dévouement pour la gloire de son Père et pour nous ; Christ obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. (Jean XIII, 31 ; Philippiens II, 6-9.) Ensuite, Aaron et ses fils ayant posé leurs mains sur la tête du second bélier appelé le bélier des consécérations, on devait aussi l'égorger, et Moïse devait prendre de son sang et le mettre sur l'oreille droite d'Aaron et de ses fils, sur le pouce de leur main droite et le gros orteil de leur pied droit.

SOPHIE. — Quelle chose singulière ! qu'est-ce que cela voulait dire ?

LA MÈRE. — C'était pour montrer que leurs oreilles, leurs mains et leurs pieds étaient maintenant consacrés à Dieu, en vertu du sang. Il en est de même du chrétien auquel il est dit : « Ne livrez pas vos membres au péché comme instruments d'iniquité, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants, — et vos membres à Dieu, comme instruments de justice. » (Romains VI, 13 ; voyez aussi verset 19.) L'oreille se ferme aux discours profanes et s'ouvre à la voix de Dieu pour l'obéissance (Ésaïe L, 4, 5) ; la main, avec laquelle on agit, ne travaille que pour le Seigneur, et l'on marche loin de toute souillure (Psaume I, 1), dans le sentier que Christ a suivi, d'une manière digne du Seigneur, pour lui plaire à tous égards. (Colossiens I, 10.)

SOPHIE. — Je pense bien, en effet, chère maman, que si nous sommes lavés de nos péchés dans le sang de Jésus, c'est pour être saints dans toute notre

vie, mais comment le faire? Nous sommes si faibles.

LA MÈRE. — C'est bien vrai, et tu peux même dire que nous sommes sans aucune force. Mais écoute, mon enfant, ce qui suit. Moïse devait prendre du sang qui était sur l'autel, et de l'huile de l'onction et en faire aspersion sur Aaron et ses fils, ainsi que sur leurs vêtements. Comprends-tu ce que cela voulait dire?

SOPHIE. — Oui, maman; en partie. Je vois bien que les fils d'Aaron étaient aussi oints; mais je voudrais bien saisir la différence entre leur onction et celle d'Aaron.

LA MÈRE. — Quand Aaron fut oint seul, revêtu de ses vêtements de gloire et de beauté, il n'y avait pas de sang; il était le type de Christ, et Christ n'avait pas besoin de sacrifice pour ôter les péchés. Il était saint et le Saint-Esprit venait habiter dans le temple saint de son être sans tache. Il n'en est pas de même pour nous. Nous sommes des pécheurs; c'est seulement après que le sacrifice de Christ a été offert et son sang versé, que le Saint-Esprit est descendu. C'est aussi seulement quand nous saisissons pour nous-mêmes par la foi, la valeur du sacrifice de Christ et l'efficace de son sang pour ôter nos péchés, que nous sommes scellés du Saint-Esprit\*. C'est ce que figure le sang avec l'huile dont les fils d'Aaron sont aspergés. Ainsi le chrétien est oint du Saint-Esprit comme Christ, mais c'est en vertu du

\* Lisez Actes II, 38; X, 43-44; XV, 8-9; Éphésiens I, 13-14.

sang de Christ. Or c'est cet Esprit qui donne au chrétien l'intelligence des choses de Dieu et la puissance pour le servir. (1 Jean II, 27; Galates V, 16, 24, 25.)

SOPHIE. — Merci, chère maman ; je crois bien comprendre et je désire vivement que l'Esprit de Dieu me conduise.

(A suivre.)

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XXVII.

Vers. 1-10. Quand le matin fut venu, les sacrificateurs et les anciens qui avaient jugé Jésus digne de mort, tinrent conseil pour savoir comment ils pourraient faire exécuter la sentence qu'ils avaient portée contre lui. A cet effet, l'ayant lié, ils l'emmenèrent et le livrèrent à Ponce Pilate, le gouverneur romain. Ainsi Jésus quitte ce palais de justice (ou plutôt d'injustice) juive, après y avoir passé une bien triste nuit, et il arrive devant les gentils qui, selon qu'il l'avait annoncé, devaient le mettre à mort. Mais les principaux sacrificateurs sont dérangés dans leur chemin criminel par Judas qui, après avoir favorisé leur dessein, vient leur en montrer l'injustice avec une force dont une conscience tourmentée par le remords est seule capable. Pauvre Judas ! \* il voudrait,

\* Judas est un exemple bien sérieux pour ceux qui, sans avoir la vie, professent extérieurement être près du Seigneur et le servir.

pour le soulagement de sa conscience, que ces hommes, avec lesquels il a péché, s'arrêtent et cessent de poursuivre le sang innocent qu'il a livré ; mais il n'y avait pas d'endroit sensible dans leur cœur \* : « Que nous importe, tu y aviseras, » telle fut la réponse qu'ils lui firent ; et ni la vue de son angoisse, ni l'évidence de son témoignage, ne les empêchèrent de continuer ce qu'ils avaient commencé contre l'innocent. Cependant, même en cette occasion, ils affectent un grand respect pour le trésor sacré, — scrupules entièrement inutiles pour eux, — mais qui les conduisent à accomplir une prophétie qui montre à quel prix Israël a évalué son Messie. (Zacharie XI, 12, 13.)

Vers. 11-14. Jésus est donc amené devant Pilate qui l'interroge touchant sa royauté. Ici encore il se possède parfaitement, sachant parler quand il le faut, et se taire quand il doit garder le silence. Il n'y a en lui ni trouble, ni hésitation, ni faiblesse, bien qu'il se trouve devant le tribunal où il va le même jour être condamné définitivement à la mort. L'attitude de Jésus étonne fort le gouverneur. Cela se comprend ; il n'avait jamais rien vu de semblable.

Vers. 15-26. Le court interrogatoire des versets précédents est suivi, dans ceux-ci, d'un long débat entre Pilate et les Juifs à l'égard de Jésus. Représentez-vous, chers enfants, ce palais de justice, en-

\* On dit que Voltaire, sur son lit de mort, fut dans une angoisse analogue à celle de Judas, et qu'il eut de grands remords d'avoir parlé et écrit contre Dieu et contre sa parole, et qu'ayant voulu faire écrire une rétractation pour soulager sa conscience, ses amis s'y refusèrent.

touré d'une foule énorme, dans lequel on débattait sur le choix à faire entre Jésus ou un brigand ; Jésus lui-même témoin de ce débat, dans le calme de l'agneau qui attend d'être immolé, sort qu'il sait devoir lui échoir, quelle que soit la tournure du débat ; des hommes qui auraient dû conduire les foules de la part de Dieu dans la justice, et qui sont les instruments de Satan pour les pousser à demander, contre toute justice, de relâcher un coupable et indigne meurtrier, et de faire périr le juste ; Dieu, lui-même, agissant sur la femme de Pilate par un songe, afin que l'état de ceux qui poursuivaient Jésus fût pleinement manifesté, et que la responsabilité qu'ils prenaient fût plus évidente et plus grande. Mais suivons un peu ce débat. Pilate, dans l'intention de relâcher Jésus qu'il sait lui avoir été livré par envie, profite du rassemblement du peuple pour leur demander : « Lequel voulez-vous que je vous relâche, Barabbas, ou Jésus qui est appelé Christ ? » Quand il leur eut posé la question, comme il était assis sur le tribunal, le message suivant lui vint de la part de sa femme : « N'aie rien à faire avec ce JUSTE ; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un songe. » Ces paroles qui auraient dû décider la question en faveur de Jésus, eurent un effet précisément contraire ; car les principaux sacrificateurs et les anciens, profitant de ce moment de retard dans la discussion, eurent le temps, avant que les foules pussent répondre à la question de Pilate, de leur persuader de demander Barabbas, et de faire périr Jésus. Aussi, quand le gouverneur leur posa

de nouveau la question : « Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? ils dirent : Barabbas ; » et quand il leur demande : « Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé Christ ? » ils disent à l'unanimité : « Qu'il soit crucifié ! » Pilate, qui ne trouvait pas juste de condamner quelqu'un sans raison, leur dit alors : « Mais quel mal a-t-il fait ? » Pour toute réponse, ils crièrent plus fort : « Qu'il soit crucifié ! Et Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, mais que plutôt il s'élevait un tumulte \*, prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, disant : Je suis innocent du sang de ce juste ; vous, vous y aviserez. » — Ainsi Pilate leur dit les mêmes paroles qu'ils avaient jetées à Judas ; seulement leurs consciences ne sont pas réveillées comme celle de Judas l'était, au contraire leur endurcissement est tel, qu'ils disent : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! — Alors il leur relâcha Barabbas ; et ayant fait fouetter Jésus, il le leur livra pour être crucifié. » Nous voyons donc qu'aucun plaidoyer en faveur de Jésus n'aboutit, et que les hommes, à qui il avait tant fait de bien, lui préférèrent un brigand. Non-seulement cela, mais quand on leur demande ce qu'il faut faire de Lui, ils ne disent pas même : Mets-le en prison à la place de Barabbas, mais ils demandent pour Lui la mort, et la mort la plus terrible et la plus ignominieuse.

Chers lecteurs, ce choix et cette conduite vous

\* Ces mêmes hommes qui avaient craint un tumulte parmi le peuple en faveur de Jésus, ont réussi à en faire un, parmi ce peuple, contre Lui, pendant la fête même. Voyez l'étude sur le chapitre XXVI, 5.

paraissent affreux, et ils le sont en effet. Mais cela n'est que la manifestation au grand jour de ce qui se trouve au fond du cœur de tout homme, quelles que soient, du reste, ses qualités naturelles. Vous pouvez n'être pas descendus aussi bas que les foules qui criaient : « Crucifie-le, » mais la haine contre Dieu existe au fond de votre cœur ; et à moins que vous ne croyiez en Christ, et que Dieu ne vous garde, vous pouvez à chaque instant être entraînés par des hommes plus enfoncés que vous dans le péché, et il y en a tant aujourd'hui qui parlent contre Jésus ! Prenez garde de ne pas être amenés à suivre l'exemple des foules : quelques jours auparavant elles criaient : « Hosanna ! au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (chapitre XXI, 8-10) et maintenant elles disent : « Crucifie-le ! »

Vers. 27-31. Dès que Jésus eut été livré pour être crucifié, les soldats du gouverneur l'emmenèrent et rassemblèrent autour de Lui toute la cohorte pour se moquer de Lui. Ils lui firent toutes espèces d'outrages au sujet de sa royauté qu'il avait confessée à Pilate dans son interrogatoire, jusque-là qu'ils fléchissaient les genoux devant lui après l'avoir couronné d'épines et revêtu d'un manteau de couleur royale, et ils lui disaient : « Salut, roi des Juifs ! » Quand nous considérons cette scène, comment ne pas penser au moment où tout genou se ploiera devant Lui ? (Philippiens II, 5-11.)

Vers. 32-38. Après s'être moqués de Jésus, les soldats l'emmenèrent pour le crucifier. Arrivés au lieu du supplice, ils lui donnèrent à boire du vinaï-

gre mêlé de fiel pour lui ôter un peu le sentiment de la douleur quand on le clouerait sur la croix ; mais l'ayant goûté, il refusa d'en boire ; il ne voulait pas que ses souffrances fussent en rien atténuées, ni perdre la possession de lui-même ; il se donnait librement. Ils le crucifièrent donc, et avec Lui deux brigands, un à la droite, et un à la gauche. Voilà où ce pauvre monde a placé Jésus, le Fils de Dieu, où les Juifs ont placé leur Roi, ainsi que l'attestait l'écrêteau placé au dessus de sa tête.

Vers. 39-44. Il semble que les souffrances de Jésus sur la croix auraient dû suffire aux hommes, mais hélas non ! là on l'injurie encore, et cela par toutes les choses qui pouvaient le plus l'affliger. Jusqu'aux brigands qui avaient été crucifiés avec lui, chacun prenait plaisir à transpercer son âme, en faisant de la croix un démenti à tout ce qu'il avait dit et fait pendant son ministère. Tel est à l'égard de Dieu le cœur de l'homme : à ses yeux rien n'est trop humiliant pour Jésus. Ainsi pendant trois heures (de neuf heures à midi), les hommes ont pu, poussés par Satan, couvrir d'insultes cet agneau offert sur l'autel.

Vers. 45-49. Mais pendant les trois heures suivantes, les ténèbres viennent dérober aux regards des hommes la victime immolée pour porter les péchés de plusieurs ; c'est Dieu, maintenant, qui fait passer sur elle le feu de son juste jugement ; oui Dieu fait peser, pendant ces trois heures de ténèbres, le poids de son jugement sur son âme qui était alors mise en oblation pour le péché. (Ésaïe LIII, 10 et 12.) C'est alors qu'il boit la coupe qu'il anticipait en Geth-



sémané. Cette souffrance-ci dépasse de beaucoup toutes celles que nous avons considérées jusqu'à présent, quelque terribles qu'elles aient pu être pour Jésus. Aussi, vers la fin de ces trois heures, « Jésus s'écria d'une forte voix, disant : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Quelle profondeur de souffrance dans l'abandon de Jésus par son Dieu ; ce Dieu qui, à deux reprises, lui avait rendu témoignage, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir. (Chapitre III, 17 ; XVII, 5.) Jésus doit confesser publiquement qu'il est abandonné de son Dieu. Ce n'est pas que Dieu ne trouvât pas alors son plaisir en Jésus ; seulement Jésus lui était agréable en ce qu'il endurait le feu de son jugement, qu'il supportait ce terrible abandon, afin que la gloire morale de Dieu fût établie là comme elle ne le fut jamais ailleurs. Oui, Dieu fut glorifié par Jésus l'homme parfait, là précisément où il avait été déshonoré, c'est-à-dire relativement au péché, qui était alors condamné sur la croix.

Ceux qui avaient entendu le cri de Jésus montrent qu'ils en ignorent complètement la portée, car ils pensent qu'il appelle Élie à son secours. Et vous, chers lecteurs, que vous dit-il ?

Vers. 50-53. Jésus ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. Dès qu'il eut expiré il fut démontré que sa mort avait ouvert l'accès de la présence de Dieu, car le voile du temple, qui, en figure, cachait cette présence, se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; en second lieu son complet triom-

phe sur la mort et sur son prince fut rendu manifeste, car beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent. Ces corps ne sortirent de leurs sépulcres qu'après sa résurrection : Jésus devait être le premier-né d'entre les morts. (Colossiens, I 18.)

Vers. 54-56. Le centurion romain et sa garde, qui veillaient sur Jésus, ayant vu le tremblement de terre, et ce qui venait d'arriver, eurent une fort grande peur, et dirent : « Certainement celui-ci était fils de Dieu. » Ces cœurs durs comme des pierres sont forcés, comme les rochers qui se fendirent, de rendre témoignage à Jésus, selon ce qu'il avait dit dans le temple avant sa mort : « Je vous dis : si ceux-ci (en parlant des enfants) se taisent, les pierres mêmes crieront. » En ce moment, ce ne sont pas les siens qui lui rendent témoignage, car les femmes qui l'avaient suivi en le servant, se tenaient loin regardant ces choses.

Vers. 57-61. En Ésaïe LIII, 9, il avait été annoncé que Jésus serait avec le riche, en sa mort ; et c'est ce qui arriva. En effet, le soir étant venu, un homme riche d'Arimathée, disciple de Jésus, vint à Pilate lui demander son corps qu'il enveloppa d'un linceul net, puis il le mit dans son sépulcre neuf, qu'il avait taillé dans le roc.

Vers. 62-66. Rien n'est insensible et dur comme l'homme religieux à propre justice ; il ne se laisse convaincre par quoi que ce soit. Après tant de témoignages rendus à Jésus, les principaux sacrificateurs et les pharisiens viennent à Pilate pour insulter encore à la mémoire de celui qu'ils ont fait mettre

à mort ; ils lui disent : « Il nous souvient que ce séducteur pendant qu'il était encore en vie, disait : Après trois jours, je ressuscite. Ordonne donc que le sépulcre soit gardé sûrement ; de peur que ses disciples ne viennent, et ne le dérobent, et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts ; et ce dernier égarement sera pire que le premier. » Comme la perfidie et la méchanceté de leur discours sont masquées par un apparent amour du vrai et un semblant de sollicitude pour le peuple qu'ils craignent de voir s'égarer ! Les soldats qui ont été à leur disposition pour mettre à mort Jésus, y sont encore pour le retenir, si possible, dans son tombeau : ils n'ont qu'à sceller la pierre, et à y mettre la garde.

Chers enfants, vous venez de voir la méchanceté du cœur de l'homme contre Dieu, et l'accomplissement de la promesse faite à la semence de la femme, dès l'entrée du péché dans le monde : « La semence de la femme te brisera la tête, et tu lui briseras le talon ; » vous avez contemplé cet Agneau de Dieu sur l'autel, ou plutôt souffrant hors de la porte. (Hébreux XIII, 12.) Puissiez-vous fixer vos regards sur celui qui a été élevé, « afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jean III, 15), et être gagnés par un si grand amour. Puissiez-vous en même temps apprendre à haïr, et vous-mêmes (vous dont le cœur a été dévoilé par la croix), et aussi à haïr le péché qui a tant coûté à Christ. Croyez en Jésus pour avoir part à cette grande délivrance. Car « comment échapperez-vous si vous négligez un si grand salut ? » (Hébreux II, 3.)

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS D'OCTOBRE.

27. Quatre fois : 1<sup>o</sup> au baptême de Jésus, les cieux lui furent ouverts et le Saint-Esprit descend sur Lui (Matthieu III, 16, 17) ; 2<sup>o</sup> le ciel est ouvert et les anges de Dieu montent et descendent sur le Fils de l'homme (Jean I, 52) ; 3<sup>o</sup> Etienne voit les cieux ouverts, la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu (Actes VII, 55, 56) ; 4<sup>o</sup> Jean voit le ciel ouvert et le Seigneur en sort pour le jugement. (Apocalypse XIX, 11.)

28. Au baptême de Jésus (Matthieu III, 17) ; quand le Seigneur fut transfiguré (Matthieu XVII, 5) ; et quand Jésus demande au Père de glorifier son nom. (Jean XII, 28.)

29. 1<sup>o</sup> En cette heure les morts dans leurs péchés entendent la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'ont entendue vivent (Jean V, 25) ; 2<sup>o</sup> tous ceux qui sont dans les sépulcres, l'entendront et sortiront (verset 28) ; 3<sup>o</sup> les brebis de Jésus écoutent sa voix et le suivent (Jean X, 3, 27) ; 4<sup>o</sup> les saints qui vivront sur la terre à la venue du Seigneur, entendront sa voix les appeler vers Lui. (1 Thessaloniens IV, 16-17.)

Paul a entendu la voix du Seigneur. (Actes IX, 4, 5.)

---

### Questions pour le mois de novembre.

Un ami nous demande d'insérer dans la Bonne Nouvelle une question pour les petits. Nous le faisons volontiers en y ajoutant une autre.

30. Quels furent les premiers martyrs pour le Seigneur Jésus, dont il est parlé dans l'évangile de Matthieu ?

31. Quels sont ceux qui souffrirent et furent mis à mort pour le Seigneur et dont les noms sont mentionnés dans le Nouveau Testament ?

---

## Le désert.

### LA SACRIFICATURE

(Exode XXIX.)

(Suite de la page 211.)

LA MÈRE. — Après toutes ces choses ordonnées pour la consécration d'Aaron et de ses fils, Moïse devait prendre une partie du second bœuf, un pain, un gâteau et un beignet, et en remplir les mains d'Aaron et de ses fils qui devaient présenter ces choses à l'Éternel. Puis Moïse les ayant prises de leurs mains, devait les brûler en odeur agréable à l'Éternel.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela voulait dire ?

LA MÈRE. — L'Éternel remplissait les mains de ses sacrificateurs de ce qui était une figure de Christ, agréable à Dieu dans son parfait dévouement. Ainsi, Sophie, Dieu remplit le cœur des siens de Christ, afin que nous soyons heureux en nous présentant devant Lui. (1 Pierre II, 5.) De plus, Aaron et ses fils devaient manger à l'entrée du tabernacle de la chair du second bœuf et des pains sans levain, qui avaient été présentés à l'Éternel. C'étaient ces mêmes « choses, » est-il dit, « par lesquelles la propitiation aura été faite, » et eux seuls devaient en manger, parce qu'elles étaient saintes.

SOPHIE. — Cela ne signifie-t-il pas pour nous,

chère maman, que notre âme se nourrit de Christ, qui nous a sauvés par sa mort ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu nous admet, dans sa grâce, à prendre notre plaisir en Celui qui fait ses délices, et à nous nourrir de Lui. Connaître Christ, lui être attaché, avoir nos pensées et nos affections tournées vers Lui, c'est ce qui fortifie et en même temps réjouit notre âme. Nous avons ainsi communion avec Dieu. Que cela est précieux ! Mais ceux qui sont vraiment à Christ jouissent seuls de ce privilège.

SOPHIE. — Que devait faire Moïse après qu'Aaron et ses fils avaient été consacrés ?

LA MÈRE. — Leur consécration devait se faire durant sept jours et en même temps l'autel aussi était consacré. Il ne servait pas seulement à brûler les sacrifices présentés par le peuple. Chaque jour on devait y offrir deux agneaux d'un an, l'un le matin, l'autre le soir. C'est ce qu'on appelait l'holocauste perpétuel.

SOPHIE. — Que voulait-il dire, maman ?

LA MÈRE. — C'est ce qui montrait que Dieu était continuellement propice au peuple. C'est une figure de la valeur perpétuelle du sacrifice offert par Christ et qui permet à Dieu de demeurer au milieu des siens. Dieu dit : « Je me trouverai là pour les enfants d'Israël. Et j'habiterai au milieu des enfants d'Israël et je serai leur Dieu. »

SOPHIE. — Dieu n'avait donc pas habité avec eux auparavant ?

LA MÈRE. — Non. Dieu n'habita ni avec Adam, ni

avec Abraham, ni avec personne jusqu'à ce qu'il eût racheté son peuple d'Égypte. Mais depuis ce moment, il a toujours voulu avoir une habitation sur la terre. En a-t-il une maintenant ?

SOPHIE. — Oui, maman. Tu m'as dit que ce sont les chrétiens qui sont une habitation de Dieu, par l'Esprit. (Éphésiens II, 22.)

LA MÈRE. — Et sur la terre nouvelle à venir, il y aura aussi une habitation de Dieu avec les hommes. (Apocalypse XXI, 3.)

### LE TABERNACLE.

(*Exode XXX, XXXI, XL.*)

LA MÈRE. — Il y a encore deux choses dont je ne t'ai pas parlé, Sophie, parce que Dieu commanda à Moïse de les faire seulement après lui avoir dit comment il devait consacrer les sacrificateurs. C'est l'autel pour les parfums et la cuve d'airain.

SOPHIE. — Où était placé l'autel pour les parfums ?

LA MÈRE. — Dans le lieu saint devant le voile, à l'endroit du propitiatoire qui était sur l'arche, là où Dieu se trouvait. Cet autel était beaucoup plus petit que l'autel des holocaustes. Il était de bois de Sittim et tout recouvert d'or.

SOPHIE. — Quel parfum y offrait-on ?

LA MÈRE. — Un parfum dont l'Éternel avait donné la composition à Moïse et qui ne devait être offert



qu'à l'Éternel. Chaque matin en arrangeant les lampes et chaque soir en les allumant, Aaron devait offrir ce parfum dont la bonne odeur montait ainsi continuellement devant l'Éternel. Maintenant ma chère fille peut-elle me dire ce que représente ce parfum ?

SOPHIE. — Je pense bien, chère maman, que c'est Christ ; Lui seul est toujours parfaitement agréable à Dieu.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Nous lisons qu'il s'est offert pour nous « en parfum de bonne odeur. » (Éphésiens V, 2.) Pendant qu'il était ici-bas, bien que n'ayant pas d'apparence et méprisé des hommes, il était parfait en tout devant Dieu ; cha-



cune de ses pensées et de ses paroles, chacun de ses actes et de ses sentiments, montait vers Dieu comme un parfum, que Dieu seul pouvait parfaitement apprécier. Il faisait toujours les choses qui plaisaient à Dieu, aussi Dieu déclarait-il qu'il prenait son plaisir en Lui. (Jean VIII, 29.) Même dans sa mort il était agréable à Dieu. (Jean X, 17.) Et maintenant qu'il est au ciel, n'est-ce pas encore la même chose ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Il est là haut, comme notre grand souverain sacrificateur, saint, innocent, sans souillure, comme je l'ai appris. (Hébreux VII, 26.)

LA MÈRE. — Et que fait-il là haut comme souverain sacrificateur ? Il intercède auprès de Dieu pour nous. (Romains VIII, 31.)

SOPHIE. — Chère maman, tu m'as dit que nous sommes aussi des sacrificateurs, pouvons-nous aussi offrir à Dieu un parfum ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Premièrement, nous sommes rendus agréables à Dieu en Christ (Éphésiens I, 6), ensuite par Lui, Jésus, nous offrons à Dieu un sacrifice de louanges. (Hébreux XIII, 15.) Quand nous nous approchons de Dieu avec nos cœurs et nos pensées tout occupés de Christ, notre culte, notre adoration, nos prières montent vers Dieu comme un parfum qui lui est agréable. Il en est de même de tout ce que nous faisons au nom de Christ. Mais ce n'est pas par nous-mêmes, c'est par Christ.

SOPHIE. — Tu m'as aussi parlé d'une cuve d'airain. Où était-elle placée et à quoi servait-elle ?

LA MÈRE. — Elle était placée entre l'autel des ho-

locaustes et le tabernacle et contenait de l'eau dans laquelle les sacrificateurs devaient se laver les mains et les pieds avant de faire leur service à l'autel ou dans le tabernacle.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Ils devaient être propres, sans souillure, pour servir Dieu et s'approcher de Lui ; et cela veut dire, n'est-ce pas, que pour nous approcher de Dieu et le servir, nous devons être purs dans nos pensées et notre cœur ?

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. Mais te souviens-tu de ce que représente l'eau qui lave ?

SOPHIE. — C'est la parole de Dieu, maman.

LA MÈRE. — C'est cela. Mais sais-tu quel est celui qui nous lave ainsi par la Parole ?

SOPHIE. — Pas très bien ; veux-tu me le dire ?

LA MÈRE. — Volontiers, mon enfant, et tu verras ainsi une fois de plus l'amour de Jésus pour les siens. Te rappelles-tu ce que fit le Seigneur lorsqu'il soupa avec les apôtres ? (Jean XIII.)

SOPHIE. — Oui, maman ; il leur lava les pieds. Cela montrait son humilité, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mais bien plus encore ; cela montrait qu'il aime les siens et prend soin d'eux jusqu'à la fin. (Vers. 1 ; voyez IIébreux VII, 25.) Nous avons à traverser un monde méchant, rempli de souillures, et il y a danger pour nous à ce que nous nous y salissions. Nous y voyons, entendons et touchons bien des choses mauvaises ; or une seule pensée qui n'est pas bonne nous souille devant Dieu et nous empêche d'être heureux en sa présence. Jésus, dans son amour, nous nettoie de ces souillures.

SOPHIE. — Comment le fait-il, maman ?

LA MÈRE. — Il applique la Parole à nos cœurs par le Saint-Esprit. La parole de Dieu nous montre ce qui est selon Lui et ce qui Lui est contraire ; elle juge les pensées et les intentions de nos cœurs (Hébreux IV, 12), et par la puissance du Saint-Esprit nos voies, nos pensées et nos œuvres se purifient ainsi. Le Seigneur Jésus s'occupe ainsi sans cesse de nous dans son amour, pour nous conserver propres à jouir de la présence de Dieu. S'il ne nous lavait, nous n'aurions pas de part avec Lui.

SOPHIE. — Je voudrais encore te demander une chose, chère maman. Pourquoi Dieu ne parle-t-il pas de l'autel des parfums et de la cuve, en même temps que des autres choses du tabernacle ?

LA MÈRE. — C'est, Sophie, que ce sont les sacrificateurs seuls qui s'approchent de Dieu et l'adorent. Voilà pourquoi ils sont établis d'abord. Dans les diverses choses qui se trouvent dans le tabernacle, nous voyons Dieu révélant ce qu'il est et ce qu'est Christ ; puis nous avons le moyen par lequel l'homme pécheur peut rencontrer Dieu : c'est l'autel d'airain ; ensuite l'homme devient sacrificateur avec Christ et il offre le parfum de la louange et de l'intercession, mais en même temps il a besoin sans cesse de l'eau de la Parole pour maintenir sa pureté.

SOPHIE. — Merci, maman, je crois bien comprendre. Maintenant je pense que Moïse ayant tout vu et entendu de ce que Dieu voulait qu'il fit, descendit de la montagne et fit le tabernacle.

LA MÈRE. — Avant cela, il se passa encore bien

des choses fort tristes de la part du peuple ; mais enfin le tabernacle fut dressé.

SOPHIE. — Est-ce Moïse qui le fit ?

LA MÈRE. — Non, Dieu indiqua à Moïse les ouvriers qui devaient y travailler. De même que Dieu seul en avait pu tracer le plan, Lui seul aussi pouvait former des hommes pour accomplir son dessein.

SOPHIE. — Quels étaient ces hommes, maman ?

LA MÈRE. — L'Éternel dit à Moïse : J'ai appelé par son nom Betsaléel de la tribu de Juda, et je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu en sagesse et en intelligence pour travailler en toutes sortes d'ouvrages. Et je lui ai donné pour compagnon Aholiab de la tribu de Dan, et j'ai mis de la science au cœur de tout homme d'esprit, afin qu'ils fassent toutes les choses que je t'ai commandées.

SOPHIE. — Est-ce que ces hommes aimaient Dieu ?

LA MÈRE. — Je le pense, et je crois que c'est là ce qui les rendait sages de cœur. C'est pourquoi Dieu les honora en les chargeant de faire l'ouvrage pour Lui.

SOPHIE. — Mais où trouva-t-on tout ce qui était nécessaire pour faire toutes ces choses si belles et si précieuses ?

LA MÈRE. — Les principaux d'Israël et tout le peuple s'empressèrent avec joie d'apporter leurs dons pour le tabernacle et le parvis en si grande abondance qu'on dût les arrêter. Les femmes aussi s'occupèrent à filer ce qui était nécessaire pour le tabernacle, les voiles et les tentures du parvis ; elles offrirent même leurs miroirs d'airain pour en

faire la cuve. Quand tout fut achevé, le premier jour du premier mois, Dieu dit à Moïse de dresser le tabernacle et d'y placer tous les objets qui devaient y être ; puis de dresser aussi le parvis où furent placés l'autel d'airain et la cuve : tout fut oint de l'huile de l'onction pour être consacré à Dieu. Ensuite les sacrificateurs furent revêtus de leurs vêtements et consacrés, les pains furent placés sur la table, les lampes furent allumées, on fit fumer le parfum sur l'autel d'or, et l'on offrit l'holocauste et le gâteau. Ainsi Moïse acheva tout l'ouvrage.

SOPHIE. — Et Dieu vint-il s'asseoir sur son trône et habiter au milieu de son peuple ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie ; Il l'avait dit. La nuée couvrit le tabernacle d'assignation, et la gloire de l'Éternel remplit le pavillon, tellement que Moïse ne pouvait entrer au tabernacle d'assignation.

SOPHIE. — Était-ce la même nuée qui avait montré le chemin aux enfants d'Israël ?

LA MÈRE. — Oui ; la même qui autrefois s'était tenue entre eux et les Égyptiens. C'était la nuée de jour sur le pavillon et de feu la nuit. Si elle se levait ils partaient, sinon ils restaient. Ainsi le dessein de Dieu était accompli ; il habitait au milieu de son peuple et le gardait. Quelle précieuse faveur !

SOPHIE. — Ce devait être bien beau, maman, de voir les douze tribus campées autour du lieu où Dieu habitait, conduites et gardées par Lui partout où elles allaient.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais nous jouissons d'un privilège beaucoup plus grand. L'Esprit de Dieu

habite en nous (1 Corinthiens VI, 19) et nous conduit en toute vérité (Jean XVI, 13), pas dans un chemin terrestre, vers une patrie terrestre, mais sur la terre, vers le ciel, dans un chemin céleste où l'on jouit par avance des choses célestes.

---

## L'Évangile selon Matthieu.

### CHAPITRE XXVIII.

Ce chapitre nous présente la résurrection de Jésus, et les effets de cette résurrection sur les siens, sur les soldats et sur les chefs des Juifs.

Vers. 1. Le samedi à la tombée de la nuit \*, Marie de Magdala et l'autre Marie allèrent voir le sépulcre où reposait le corps de celui qui était l'objet de leurs affections. Elles aimaient à se trouver là le plus tôt qu'il leur était possible après le culte du sabbat.

Vers. 2-10. En étudiant le chapitre précédent, nous avons vu les principaux sacrificateurs et les pharisiens scellant la pierre qui était sur l'ouverture du sépulcre de Jésus, et y mettant la garde (des soldats armés), dans l'intention de l'y retenir. Mais ces mesures ne servirent qu'à établir d'une manière plus évidente le fait de la résurrection, et à démontrer plus clairement le déploiement de la puissance de Dieu dans cette circonstance. En effet, il se fit un grand tremblement de terre, et un ange descendant

\* Le sabbat commençait le vendredi au crépuscule du soir, et il finissait le samedi à la même heure.

du ciel, vint et roula la pierre, et s'assit sur elle. Son aspect était comme un éclair, et son vêtement blanc comme la neige. Et de la frayeur qu'ils en eurent, les gardiens tremblèrent et devinrent comme morts. De même que le centurion et ceux qui veillaient sur Jésus, quand Il était attaché à la croix, ils sentirent qu'ils avaient affaire avec Dieu lui-même ; et s'ils ne le confessèrent pas immédiatement comme le centurion, ce fut, sans doute, parce qu'ils ne le purent, tant leur frayeur était grande. Mais comme les Égyptiens dans la mer Rouge, ils s'aperçurent que Dieu combattait pour Jésus et les siens. Et, en effet, Dieu combattait contre eux ; et si le jugement ne s'exécuta pas sur le champ comme à la mer Rouge, il s'exécutera plus tard. Aussi voyons-nous que l'ange ne rassure nullement les soldats effrayés. Mais il rassure les femmes ; elles qui, par le courage que donne l'amour pour Christ, malgré l'éclat de la gloire de l'ange, s'étaient, paraît-il, adressées à lui (voyez verset 5 : et l'ange *répondant*). Après les avoir rassurées en leur disant : « Pour vous n'ayez point de peur ; car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié, » il leur montre le sépulcre vide, et il les charge d'aller promptement annoncer aux disciples la bonne nouvelle de la résurrection de leur maître et le rendez-vous qu'il leur donnait en Galilée. Le fait de la résurrection de Jésus remplit leurs cœurs de joie ; et c'est un bonheur pour elles de porter ce précieux message à ses disciples ; aussi coururent-elles pour arriver plus vite. Pour peu que vous aimiez Jésus, vous comprendrez, chers enfants, le bonheur de ces

pieuses et bienheureuses femmes et vous le partagerez aussi. N'est-ce pas un bonheur pour vos âmes de savoir que Celui qui a tant souffert pour vous, est vivant maintenant ? Mais comme ces femmes s'en allaient ainsi l'annoncer aux disciples, voici que Jésus vint au-devant d'elles, et leur dit : « Je vous salue. » La joie et le bonheur de le voir produit en elles l'adoration ; elles saisissent ses pieds et lui rendent hommage. Alors il les rassure, Lui aussi ; puis il leur confirme la mission qu'elles ont déjà reçue de sa part par l'ange.

L'adoration de ces saintes femmes n'est pas de la même nature que celle des saints d'aujourd'hui. Ceux-ci adorent en esprit et en vérité, tandis que les femmes saisirent ses pieds : ce que Jésus ne permit pas à Marie de Magdala, en Jean XX. Là Jésus envisage Marie et ses disciples dans la position de la famille \*, position céleste qui est celle de Jésus lui-même et celle des enfants de Dieu aujourd'hui. Dans notre évangile, et en accord avec son but, les femmes sont envisagées dans la position du résidu d'Israël, dont les bénédictions sont terrestres.

Vers. 11-15. Comme les femmes s'en allaient remplir leur joyeuse mission, quelques hommes de la garde se rendirent aussi dans la ville, et rapportèrent aux principaux sacrificateurs toutes les choses qui étaient arrivées. Ces chefs du peuple ont maintenant le signe que Jésus leur a donné deux fois (chapitres XII, 39 ; XVI, 4) ; seront-ils enfin con-

\* Ce qui s'accorde avec le but de l'évangile de Jean.



vaincus ? s'humilieront-ils devant Dieu ou continueront-ils dans leur chemin d'opposition à Dieu et à son Christ ? C'est ce que nous allons voir. Ils s'assemblent, et, après avoir tenu conseil, ils donnent une bonne somme d'argent aux soldats pour leur faire dire un mensonge, afin qu'ils puissent conserver leur position religieuse, et aussi leur honneur, devant le peuple. Et comme les soldats, en disant ce mensonge, s'exposaient à être punis par le gouverneur comme n'ayant pas fait fidèlement leur service, ils leur promirent de le persuader et de les mettre hors de souci s'il venait à en entendre parler. Les soldats firent comme ils avaient été enseignés ; et on les a crus parmi les Juifs, bien que d'après leurs paroles on n'aurait pas dû avoir confiance en leur dire. En effet, peut-on savoir ce qui se passe quand on dort ? Mais l'homme, qui, malgré l'évidence, refuse de croire la vérité de Dieu quand Jésus la lui annonce (Jean VIII, 40 et 45), croit facilement le mensonge qui vient de Satan par la bouche de son semblable, quelque invraisemblable que ce soit. (Jean VIII, 44.) Il suffit pour cela que la chose soit contre Christ. N'est-ce pas ce qui arrive à chaque instant aujourd'hui où l'on nie de nouveau la résurrection du Seigneur Jésus ?

Vers. 16-20. Les disciples obéirent aux paroles que leur dirent les femmes de la part de Jésus. Ils s'en allèrent en Galilée sur la montagne où il leur avait dit de se rendre. Là ils le virent, et ils l'adorèrent. Leur culte ici est de la même nature que celui des femmes au vers. 9. Cette entrevue de Jésus avec les

siens est une figure de ce qui arrivera au commencement du règne du Messie. Même la mission qu'il leur donne est pour ce temps-là. Elle n'est pas encore accomplie. C'est pour cette raison, sans doute, que nous n'avons pas ici le récit de l'ascension, mais que Jésus leur dit qu'il est avec eux jusqu'à la consommation du siècle. En effet, puisque les bénédictions d'Israël sont terrestres, et qu'il les aura par Jésus et par sa présence au milieu de son peuple sur la terre, il ne peut être question du départ de Jésus d'avec eux pour le ciel, dans ce qui est une figure du temps de ces bénédictions.

Chers enfants, nous sommes arrivés à la fin de notre évangile, cet évangile qui nous a fait voir Jésus, le fils de David, fils d'Abraham, Emmanuel « Dieu avec nous, » dans ce monde, et surtout au milieu de son peuple, déployant les trésors de la miséricorde de Dieu pour tous ceux qui en avaient besoin \*. Cet évangile, on peut l'appeler l'évangile de la miséricorde de Dieu pour les pauvres et les misérables qui se trouvent au milieu d'un peuple en chute mais impénitent et orgueilleux. (Voyez chapitres IX, 9-13 et XII, 1-8.) C'est surtout à cet égard qu'il est précieux pour nous, qui nous trouvons, nous aussi, au milieu du peuple de Dieu d'aujourd'hui, c'est-à-dire de la chrétienté en chute, mais remplie d'orgueilleuses prétentions, bien qu'elle marche à la rencontre du jugement qu'elle attire sur elle par son impénitence.

\* Il était là aussi pour sauver son peuple de leurs péchés. (I, 22.)

Puisque aujourd'hui, de même qu'alors, la parole du Seigneur a rassemblé un résidu autour de Lui, ce résidu est l'objet de son affection et de ses soins, comme l'était celui d'autrefois. L'opposition qui a été faite à Jésus et à ce résidu, par les chefs religieux du peuple, se retrouve aujourd'hui contre Lui et le résidu rassemblé autour de sa personne. Nous devons aussi ajouter, que ce résidu d'aujourd'hui, tout en étant extérieurement près de Jésus son Seigneur et Maître, le laisse souvent isolé dans le déploiement de sa puissance et de sa miséricorde à l'égard des besoins qui se trouvent au milieu de la chrétienté déchue, comme aussi à l'égard du déshonneur qui lui est causé par l'opposition de ses chefs religieux. C'est ainsi que dans cet évangile nous avons vu les disciples agir. Ah ! puissions-nous, chers lecteurs croyants, nous souvenir que le caractère du mal dans la chrétienté, par la puissance du diable, est tel que nous ne pouvons y faire face que par la prière et par le jeûne. (Chapitre XVII, 21.)

Et vous, chers enfants, qui n'avez pas encore répondu à l'appel de la miséricorde de Dieu en Jésus, qui est venu appeler non des justes mais des pécheurs (chapitre IX, 13), hâtez-vous d'y répondre *maintenant* ; car comme nous l'avons vu en étudiant notre évangile, au jour du jugement le sort des méchants sera d'autant plus terrible, que les privilèges qu'ils auront méprisés auront été plus grands. — Or celui que vous venez d'avoir en étudiant cet évangile de la miséricorde de Dieu n'est-il pas bien grand ?

---

## A nos jeunes lecteurs.

Par la grâce du Seigneur, chers enfants, nous terminons une autre année de notre journal, nous proposant, si telle est la volonté de Dieu et avec son secours, de continuer pendant l'année 1881. Nous aimerions avant de vous quitter aujourd'hui, vous adresser quelques questions.

Combien y en a-t-il parmi vous, qui, durant cette année, sont venus au Seigneur Jésus pour être sauvés et peuvent dire : « Maintenant, loué soit Dieu, je suis un de ses enfants ? »

Combien qui, jouissant déjà du pardon de leurs péchés, ont appris à mieux connaître et apprécier Christ, et étant étreints par son amour ont fait leur compte que désormais ils n'ont plus à vivre pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité ?

Oh ! chers enfants, le temps est court désormais ; le Seigneur vient, la porte va être fermée, laissant dehors ceux qui n'auront pas été prêts. Avant que l'année 1881 ait commencé son cours, quelques-uns de vous auront peut-être été retirés de la scène de ce monde, ou bien le Seigneur sera venu. Ne négligez pas un si grand salut qui vous a été offert ; et vous, jeunes amis chrétiens, quels ne devriez-vous pas être en sainte conduite et œuvres de piété, en attendant la venue du jour de Dieu ?

Que je serais heureux, si d'entre mes jeunes lecteurs il y en avait qui pussent m'écrire que l'année 1880 bientôt écoulée, a été l'année de leur naissance spirituelle !

---

## Le Seigneur vient.

*Le Seigneur vient !* Dans ce lieu de misère  
Lui qui *m'aime* plus qu'une tendre mère  
Est descendu de son brillant séjour,  
Pour me sauver : Béni soit son amour.

*Le Seigneur vient !* C'est Lui, Jésus qui *m'aime*,  
Qui, chaque jour, dans sa tendresse extrême  
Prend soin de moi, me conduit par la main,  
Et m'encourage en mon étroit chemin.

*Tu viens Seigneur !* Toi, l'Amen, le Fidèle,  
Toujours le même en ta grâce éternelle.  
Tu *m'aimeras*, dans la vie et la mort,  
O Christ, mon but, mon Rocher et mon Fort !

*Oui, viens Seigneur !* Quel bonheur ineffable  
De contempler sur ta face adorable  
Tout ton amour, de louer et bénir  
Ton Nom, Jésus, dans l'immense avenir.

---

Je **REVIENDRAI**, et je vous prendrai auprès de **MOI**.  
Oui, je **VIENS** bientôt. Amen ! **VIENS**, Seigneur Jésus.  
Et ils verront sa **FACE**, et son nom sera sur leurs  
fronts.

Jésus-Christ est le **MÊME** hier, aujourd'hui et éternellement.

A Celui qui nous aime, A **LUI LA GLOIRE**.

---

## Réponses

### AUX QUESTIONS DU MOIS DE NOVEMBRE.

30. Les enfants qui furent mis à mort par l'ordre d'Hérode à Bethléem. (Matthieu II.)

31. Étienne. (Actes VII.)

Jacques. (Actes XII.)

Antipas le fidèle témoin de Jésus. (Apocalypse II, 13.)

Nous avons le dessein de continuer nos questions bibliques durant l'année 1881. Nous sommes heureux de l'intérêt qu'ont apporté plusieurs de nos jeunes correspondants à nous répondre, et nous les engageons vivement à persévérer dans l'étude des saintes lettres qui peuvent les rendre sages à salut par la foi qui est dans le Christ Jésus.

Nous chercherons à les varier de manière qu'il y en ait pour les plus jeunes comme pour les aînés ; mais, chers enfants, ne vous laissez pas décourager par quelques difficultés. Il faut que le laboureur travaille pour recueillir des fruits.

---

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Deux avertissements . . . . .	4
La rue d'or pur et les pieds qui y marchent . . . . .	21
Dieu, qu'est-il? . . . . .	31
Le petit Louis . . . . .	41
Plus près de Jésus que les anges . . . . .	51
Sauvé . . . . .	61, 89
Annette . . . . .	69
Le trésor . . . . .	80
Quelques mots sur la grâce de Dieu envers les pauvres pêcheurs . . . . .	86
Rachel A., endormie au Seigneur le 23 avril 1880 . . . . .	101
Je suis du côté du Seigneur . . . . .	130
L'Étoile brillante du matin . . . . .	157
J'attendrai d'être devenu un homme . . . . .	168
La dernière hymne . . . . .	177
L'esclave affranchi . . . . .	181
Les trois pas . . . . .	198
Réponse d'un enfant . . . . .	199
Histoire de Davida . . . . .	201
A nos jeunes lecteurs . . . . .	236

## ÉTUDES BIBLIQUES

	Pages
<b>L'Évangile selon Matthieu :</b>	
Chapitre XIII . . . . .	8
Chapitre XIV . . . . .	33
Chapitre XV . . . . .	36
Chapitres XVI; XVII, 1-23 . . . . .	52
Chapitres XVII, 24-27; XVIII . . . . .	71
Chapitres XIX; XX, 1-16 . . . . .	94
Chapitres XX, 17-34; XXI . . . . .	113
Chapitres XXII; XXIII . . . . .	132
Chapitre XXIV . . . . .	150
Chapitre XXV . . . . .	171
Chapitre XXVI . . . . .	190
Chapitre XXVII . . . . .	211
Chapitre XXVIII . . . . .	230
La Pâque . . . . .	15
Le passage de la mer Rouge . . . . .	25
Le désert et la manne . . . . .	45, 65
Le désert. — L'eau du rocher . . . . .	81
» Hamalek, ou le combat . . . . .	105
» Le tabernacle . . . . .	121, 141, 161
» La sacrificature . . . . .	183, 205, 221
» Le tabernacle . . . . .	223
Questions et réponses 40, 59, 79, 100, 119, 140, 160	179, 200, 220, 238

## POÉSIES

Souhait de nouvel-an . . . . .	3
Cantique . . . . .	24
L'enfant mourant . . . . .	44
Strophes . . . . .	80, 159, 167
Le salut . . . . .	94
Le Seigneur vient . . . . .	237

